This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

I

THÉATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION,
Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces, qui n'ont point paru dans les précedentes.

TOME TROISIÉME.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, au bout du Pont-neuf, proche la ruë de Guenegaud, à l'Aigle d'or.

M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PIECES
Contenuës dans le troiſiéme Volume.

PHAETON.
LES MOTS A LA MODE.
LES FABLES D'ESOPE.
ESOPE A LA COUR.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 JUL 1987
OF OXFORD
LIBRARY

PHAËTON.

COMEDIE

EN VERS LIBRES.

TOME TROISIEME.

A MESSIEURS LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI.

MESSIEURS,

Si vous vous ſouvenez auſſi-bien du plaiſir que je vous donnai, que je me ſouviens de celui que j'eus lorſque je vous lûs l'ouvrage que je vous dédie, je me flate que vous vous ferez un plaiſir nouveau de le recevoir, comme je m'en fais un de vous l'of-

frir. Les aplaudiſſemens que vous lui donnâtes à la lecture que je vous en fis, méritent la reconnoiſſance que je vous en témoigne ; & je le mets tout exprès au jour pour faire connoître à ceux qui ne l'ont pû voir repreſenter, qu'il y eut autant d'équité dans vos ſuffrages, que de paſſion dans ceux qui me refuſerent le leur. Il ne s'eſt jamais vû tant de cabales qu'il y en eut contre cette piece : Je ne ſçai combien de petits Auteurs, chagrins du ſuccés qu'avoit eû Eſope, & qui vous entendoient publier que Phaëton en auroit encore un plus grand, firent ligue offenſive & défenſive contre moi ; & du bas du Parnaſſe où Apollon a l'indulgence de les ſouffrir, ils chercherent à me faire tomber d'une place qui, toute mediocre qu'elle eſt, leur ſemble

*élevée par rapport à celle qu'ils y occupent. Comme il y en a quelques-uns à qui le bonheur a fait trouver des aziles favorables, & qui ont l'avantage de n'être pas inutiles aux plaisirs des Grands, ils eurent tant de facilité à les prévenir, & ceux qui étoient prévenus à en prévenir encore d'autres, que ma Comédie étoit condamnée avant que d'être vûë; & tout son crime étoit un peu trop de réputation. Ce n'est ni d'aujourd'hui, ni contre moi seul, que la prévention a fait voir qu'elle est inséparable de l'ignorance; il ne faut guéres feüilleter l'Histoire pour en trouver des exemples. L'Affranchi d'Auguste * en fit jadis une Fable, dont j'ai pris le sujet sans m'attacher servilement à la lettre: & comme il n'y a point*

* Phédre.

d'exemple dans l'antiquité qui faſſe mieux connoître l'injuſtice de la prévention, j'ai crû la devoir mettre ici en ces termes.

1

LA PREVENTION.

FABLE.

AUtrefois les Tribuns établirent à Rome
Deux Troupes de Comédiens :
Le beſoin de rimer m'oblige à dire, comme
A Paris les François & les Italiens.
L'une & l'autre avec un grand zéle
Tâchoit à renvoyer les Auditeurs contens :
Mais dans l'une des deux [n'importe dans laquelle]
Préſidoit Roſcius ſi celébre en ſon tems.
Ses geſtes, ſon air, ſa parole
Rendoient en ſa faveur le monde prévenu ;
Et quiconque après lui joüoit un même rôle
S'il n'étoit fort habile, étoit fort mal venu.
Un jour que dans certaine Piéce
Il grognoit à peu prés comme un petit Cochon,
Un rôle ſi nouveau parut en ſon eſpece
A tous les Spectateurs admirablement bon.
Rome étoit une Ville en Citoyens féconde ;
Et chacun allant voir cela :
Roſcius, diſoit-on, eſt le ſeul homme au monde
Capable de ce rôle-là.
Pendant que Roſcius, ayant le vent en poupe,
Cauſoit tant de plaiſir & d'admiration,
Un des Acteurs de l'autre Troupe

S'aviſa d'une invention.
Qui montre clairement que la prévention
A toûjours l'ignorance en croupe.
Il dit que c'étoit un abus
De croire Roſcius un ſi merveilleux homme :
Et fit même afficher aux carrefours de Rome
Qu'il feroit le Cochon moins mal que Roſcius.
Les Romains étonnez d'une pareille affiche,
Et qu'avec Roſcius il fiſt comparaiſon,
Furent tous l'écouter, plus pour lui faire niche
Que pour voir s'il avoit raiſon.
Dès le moment qu'ils l'entendirent
Ce fut de toutes parts un murmure confus :
Mille gens prévenus l'un à l'autre ſe dirent
Eh fy ! *ce n'eſt pas Roſcius.*
Il demande par grace à pourſuivre ſon rôle,
Mais ſes efforts ſont ſuperflus :
A peine grogne-t'il que chacun le contrôle,
Et crie à haute voix : *ce n'eſt pas Roſcius.*
Enfin dans un courroux extrême,
Tirant un vrai Cochon de deſſous ſon manteau,
A qui, pour réüſſir dans un tel ſtratagéme,
Il piquoit ſourdement la peau :
Roſcius, leur dit-il, dont l'eſprit eſt ſi beau,
Fait donc mieux le Cochon que le Cochon lui-même.

Quand on juge avec paſſion
En tous lieux, en tous tems, mêmes choſes arrivent :
C'eſt un guide trompeur que la prévention ;
Elle égare ceux qui la ſuivent.

Ne croyez pas, MESSIEURS, que ce ſoit par un entêtement ſi ordinaire aux Auteurs, & dont je ſuis

peut-être autant ſuſceptible qu'un autre, que je trouve de la prévention dans le jugement tumultueux que l'on fit de mon ouvrage. J'ai fait comme fit, il y a quelque temps, un Plaideur qui perdit une bonne cauſe : ſon procès jugé, il en porta les Pieces à ſept ou huit des plus fameux Avocats, qui après un ſerieux examen dirent que le gain en devoit être infaillible. J'ai montré ma Piece, depuis le jugement qu'on en a fait, à des gens qui ſont ſur la cime du Parnaſſe, & qui ne voyent qu'Apollon au deſſus deux : & la plus ſolide loüange que je puiſſe vous donner eſt qu'ils ont été de même ſentiment que vous. Si je ne craignois d'être ſoupçonné d'un peu d'amour propre, j'ajoûterois ici une approbation qui m'a été donnée je ne ſçai

par qui. Comme je ſortois un ſoir de la Comédie un de vos Gardes me donna un billet cacheté, où quelqu'un aſſez genereux pour me conſoler d'une diſgrace qu'il crut apparemment que je ne meritois pas, avoit eû la bonté de me mettre ces quatre Vers.

Plus je vois ton ouvrage & plus j'en ſuis avide;
C'eſt ainſi qu'au tems ancien
Ecrivoient le galant Ovide
Et l'ingénieux Lucien.

Je ne les mets point ici par une vanité ridicule, je les y mets par une juſte reconnoiſſance. Je repéte (& c'eſt la verité) que je ne ſçai à qui je ſuis redevable de cette grace: mais à qui que ce ſoit, j'y dois être aſſez ſenſible pour ne pas garder un ſilence ingrat dans une conjoncture où tout l'honneur eſt pour celui qui m'en a voulu faire. Son approbation ne deſ-

honore pas la vôtre; & vous ne serez pas fâchez de voir de votre parti un homme qui sçait dire tant de choses en si peu de mots. Puisque vous avez fait plus que vous ne deviez pour moi, il est bien juste que je faße ce que je dois pour vous; & que j'associe à vos suffrages tout ce qu'il y a de gens éclairez qui jugent des ouvrages d'esprit par le plaisir qu'ils y prennent, & non par le rapport qu'on leur en fait. C'est, MESSIEURS, dans cette vûë que je donne Phaëton au Public. Il vous a plû: il a plû à des personnes d'un mérite au deßus de l'expression; sans compter l'applaudißement Anonime, qui n'est point d'un mediocre génie: j'en tire une consequence qu'il faut de necessité qu'il plaise à d'autres; & je le souhaite moins parce que je l'ai fait, que par-

teque vous l'avez approuvé. Je ne puis reconnoître l'obligation que je vous ai que par cette voye ; & par la protestation que je vous fais d'être toute ma vie ,

MESSIEURS,

Votre très-humble, & obéïssant serviteur,
BOURSAULT.

PERSONNAGES.

PHAE'TON, fils du Soleil & de Climene.

CEPHISE, fille de Mérops, Roi d'Egypte.

CLIMENE, mere de Phaëton, & femme de Mérops.

EPAPHUS, fils de Jupiter & d'Isis.

PROTE'E, Demi-Dieu, Gardien des Troupeaux de Neptune.

THE'ONE, fille de Protée.

NISE, confidente de Théone.

LE SOLEIL.

MOMUS.

LA PREMIERE HEURE DU JOUR.

L'HEURE que les Dames vont au Temple.

UN MOMENT.

LA TERRE.

JUPITER.

GARDES de Climene.

La Scene est à Memphis.

PHAETON,

PHAETON.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EPAPHUS, CEPHISE.

EPAPHUS.

QUoi, Cephiſe, aujourd'hui l'on choiſit votre époux,
Et vous ne voulez pas que je m'en inquiéte !

CEPHISE.

Je vous l'ai déja dit, Epaphus, je ſoûhaite
Que le choix de ma main ne regarde que vous.
De tant de Rois voiſins qui dans cette journée
Par leurs Ambaſſadeurs briguent mon Hyménée,
Aucun ne s'attire mes vœux :
La Couronne avec eux me ſembleroit affreuſe ;
Au lieu que je vivrois heureuſe,
Si je pouvois vous rendre heureux.
Vous êtes fils de Dieu qui lance le tonnerre,
Je ſuis fille de Roi qui commande en ces lieux ;

Et mon sort seroit glorieux
D'unir l'auguste sang du plus puissant des Dieux
Au sang du plus grand Roi qui regne sur la terre.

EPAPHUS.

Hélas, Princesse, hélas! que ces tendres bontez
Sur un fidele amant si souvent répanduës,
Me seront cherément venduës,
Si quelque heureux Rival m'enléve vos beautez!
Plus vous prenez de soin à m'en faire paroître,
Plus je trouve de gloire à vivre dans vos fers;
Et si je dois vous perdre il m'est dur de connoître
La grandeur du bien que je perds.

CEPHISE.

Et qui peut vous défendre un espoir legitime?
Pour vous le Roi mon pere a plus que de l'estime;
C'est vous en dire assez pour calmer votre effroi.
Et si je suis votre partage
Vous aurez encore l'avantage
De ne pas devenir mon époux malgré moi.

EPAPHUS.

Mais Phaéton, Madame, est le fils de la Reine;
Nous avons l'un pour l'autre une invincible haine;
Nous ne pouvons nous voir sans paroître en courroux.
Soit caprice, raison, destinée, influence,
On voit depuis notre naissance
Une antipatie entre nous.
Je ne puis le souffrir; il me souffre avec peine;
Il me hait malgré lui: je le hais malgré moi;
Cependant l'esprit de Climéne
Est puissant sur l'esprit du Roi.
Vers qui que ce puisse être où panche son suffrage
Vous ne pouvez douter qu'il ne soit d'un grand poids:
Et sans faire à son fils le plus sensible outrage
Elle ne peut sur moi faire tomber sa voix.
Je vous perdrai, belle Princesse,

CEPHISE.

Si Phaéton m'aimoit je n'en douterois pas :
Mais par bonheur pour moi j'ai pour lui peu d'appas,
Théone a toute sa tendresse.
Protée, à qui toûjours l'avenir est présent,
Malgré tout l'enjoûment de son aimable fille
Aux feux de Phaéton seroit moins complaisant
S'il ne le voyoit prêt d'entrer dans sa famille.
Ne vous lassez point de m'aimer ;
Je ne vous trompe point par des paroles vaines ;
Phaéton est le seul qui nous puisse allarmer ;
Et Théone le tient en de trop fortes chaînes.
Adieu, j'ai ménagé ces momens pour vous voir.
Si le ciel m'est propice, ainsi que je l'espere,
Et que ce soit à vous que me donne mon pere,
Croyez qu'avec plaisir je suivrai mon devoir.

Elle sort.

SCENE II.

EPAPHUS *seul.*

ET moi, Céphise, & moi, quoique l'on me prépare,
Du sort de mes Rivaux je ne suis point jaloux :
Je suis le plus heureux de tous,
Puisque c'est pour moi seul que l'amour se déclare.

SCENE III.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

TRès-humble ſerviteur au Seigneur Epaphus.
Comment va l'amoureux commerce ?
Peut-on vous demander ſous ces arbres touffus
A quel jeu votre eſprit s'exerce ?
Sans doute, cet abord vous paroît familier,
Et ſur tout n'ayant pas l'honneur de me connoître ;
Je demeure d'accord que je ſuis ſingulier ;
Et pour dire encor plus je me pique de l'être.
Vous paroiſſez tout je ne ſçai comment
De m'oüir parler de la ſorte ;
Et votre œil enflâmé ſemble un gros Diamant
Dont on diroit que le feu ſorte.
Vraiment, vraiment, vous n'êtes pas au bout,
Pour peu que vous & moi nous faſſions connoiſſance.....

EPAPHUS.

Je n'en veux point faire du tout
Avec gens comme vous d'une obſcure naiſſance ;
Sçavez-vous à qui vous parlez ?
Et quel rang tient ici celui qui vous écoute ?

MOMUS.

Si je ne le ſçai pas, tout au moins je m'en doute ;
Vous, l'ami, qui me querelez
Au moment que je vous cajole ;
Sçavez-vous que, ſans hiperbole,
Je vaux mieux que vous ne valez ?

EPAPHUS.

Mon cher, quand on extravague,
On attire mon courroux.

MOMUS.

Doucement, mon cher j'incague
De plus grands Seigneurs que vous.
Eût-on la foudre en main comme l'a votre pere;
On n'eſt point à l'abri de mes traits mordicans:
Malgré moi dans ma bouche il vient des mots piquans
A quoi les ſots n'échapent guére.
Les plus déterminez devant moi ſont émûs:
Ennemi des défauts par tout je les cenſure;
Et ſi vous connoiſſez Momus,
C'eſt Momus qui vous en aſſûre.

EPAPHUS.

Quoi, vous êtes Momus! vous?

MOMUS.

Oüi, moi; pourquoi non?

EPAPHUS.

Ce Dieu qui ſans ceſſe contrôle?
Qui ne voit rien de bien? ne trouve rien de bon?

MOMUS.

Oüi juſtement. C'eſt moi qui ſuis ce Dieu ſi drôle.

EPAPHUS.

Pardon, ſi j'ai trouvé votre début ſuſpect,
Votre Divinité ne m'étoit pas connuë.

MOMUS.

Couvrez-vous. Quoique Dieu, je ſuis peu circonſpect;
Vous pouvez me parler ſans être tête nuë.
Je hais les grands Seigneurs dont le farouche aſpect
Imprime tant de crainte & tant de retenuë,
Qu'on croit leur manquer de reſpect
Dès qu'on touſſe ou qu'on éternuë.

EPAPHUS.

Aucun Char n'a dans l'air marqué votre venuë,
De vous rendre inviſible, avez-vous le talent?

MOMUS.

J'étois envelopé dans une épaiſſe nuë,
De peur qu'un Chaſſeur turbulent
A qui j'aurois frapé la vûë,
Ne me crût un mets ſuculant;
Et que de cette erreur ſon ame prévenuë,
Il ne me tirât en volant.
Choiſi par Jupiter, ſoi diſant votre pere.....

EPAPHUS.

Comment? ſoi diſant? Ma colere
Si vous n'étiez un Dieu, vous feroit repentir
D'un jugement ſi temeraire.

MOMUS.

En Dieu de bonne foi je dois vous avertir
Que je n'ai pas deſſein d'offenſer votre mere:
Mais comme je ſuis ſincere
J'aprehende de mentir.
Combien ſur les deux Hémiſphéres
Voit-on d'enfans éclore à chaque pas;
Dont force honnêtes gens s'oſent dire les peres
Qu'on ſçait bien qui ne le ſont pas?
Revenons à notre matiere.
Choiſi par Jupiter je deſcends ici bas.
Pour appaiſer tous les débats
D'entre vous & le fils du Dieu de la lumiere.
A tous les Dieux du ciel rangez dans un feſtin
Le Soleil en a fait une plainte publique;
Et vous a peint auſſi mutin
Que Phaéton eſt pacifique.
La jalouſe Junon fut d'abord contre vous;
Il n'eſt pas malaiſé que l'on ſe l'imagine:
Elle hait les enfans que ſon fragile époux
A fabriquez à la ſourdine.
Venus, qui dans le cœur garde un ſecret dépit,

De ce que le Soleil, par malignité pure ;
La fit prendre en flagrant délit
Dans une amoureuſe avanture ;
Parla long-temps pour vous en termes obligeans ;
Mais elle eût mieux fait de ſe taire,
On ſçait que Venus d'ordinaire
Ne prend pas le parti des plus honnêtes gens.
Pallas, qui ſans amour paſſe ſon plus bel âge,
Pour avoir trop d'eſprit & trop peu de beauté ;
Qui veut qu'à toute outrance une fille ſoit ſage
Par le chagrin qu'elle a de l'avoir trop été,
Pour vous punir du penchant de vos Meres
Friandes autrefois de larcins amoureux
Dit qu'il faloit à tous deux
Vous donner les étriviéres.
Je deviendrois prolixe, & peut-être ennuyeux
Si je vous apprenois le reſte
Des divers ſentimens de la troupe céleſte :
Je penſe que je ferai mieux
De vous repreſenter que l'air eſt une route,
Où quelque grande ſoif qu'on ait,
On ne trouve aucun cabaret
Où l'on puiſſe boire une goute :
Et du ciel juſqu'ici le chemin eſt ſi long
Qu'avant qu'on ſoit au bout aiſément on s'altére :
De grace pourvoyez-y donc ;
Et ſongez que je ſuis un Dieu de bonne chére.

EPAPHUS.

Eh ! les Dieux mangent-ils ? j'ai toûjours crû que non :
Et que tout le Nectar & toute l'Ambroſie
Dont on dit que là-haut chacun ſe raſſaſie
Etoient des alimens moins d'effet que de nom.
Je ſerai ravi de connoître
Que je me trompois ſur ce point.

MOMUS.

Si les Dieux ne mangeoient point,

Serois-je assez fou pour l'être ?
Et comment sans manger pourions-nous vivre heureux ?
Notre condition seroit la plus mauvaise :
On n'est jamais à son aise
Tant qu'on a le ventre creux.
Jupiter, Mars, Neptune, & tous tant que nous sommes
Qui reglons notre sort au gré de nos desirs,
Exempts des disgraces des hommes
Nous partageons tous leurs plaisirs.
A ce que nous voulons jamais rien ne s'oppose :
Sans cesse accompagnez & des Jeux & des Ris,
Nous beuvons, nous mangeons : Et bien vous en a pris
Que Jupiter ait sçû faire encore autre chose.
Jeune, beau, vigoureux, l'œil perçant, le teint frais,
Ennemi de la bagatelle,
Lors qu'en votre chemin vous trouvez une belle
Vous allez droit au but sans faire de faux frais.
Comment gouvernez-vous certains jeunes attraits
D'une appetissante femelle
Qui pour prendre les cœurs semble être faite exprès ?
Comme je descendois vous étiez avec elle ;
Je vous ai vû de loin l'apostropher de près.

EPAPHUS.

L'un pour l'autre, Momus, le Destin nous fit naître,
Vivre & mourir ensemble est notre unique but.
Dès la premiere fois que je la vis paroître,
J'eus le dessein de lui plaire autant qu'elle me plût :
Mais sur tous ses desirs, dont je serois le Maître,
La volonté du Roi de tout temps prévalut :
Il lui donne un époux, que jeune puis connoître ;
Si ce n'est Phaéton, ce sera moi peut-être,
Avant la fin du jour ce grand choix se conclut ;
Et si j'ai le malheur de ne le pouvoir être,

Je voudrois qu'aucun ne le fût.

MOMUS.

Vous voulez donc, tête baissée,
Essayer si l'Hymen a des plaisirs bien doux ?

EPAPHUS.

Oüi, cher Momus, c'est ma pensée.

MOMUS.

Cher Epaphus, tant-pis pour vous.
Malgré toutes les amorces
Que l'Hymen peut faire voir,
L'amour perd bien de ses forces
Quand il agit par devoir.
Il ne faut point chercher en famille étrangére
D'exemples à vous étaler :
Il suffit de citer Jupiter votre pere ;
Chacun sçait que Junon n'est que son pis-aller ;
Vous jugez bien qu'elle est belle,
Puisque je la trouve telle
Moi que l'on croit médisant :
Mais une femme immortelle
Est un fardeau fort pésant.

EPAPHUS

Et moi, je ne sçai rien de plus satisfaisant ;
De plus doux, de plus beau qu'une ardeur éternelle ;
Que ne m'est-il permis d'esperer.... Mais, Adieu,
Je m'en vais vous attendre au Temple de ma mere ;
La Reine que je vois s'approche de ce lieu ;
Et je sçai que ma vûë excite sa colere.

MOMUS.

Pour sortir de l'erreur où vous avez été,
Et sçavoir si les Dieux font leur devoir à table ;
Faites provision de quelque bon pâté ;
Et sur tout de vin délectable.
A ce rendez-vous agréable,
Escortez de la joye & de la liberté
Nous verrons qui des deux est le plus redoutable ;
Et qui de meilleur air sçait boire une santé.

SCENE IV.

CLIMENE, MOMUS, GARDES.

UN GARDE.

PLace à la Reine. Holà ! Garde, l'ami ; dépêche.

MOMUS.

Eh ! Monsieur le Garde, tout doux.
Il sied mal près des Rois d'avoir l'esprit revêche.

UN SECOND GARDE.

Assomme ce coquin de coups ;
Il raisonne !

CLIMENE.

Tout-beau, sur peine de ma haine.
Je vous ai commandé d'être plus indulgens.

MOMUS.

Vous n'estes pas la seule Reine
Qui près de sa personne ait de vilaines gens.
Chez les grands, comme vous, c'est un mal necessaire ;
On en est infecté presqu'en toutes les Cours.
Mais passons à d'autres discours ;
J'ai des baise-mains à vous faire, Madame.

CLIMENE.

A moi ? de qui ?

MOMUS *bas à Climene.*

De l'un de vos Galans.

CLIMENE.

Temeraire ! les fous me sont insupportables.
Je prens pitié des miserables,
Et fais punir les insolens.

Un menſonge ſi condamnable,
Rencontreroit ailleurs un châtiment tout prêt.

MOMUS.

Je ne ments point, Madame, ou je me donne au diable,
Je dis la choſe comme elle eſt.
Ce matin, le Soleil, à qui je rends ſervice,
(Car afin que vous me croyez,
Si l'on ne m'a changé quand j'étois en nourrice,
Je me garantis Dieu, tel que vous me voyez.)
Je ſuis Momus.

CLIMENE.

Momus! Quoi! Momus en perſonne!

MOMUS.

Que diantre dans la face ai-je de ſi nouveau?
Suis-je trop laid? Suis-je trop beau?
Dès que je dis mon nom tout le monde s'étonne.

CLIMENE.

Vous êtes ici-bas en modeſte appareil!

MOMUS.

Il eſt vrai. Mais l'orgueil ne fut jamais mon vice.

CLIMENE.

Comment ſe porte le Soleil?

MOMUS.

Il ſe porte fort bien, hors quand il fait éclipſe.

CLIMENE.

Faites-m'en, je vous prie, un tableau racourci.
Autrefois ſa beauté me paroiſſoit extrême.

MOMUS.

Madame, il eſt toûjours le même,
Il ne vieillit point, Dieu merci.
Qu'on parcoure avec ſoin le ciel, la terre & l'onde;
Chez les Dieux les plus beaux il tient le premier rang;
Quoiqu'il ſoit de même âge à peu près que le monde;
Il n'a pas une ride, & pas un cheveu blanc.

Le hâle l'accompagne, & jamais ne le gâte;
Environné de flâme il eſt frais au milieu :
Pour tout dire en un mot, je ne ſçai point de Dieu
Pétri d'une meilleure pâte.
A moins qu'on ne le tuë il doit vivre long-temps.

CLIMENE.

Plût au ciel qu'à ſes yeux Phaëton pût paroître!
Que de joye il auroit, lui qui lui donna l'être,
De lui voir des vertus qui préviennent les ans!

A un Garde.

Que l'on cherche mon fils, & que l'on nous l'amene,
Vous en ſerez, je croi, pleinement ſatisfait.
Je ne puis vous celer que je ſuis un peu vaine,
D'avoir un fils ſi parfait.
Peut-être en ſa faveur ſuis-je trop entêtée.
Que cela ſoit ou non, je prétends ce matin,
Par force ou par amour faire parler Protée,
Pour ſçavoir de mon fils le glorieux deſtin.
Toutes les choſes futures,
Sont préſentes à ſes yeux;
Mais il eſt ſi capricieux,
Qu'il prend cent diverſes figures,
De peur de contenter mon deſir curieux.

MOMUS.

Tous les diſeurs de bonnes avantures,
Sont fripons & malicieux.
Je cherche à vous ſervir, & vous l'allez connoître,
Des troupeaux de Neptune il eſt le gardien :
Mais près de moi c'eſt ne rien être,
Mon pouvoir fait ceſſer le ſien.
A ce que je preſcris c'eſt à lui de ſouſcrire.
Si par ſes changemens il prétend vous laſſer,
Je prétends, moi, ne lui laiſſer,
Que la faculté de prédire.
L'occaſion vous rit; c'eſt lui que j'apperçois,
Quel bonheur pour vous! Il ſommeille.

CLIMENE.

CLIMENE.

Il faut assurément qu'il parle à cette fois.
Gardes, qu'on le surprenne avant qu'il se réveille.

SCENE V.

PROTE'E, MOMUS, CLIMENE, GARDES.

PROTE'E *à demi éveillé.*

HE bien, oüi; ça, j'y vais. Qui va là? Que veut-on?

CLIMENE.

A la fin j'ai sçû vous surprendre;
Malgré vous il me faut apprendre
Quel sera le destin de mon cher Phaëton;
Vous ne pouvez vous en défendre.

PROTE'E.

—Et quoi, toûjours sur mes talons!
Votre importunité me gêne.

MOMUS.

Allons, Seigneur Protée, allons;
De l'honnêteté pour la Reine.
Vous pouvez devenir Asne, Cheval, ou Veau;
Pour ne pas remplir sa requête,
Je le sçai: mais il n'est pas beau
Qu'un demi-Dieu fasse la Bête.
Prenez un air plus sérieux.
C'est moi qui le souhaite; & qui vous le commande.

PROTE'E.

Il sied bien au boufon des Dieux
De me faire une reprimande!

MOMUS.

Outre qu'on m'a là haut immatriculé Dieu,
Je ſuis député d'une couple
Qui vous diront en temps & lieu
Qu'il faut qu'en ma preſence un demi-Dieu ſoit ſouple.
Satisfaites la Reine en honnête Devin
Sans vous faire tirer l'oreille.
En vertu de mon droit divin
Je puis vous commander ce que je vous conſeille.

PROTE'E.

Si vous ſçaviez quelle fatigue c'eſt
Que de vouloir ſe mêler de prédire,
Vous ne trouveriez pas à dire
De ce qu'à point nommé je ne ſuis pas tout prêt.
Je me transforme en Bête, en Arbre, en Flâme, en Roche,
Pour tâcher à m'en garentir:
Mais il n'en eſt plus temps: je commence à ſentir
Du Dieu qui me ſaiſit la redoutable approche.
Mes cheveux ſur mon front ſont déja hériſſez.
Maudit ſoit le moment que j'eûs cette ſcience.
Juſte Ciel! que vous me preſſez!
Donnez-vous, je vous prie, un peu de patience,
Neptune. Quel éclat tout à coup me ſurprend!
Cet éclat diſparoît; & la terre s'entr'ouvre!
Mon enthouſiaſme me prend;
Et le ſombre avenir à mes yeux ſe découvre.
Reine voici le ſort de votre Phaéton,
Puiſque vous ſouhaitez que je le développe.
C'eſt l'Oracle qui parle. Ecoutez ſur quel ton
Il va faire ſon horoſcope.

C'eſt en vain que Théone a pour lui des appas:
A ce que veut l'Amour le ſort ne conſent pas;
L'Hymen entre elle & lui ne ſçauroit ſe conclure:
Jamais Mortel ne fut ſi haut

Que Phaëton ſera bien-tôt !
Je ſçais ce que je dis quand je vous en aſſûre.
Si mon art n'eſt trompeur j'entrevois aujourd'hui
Une ſuite de conjonctures
Qui ſont d'infaillibles augures
Que l'Univers entier ſera dans peu ſous lui.

Je ne puis de ſon ſort vous apprendre la ſuite.
Mon enthouſiaſme me quitte.
Adieu.

SCENE VI.

CLIMENE, MOMUS, GARDES.

CLIMENE.

QUe mon bonheur eſt grand!
Que j'ai de Phaëton une haute eſperance !
Au Dieu dont il tient la naiſſance
Mon fils n'eſt pas indifferent.
Protée eſt mutin, mais ſincere.
Jamais Mortel ne fut ſi haut
Que Phaëton ſera bien-tôt !
Ah ! mon fils, quel plaiſir pour ton heureuſe mere !

MOMUS.

Je vous congratulerois bien
Si j'avois de la foi pour de telles promeſſes ;
Mais Devins & Devineresſes
Ne valent preſque jamais rien.

CLIMENE.

Protée eſt un Devin que tout le monde honore.
Jamais Mortel ne fut ſi haut

Que Phaëton sera bien-tôt !
De peur que l'on en doute il le repète encore.
Si mon Art n'est trompeur j'entrevois aujourd'hui
Une suite de conjonctures,
Qui sont d'infaillibles augures
Que l'Univers entier sera dans peu sous lui.
Je prens tant de part à la gloire
D'un fils qui sans relâche occupe mon esprit,
Que tout ce que Protée a dit
M'est demeuré dans la memoire.
Phaëton est sans doute attaché près du Roi :
Portons-lui promptement cette grande nouvelle.
J'aurois une douleur mortelle
Si mon fils l'apprenoit d'un autre que de moi.
Allons, Momus.

MOMUS.

Madame, une affaire importante
Me dérobe l'honneur d'accompagner vos pas.

CLIMENE.

Quoi ! vous tromperez mon attente ?
Vous ne me remenerez pas ?

MOMUS.

Je prétens, ma belle Reine,
Dans deux heures au plus tard
En Député céleste aller vous faire part
Du paisible dessein qui dans ce lieu m'amène.
Jusques-là, s'il vous plaît, je demande congé ;
Cette incivilité me fait peine à commettre :
Mais enfin l'affaire que j'ai
N'est pas d'une nature à pouvoir se remettre.
Vous voulez bien me pardonner
Si je cours au plus necessaire.

CLIMENE.

Et ne puis-je sçavoir cette importante affaire ?

MOMUS.

Le fils de Jupiter m'attend à déjeûner.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEONE, NISE.

NISE.

JE ne vous blâme point d'être grande rieuse :
Vous êtes belle, jeune, & cela vous sied bien ;
Mais ne vous allarmer de rien,
Etre fille, être amante, & si peu curieuse,
C'est violer les droits du sexe feminin ;
Je vous l'ai déja dit, & je vous le repéte.

THEONE.

Je ne veux point aller au devant du chagrin ;
Il vient toûjours plûtôt que l'on ne le souhaite.

NISE.

Souvent quand on sçait le prévoir,
On l'évite par sa prudence.

THEONE.

N'est-ce pas un chagrin que cette prévoyance ?
Et même un des plus grands que nous puissions avoir ?
Ne se mettre rien dans la tête
Et prendre le temps comme il vient,
C'est, à ce que tu crois, vivre comme une bête ;

Et la plûpart du monde avec toi le soûtient ;
Trop heureux qui pourroit l'être
En bien des occasions !
On ne sçauroit qu'aimer & paître,
Et l'on ignoreroit les autres passions.
La raison qu'on nous vente & qu'on trouve si belle,
Loin d'être un si grand bien est le plus grand des maux ;
Le pur instinct des animaux
Est bien plus raisonnable qu'elle.
Guerre, procès, vieillesse, infirmité, trépas,
N'ont rien qu'un animal redoute :
S'il lui vient du bien, il le goûte ;
Et s'il lui vient du mal, il ne le connoit pas.
La nature envers l'homme est beaucoup plus avare.
Le bien qu'elle lui fait est trop proche du mal :
En le faisant sçavant elle le rend bizare ;
En le faisant vaillant elle le rend brutal.
L'animal au contraire a toûjours l'ame égale.
De tout ce qu'il rencontre il se fait des plaisirs ;
Et s'il a de l'amour il remplit ses desirs,
Sans blesser la pudeur ni la foi conjugale.
La joye est le vrai bien : tous les autres sont faux,
Où je ne la voy point rien ne sçauroit me plaire :
Si la pente au plaisir est un de mes défauts,
Je ne me promets pas de jamais m'en défaire.

NISE.

Mais quoi, pour la Princesse avoir tant d'amitié,
Et la voir en danger de perdre ce qu'elle aime,
Sans avoir aucune pitié
De son inquiétude extrême !
Si des maux qu'elle sent vous aviez la moitié
En useroit-elle de même ?
Quel chagrin vous voit-on, pour peu qu'il soit touchant,
Que la tendresse ne ressente ?

THEONE.

La Princeſſe ſuit ſon penchant
De même que je ſuis ma pente.
Elle ne ſçait par quelle loi
Aux tendres ſentimens le ciel l'a dévoüée ;
Et je ne puis dire pourquoi
Il m'a faite plus enjoüée.
C'eſt me connoître mal que de conjecturer
Que l'amitié ſur elle ait un plus fort empire :
Mon talent n'eſt point de pleurer
Comme le ſien n'eſt point de rire.
S'il dépendoit de moi de choiſir ſon époux
Je ſçai une infaillible voye
De lui procurer de la joye ;
Et de tous mes plaiſirs ce ſeroit le plus doux.
Son ſort peut être heureux, ſon ſort peut être rude ;
Un grand plaiſir l'attend, ou d'extrêmes ennuis :
J'ai toûjours de l'eſpoir dans cette incertitude,
Et je m'afflige enfin le plus tard que je puis.

NISE.

Votre façon d'aimer eſt aiſée & nouvelle.
Mais lors qu'à la Princeſſe on choiſit un époux,
Si vous ne craignez rien pour elle
N'apprehendez-vous rien pour vous ?
Depuis ſept ou huit jours Phaëton vous évite ;
De ſi loin qu'il vous voit il paroît interdit ;
En diſant qu'il vous aime, il chancéle, il hésite
Comme s'il avoit peine à croire ce qu'il dit :
Quoique pour l'arrêter vous ayez du mérite
Je ne puis m'empêcher de ſoupçonner ſa foi.

THEONE.

Tant-pis pour lui s'il me quitte
Il y perdra plus que moi.
Je ne préſume point que j'aye une Rivale :
Mais quand cela ſe pourroit,
Quelque belle qu'elle ſoit
Je doute qu'elle m'égale.

Je vois, à ton air sérieux,
Que de ma vanité ta pudeur soûfre & gronde:
Je n'ai pas des attraits à surprendre les yeux;
Mais j'ai je ne sçai quoi qui plaît à tout le monde.
Jamais le conjugal lien
N'a rangé sous ses loix une meilleure épouse;
C'est de mon devoir seul que je serai jalouse
Si je trouve un mari qui s'acquite du sien.
Toûjours d'humeur égale, & toûjours complaisante,
Une tendre union bornera mes souhaits:
Et si nous nous broüillons je suis trop bienfaisante
Pour être plus d'un jour sans refaire la paix.
Avec ces qualitez, qu'on ne me peut débatre,
Et, comme tu le vois, de passables appas,
Que Phaéton me quitte, ou ne me quitte pas,
Pour un amant perdu j'en retrouverai quatre.

NISE.

Mais Nimphe, votre pere à qui tout est present,
Qui lit dans l'avenir comme moi dans un livre,
Et qui du Dieu Neptune a reçû ce present,
Sçait bien sous quelle loi vous aurez l'heur de vivre.

THEONE.

Je l'ai toûjours prié de ne me dire rien
De ce qui m'est là haut nuisible ou favorable;
Je ne veux point languir dans l'attente d'un bien,
Ni souffrir par avance un mal inévitable.
Je vois toûjours le sort aller son même train
Ordinairement il envoye
A la jeunesse de la joye,
A la vieillesse du chagrin.
Joüissons des plaisirs que l'âge nous presente
Sans nous inquiéter de ce qui vient après;
La folie, à vingt ans, a pour moi plus d'attraits,
Que la sagesse à soixante.
Voilà, ma chere Nise, où je veux m'en tenir:
Je conviens avec toi qu'il est beau d'être sage;
Mais comme d'ordinaire on ne l'est qu'avec l'âge,

Je ne veux pas encor si-tôt le devenir.

NISE.

Mais parlez-moi, de grace, avec une ame ouverte;
Aimez-vous Phaëton, ou ne l'aimez-vous pas?
D'un cœur indifferent souffririez vous sa perte
Si pour d'autres attraits il quitte vos appas?
Si l'on en croit un bruit que fait courir sa mere,
Dans peu le monde entier doit être sous ses pieds;
Et dans un rang si haut on dit que votre pere
Ne veut plus qu'à l'aimer vous vous émancipiez.

THEONE.

Je sçai le bruit qui court de sa grandeur future
Et ce bruit ne m'allarme pas:
Pour toi qui crains toûjours, ton esprit se figure
Qu'il se verra trop haut pour descendre si bas.
Depuis lui jusqu'à moi quel que soit l'intervale
L'amour n'en souffre point entre de vrais amans;
Et l'hymen par des nœuds charmans
En les unissant les égale.
Il est vrai, depuis quelques jours
Des soins qu'il me rendoit Phaëton est avare;
Mais ce sont de certains détours
Pour faire souhaiter ce que l'on trouve rare.
Je n'ose jusqu'ici le soupçonner de rien:
Mais si je m'apperçois qu'il aille à l'inconstance;
Eût-il trente pas d'avance
Je le rataperai bien;
Et s'il faut entre nous parler en conscience
Notre sexe en sçait plus là dessus que le sien.

NISE.

Quelque raison que j'aye, & quoique je vous dise
Vous renversez d'un mot tout mon raisonnement,
Tant vous debitez finement
Votre méchante marchandise.
Encore un mot ou deux, & je ne dis plus rien?
Aussi-bien avec vous fait-on mieux de se taire.
Sçait-on ce qu'ici bas Momus est venu faire?

THEONE.

On ne me l'a point dit, mais je m'en doute bien.

NISÉ.

Et que presumez-vous qui l'y fasse descendre ?
On est mieux au ciel qu'en ces lieux.

THEONE.

Peut-être est-ce l'amour qui l'oblige à s'y rendre ;
Et c'est où l'on se plaît qu'on est toûjours le mieux.

NISÉ.

Quoi, vous croiriez Momus capable de tendresse ?
Je voudrois que cela fût ;
Et pour comble d'allegresse
Que votre beauté lui plût.
Lui rieut, & vous rieuse,
Les chagrins de l'hymen vous seroient inconnus ;
Et si votre lignée un jour étoit nombreuse
Vous peupleriez la terre & le ciel de Momus.

THEONE.

Il arrive souvent des choses moins possibles :
Et si j'ose parler du peu que j'ai d'attraits,
Je sçai bien qu'ils ne sont pas faits
Pour rendre Jupiter ou Neptune sensibles.
Si je m'entêtois là-dessus
Je demeure d'accord que je serois trompée :
Mais pour des Dieux tels que Momus,
Qui n'ont que la cape & l'épée,
Dusses-tu nommer cela
Orgüeil, foiblesse, folie,
Je crois être assez jolie
Pour prétendre jusques-là.
De l'humeur dont il est, si nous vivions ensemble
Nous serions l'un & l'autre ennemis de l'ennui.

NISE.

Vous pouvez, si bon vous semble,
En raisonner avec lui.
Je l'apperçois.

SCENE II.

MOMUS, THEONE, NISE.

MOMUS.

Bonjour ma charmante Couſine.
Je crois pouvoir ainſi vous nommer en ce lieu.
Votre pere Protée étant un demi-Dieu
Vous êtes à moitié divine :
Et je ne ſuis pas aſſez fier
Quoi que je ſois Dieu tout entier,
Pour ne pas couſiner ceux de votre origine.

THEONE.

Je n'ai garde d'abuſer
De l'honneur que vous me faites :
Je ſçai trop le reſpect que me doit impoſer
La preſence d'un Dieu, galant comme vous l'êtes.

MOMUS.

Pour galant, Couſine, non ;
Ce n'eſt pas dont je me pique :
Mais pour Cenſeur & Critique
Je le crois être aſſez bon ;
Au moins aſſez ſouvent eſt-ce à quoi je m'applique.
L'homme eſt un animal dont l'impoſteur aſpect
En trompant ſon voiſin fait ſemblant qu'il l'honnore :
Par l'homme j'entens *hic & hac*.
Et la femme eſt bien pis encore.
J'ai querellé cent fois, comme chacun le ſçait,
Notre vieux Jupiter, tout grand Dieu qu'il puiſſe être,

De ce qu'il ne leur a pas fait
Ici devant une fenêtre,
Par où l'on pût voir & connoître
Ce qu'on a là-dedans de difforme & de laid :
Mais le bon homme, quoique maître,
Garde là-dessus le *secret* ;
Et de l'intérieur ne laisse rien paroître
Tant il croit son chef-d'œuvre un ouvrage imparfait.

THEONE.

Les Dieux ne sont point de fautes ;
Ils sont exempts de défauts.

MOMUS.

Les sottises les plus hautes
Viennent des lieux les plus hauts.
Mais laissons-là cette corde,
Et chantons plus bas d'un ton.
Aidez-moi, je vous prie, à mettre la concorde
Entre Epaphus & Phaéton.
Leurs peres prétendus m'ont fait ici descendre
Pour les faire marcher droit ;
Mais je ne sçai point d'endroit
Par où je les puisse prendre :
Si vous en sçavez un, ma Cousine, il faudroit
Me faire le plaisir de vouloir me l'apprendre.

THEONE.

Pour réünir leurs cœurs je n'ai rien oublié :
Mais plus on y travaille & plus on les divise ;
J'ai parlé, querellé, menacé, supplié,
Et j'ai toûjours perdu la peine que j'ai prise.
C'est pour toûjours qu'ils ont rompu ;
Il n'est point de raison qui jamais les rassemble.

MOMUS.

J'ai fait tout ce que j'ai pû
Pour les faire boire ensemble.
Quoi qu'ils soient en détrempe issus du sang des Dieux,

Comme

Comme les jeunes gens d'une haute naiſſance
Sont ſouvent impécunieux,
Sauf à la repéter, j'en faiſois la dépenſe.
Mais Epaphus ſur Phaéton
Prétendoit de plein droit avoir la préference :
Et mettant Jupiter au-deſſus d'Apollon,
Vouloit entre leurs fils la même difference.
Phaéton au contraire, en termes fort exprès,
Diſoit que Jupiter, à cauſe de ſon âge,
Etoit *primus inter pares* ;
Et n'avoit, comme aîné, ſur les Dieux ſes cadets
Hors le vol du Chapon, aucun autre avantage
Que le Soleil par ſes vertus
Rendoit ſeul la terre féconde,
Et faiſoit plus de bien au monde
Que le foudre enroüillé du pere d'Epaphus.
Là-deſſus l'antipathie
Qui ne peut ſouffrir la paix,
S'étant mal à propos miſe de la partie,
Ils ſe ſont ſéparez plus broüillez que jamais.
Et pour moi, qui de l'Olimpe
Pour les rapatrier m'étois ici rendu,
Il faudra que j'y regrimpe
Comme j'en ſuis deſcendu ;
A moins que Phaéton, qui pour vous eſt de braiſe,
Et qui pour vos appas file un amour conſtant . . . .
[Sa raiſon, par parentheſe,
Ne me paroît point mauvaiſe,
Et j'en ferois bien autant.]
A moins, dis-je, que l'empire
Que vous avez ſur lui n'offre quelque moyen . . . .

THEONE.

Je vous ai déja dit que je n'y pouvois rien :
Et ſi vous vous plaiſez à l'entendre redire,
Epaphus qui paroît le confirmera bien.

SCENE III.

EPAPHUS, THEONE, MOMUS, NISE.

EPAPHUS.

Ah Théone ! ah Momus ! prenez part à ma peine ;
Je ſuis au déſeſpoir, & c'eſt avec raiſon.
Le Roi, tout Roi qu'il eſt, moins puiſſant que la Reine,
Pour époux de ſa fille a choiſit Phaéton.

THEONE.

Phaéton, dites-vous ?

EPAPHUS.

Phaéton.

MOMUS.

Il ſe moque.
Il cherche à vous ſonder en vous parlant ainſi.

EPAPHUS.

Non, non, mon déſeſpoir n'uſe point d'équivoque ;
Jamais la verité n'a mieux paru qu'ici.

MOMUS.

Puiſque Phaéton vous troque,
Je le troquerois auſſi.
Epaphus eſt vacant, & vous êtes vacante :
Vous valez bien vous deux les deux autres, au moins ;
Et ce ſeroit leur faire une piece piquante
Que de vous joindre enſemble avant qu'ils fuſſent joints.
Si vous voulez mêler l'agréable à l'utile

Je vous donne un avis à ne point negliger :
Il vous offre un moyen auſſi prompt que facile,
De vous faire bien-aiſe & de vous bien venger.

EPAPHUS.

Eh ! de qui voulez-vous, hélas, que je me venge ?
Le cœur de la Princeſſe eſt-il double ou leger ?
On la contraint à changer,
Ce n'eſt point elle qui change.
Je crois l'aimer aſſez pour l'aimer ſans eſpoir :
Et Théone à mes yeux ſeroit cent fois plus belle,
Qu'avec tous les appas qu'elle pourroit avoir,
Je ne pourrois l'aimer comme elle.

THEONE.

Eh ! là là, Seigneur Epaphus,
Ne vous défendez pas ſi crûment que vous faites ;
Les filles, comme moi, ne ſont pas au refus
D'un fils de Jupiter qui l'eſt, comme vous l'êtes.
Si jadis je me prévalois
De voir Phaéton ma conquête,
Souvent mal à propos une fille s'entête ;
Et j'ignorois d'ailleurs tout ce que je valois.
Maintenant que j'en ſuis inſtruite,
Et que, pour ainſi dire, on le ſçait en tous lieux
Le pis que j'aye à craindre eſt de me voir réduire
A l'honneur de choiſir entre vingt demi-Dieux.
Songez donc, je vous prie, à ne vous plus défendre,
De vouloir être mon époux :
Le moins que je puiſſe prétendre
A ne point nous flater, c'eſt Phaéton & vous.
Vous avez trop d'eſprit pour ne me pas entendre.
Adieu.

SCENE IV.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

Vous le voyez, elle sort en courroux.

EPAPHUS.

Et quel sujet en a-t-elle ?
Qu'ai-je dit pour l'offenser ?

MOMUS.

Une petite bagatelle,
Qui ne vaut pas la peine d'y penser.
Que peut-elle essuyer de plus desagréable
Que d'entendre à brûle-pourpoint
Dire que vous ne l'aimez point ?
C'est un tacite aveu qu'elle n'est point aimable ;
Et vous n'êtes pas excusable
D'avoir été fat à ce point.

EPAPHUS.

Frapé du coup mortel, dont j'ai l'ame accablée ;
Une juste douleur rend mes sens interdits :
Et ma raison est si troublée
Que je ne sçai ce que je dis.
Eh ! pour qui désormais prétend-on que je vive ?
J'aimois, j'étois aimé, c'est un destin si doux . . .

MOMUS.

Phaéton, qui vous en prive,
Est plus à plaindre que vous.
Le destin le plus doux est de vivre sans maître ;
Et de tous ceux que vous voyez
Je crois que les mieux mariez

Seroient ravis de ne pas l'être.

EPAPHUS.

Dans un moment mon superbe Rival,
Dont le destin semble être le complice,
Va conduire à l'autel, ou plûtôt au suplice . . . . .
Ah! de tous les tourmens il n'en est point d'égal.
Vous, par qui les Tytans ont été mis en poudre,
Maître absolu de tous les Dieux,
Souffrirez-vous qu'un Rival odieux,
Impunément mépriſe votre foudre?
Appuyez mon juſte couroux:
Et ſi de vos bontez je ne ſuis pas indigne.
Montrez au moins par quelque ſigne,
Que mes plaintes vont juſqu'à vous.

Il tonne & fait quantité d'éclairs.

MOMUS.

Malepeſte, quel tintamare!
Le bon homme en campagne a mis tous ſes éclairs,
De pareille harmonie il eſt bon qu'on ſe garre.
Nous ferons bien d'être clos & couverts.
Soit qu'il ſoit mal adroit, ou ſoit qu'il ſoit bizare,
Sa foudre quelquefois tombe tout de travers.

SCENE V.

PHAETON, MOMUS, EPAPHUS.

PHAETON.

JE vous cherche, Momus, pour vous dire ma joye.
Je vais de la Princeſſe être l'heureux époux.
Puiſqu'Apollon mon pere en ce lieu vous envoye,
Le plaiſir que je goûte eſt commun entre nous.

MOMUS.

Je ſuis un Dieu d'honneur, quoique de bas étage.
Je ne prévarique jamais.
Jupiter de mon voyage
A fait la moitié des frais ;
Et les vœux de ſon fils n'étant pas ſatisfaits,
Ainſi qu'à vos plaiſirs je prens part à ſa rage.

EPAPHUS.

De ſemblables plaiſirs me rendent peu jaloux.
J'aime un cœur qui ſe donne, & non pas qu'on arrache.

PHAETON.

D'un cœur que vous teniez avoir rompu l'attache,
C'eſt pour moi, ce me ſemble, un plaiſir aſſez doux.

EPAPHUS.

Croyez-vous qu'à ma flâme injuſtement ravie
La beauté que par force on oblige à changer,
Ne trouvera point dans la vie
D'occaſion de ſe venger ?

MOMUS.

Bon ! une femme en manque-t-elle ?
Pour peu contre un mari qu'elle ſoit en courroux ;
Il ne faut qu'être douce & belle,
Mille gens prennent ſa querelle,
Et la vengent de ſon époux.

PHAETON.

Loin qu'un ſoupçon ſi bas me chagrine ou m'irrite,
Je le mépriſe aſſez pour n'y répondre rien :
Il ſçait ce que doit craindre un homme ſans merite,
Et juge de mon ſort comme il feroit du ſien.

EPAPHUS.

Si le merite ſeul décidoit de la choſe ;
Je loue qu'entre nous on voulût héſiter :
Et je ne ſçai pourquoi le fils de Climéne oſe
Se méconnoître aſſez pour me rien diſputer.

PHAETON.

Je ſçai bien moins encor quelle vaine chimére

Vous fait prendre avec moi ces manieres d'agir ;
Vous fils d'Io, vous, dont la mere
Sçavoit moins parler que mugir.

EPAPHUS.

Sçavez-vous qui je suis ?

PHAETON.

Oüi, je sçai qui vous êtes.

EPAPHUS.

Cédez-moi donc en tout.

PHAETON.

Je ne vous céde en rien.

EPAPHUS.

Vous me faites pitié !

PHAETON.

Moins que vous ne m'en faites.

EPAPHUS.

Jupiter est mon pere.

PHAETON.

Apollon est le mien.

EPAPHUS.

Apollon ! C'est donc par magie.
Celui qui le premier a répandu ce bruit,
De votre genealogie
Etoit sans doute mal instruit.

PHAETON.

Teméraire ! rendez grace
A la presence d'un Dieu.
Vous me ferez ailleurs raison de cette audace.

EPAPHUS.

Je vous laisse le choix & du temps & du lieu.
Pour venger son honneur on doit tout entreprendre ;
Et s'il est vrai que Phaëton
Soit fils du vainqueur de Python,
Il aura soin de me l'apprendre.
Adieu.

SCENE VI.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

Puis-je ſçavoir où vous courez ſi fort ?

PHAETON.

Où me tranſporte ma colere :
Je vais voir la Reine ma mere ?
Pour être pleinement éclairci de mon ſort.
C'eſt d'elle que je ſçai qu'Apollon eſt mon pere ;
Il faut, par un aveu ſincere,
Qu'elle confirme ce rapport.

Il ſort avec précipitation.

MOMUS *ſeul.*

Peſte du fou ! qui s'imagine
Qu'on parle là-deſſus avec ſincérité !
Allons vîte après lui, de peur qu'il ne s'obſtine
A faire la ſotiſe où je le vois porté.
Que Diable, d'une mere oſe-t-il là prétendre ?
Si toutes celles de ce temps
Diſoient de qui ſont leurs enfans,
Ce ſeroit un beau compte à rendre !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHAETON, MOMUS.

PHAETON.

NOn, Momus, vos discours ne sont point de saison ;
Je prétens me venger de ce mortel outrage.

MOMUS.

Il a tort. Vous avez raison.
Que diable, voulez-vous qu'on dise davantage ?
Quoiqu'on sçache là-haut aussi bien qu'ici-bas
Que vous êtes le fils du Dieu de la lumiere,
Je vous ai déja dit que je ne voudrois pas
Approfondir cette matiere.

PHAETON.

Non, vous dis-je ; il est beau que j'en fasse du bruit ;
Ma naissance est-elle incertaine ?
L'Univers n'est-il pas instruit
De ce que le Soleil a senti pour Climéne ?

MOMUS.

Oüi, sans doute, tout l'Univers
A sçû que le Soleil a soupiré pour elle :
Mais qui sçait si toûjours elle lui fut fidele,

Et ſi rien de ſa part n'eſt allé de travers ?
Vous m'allez alleguer qu'il ſeroit difficile
Qu'elle eût pour un mortel voulu quitter un Dieu ;
Si cette raiſon a lieu
C'eſt une fois entre mille.
Il faut avec les Dieux être toûjours guindé :
En prenant de l'amour concevoir de la crainte :
D'un reſpect importun avoir l'eſprit bridé ;
Et la tendreſſe eſt foible où regne la contrainte.
Il eſt mille plaiſirs, que je ne nomme pas,
Quoi qu'ils ſoient les plus grands de tous ceux qu'on renomme,
Où plus on fait voir qu'on eſt homme
Plus on y fait trouver d'appas.
Pour combien de mortels, ſçavans en l'art de plaire,
Les Maîtreſſes des Dieux leur font-elles faux-bon ?
J'en connois quelques-uns bâtis d'une maniere
A ne dire jamais non ;
Et Madame votre mere
A toûjours eû le goût bon.

PHAETON.

Et que prétendez-vous par là me faire entendre ?

MOMUS.

Rien. Je veux ſeulement par maniere d'acquit,
Tâcher de vous faire comprendre
Qu'il n'eſt pas toûjours ſûr qu'on ait l'heur de deſcendre
Du pere que la mere dit.

PHAETON.

Je ſçai que de Momus la langue médiſante,
En quelque rang qu'on ſoit pouſſe chacun à bout :
Mais eût-elle à médire une plus forte pente
Elle n'a rien qui m'épouvante ;
Le Soleil eſt mon pere, & le Soleil voit tout.
Ma mere de tout temps fut ſenſible à la gloire :
Mais quand elle l'eût moins été
Elle n'en pouvoit faire accroire

Au Dieu qui donne la clarté.

MOMUS.

Que je plains vos raisons si c'est là la meilleure!
Quelque précaution qu'on prenne en cas pareil,
L'amour plus fin que le Soleil
Fait bien du chemin dans une heure.
Il trompe le plus simple & le plus défiant:
Et quelque opinion que puisse être la vôtre
Le Dieu le plus clair-voyant
N'y voit pas plus clair qu'un autre.
Croyez-moi, Seigneur Phaéton,
C'est en Dieu de bon sens qu'avec vous je m'explique:
Ne prenez point un si haut ton
En chose si problématique.
Vous pouvez me répondre, & vous aurez raison,
Qu'il vous importe peu qui vous ait donné l'être:
Que le Soleil soit votre pere ou non
Il vous suffit qu'il s'imagine l'être:
Aussi-bien, entre-nous, à parler tout de bon,
Lors qu'on dit qu'un enfant nous doit son origine
A moins qu'on ne se l'imagine
Quelle certitude en a-t'on?
N'allez point de la Reine agiter la cervelle;
Je vous crois bonnement fils du Dieu lumineux;
Mais supposé le cas douteux
Votre mere le dira t'elle?
Ne vous exposez point à la confusion....

PHAETON.

Momus, la plaisanterie
Est un peu délicate en cette occasion:
Finissons là, je vous prie.
Je vois venir la Reine. Il suffit de moi seul
Pour développer ce mistere.
Je veux sçavoir quel est mon pere;
Et s'il en est besoin, quel étoit mon ayeul.

SCENE II.

CLIMENE, PHAETON, MOMUS, GARDES.

CLIMENE.

QUoi ! mon fils, lors que tout conspire
A rendre vos jours fortunez,
Votre chagrin . . . . . D'où vient que Momus se retire ?
Vous ne répondez rien ; & vous me surprenez.

MOMUS.

Le Seigneur Phaéton, votre fils à bon titre,
[Et qui du blond Phébus ne l'est, je crois, pas moins]
Veut vous entretenir sur un certain chapitre,
Où les gens de bon sens souffrent peu de témoins.

SCENE III.

CLIMENE, PHAETON, GARDES.

CLIMENE.

HE bien, cher Phaéton, qu'avez-vous à m'apprendre ?
N'êtes-vous pas content de moi ?
J'ai si bien ménagé mon crédit sur le Roi

Qu'au

Qu'au mépris d'Épaphus il vous a fait ſon gendre.
J'ai crû vous rendre heureux, & vous ne l'êtes pas.
Vous perdez à regret Théone :
Mais, Phaéton, l'appas du trône,
Doit vous rendre inſenſible à tous autres appas.
Protée interrogé, l'infaillible Protée
Promet tout l'Univers à votre heureux deſtin ;
Et la gloire aujourd'hui qui vous eſt preſentée
A ce qu'il a prédit vous ouvre le chemin.
Meritez qu'à mes vœux votre bonheur réponde.
Du Dieu qui fait le jour ſoyez le digne fils.
L'Hymen qui vous éleve au trône de Memphi
Va conduire vos pas à l'empire du monde.
Quel plaiſir au Soleil, qui dans tous les climats,
Avec égalité diſpenſe ſa lumiere
De vous la donner toute entiere ;
Et d'éclairer par tout vos paiſibles Etats !
Aſtre, qui toûjours nous regardes,
Toi, dont les rayons éclatans . . . .

PHAETON.

Madame, dites à vos Gardes,
De vous laiſſer pour quelque temps.

CLIMENE.

Retirez-vous plus loin. Et ſur tout que perſonne
Ne vienne nous troubler ici.
Plus je rêve, moins je ſoupçonne
Ce qui peut vous contraindre à ſoûpirer ainſi.
Ne me déguiſez point les ſecrets de votre ame
Mon amour à la fin en ſeroit offenſé
Expliquez-vous, parlez.

PHAETON.

Madame,
Je ne le celle point, je ſuis embaraſſé.
Vous cherchez à ſçavoir d'où vient que je ſoûpire ?
Plût au ciel que vous le ſçûſſiez !
Ou tout au moins que vous pûſſiez
Deviner ce que je veux dire.

PHAETON

J'appréhende
De ne pas obtenir une faveur si grande.
Madame, au nom des Dieux, priez-en bien Momus.
Que me sert d'être fils de l'Astre qu'on revere ?
Du Dieu qui fait les jours & qui regle les ans,
Si je ne suis vû de mon pere
Que comme il voit les autres gens ?
Parlez, pressez ; enfin obtenez-moi la grace
Que vous me faites espérer :
Si je puis un moment voir l'auteur de ma race
Je n'ai plus rien à desirer.
Mon ame impatiente y marche, y court, y vole.

CLIMENE,

Oüi, mon fils, tu verras qui ta donné le jour :
Je te promets l'entrée en son sacré séjour ;
Et je vais travailler à te tenir parole.

SCENE IV.

PHAETON *seul.*

QUel plaisir au mien est égal !
J'ai peine à contenir tout l'excès de ma joye.
Puis-je confondre mon rival
Par une plus illustre voye ?
Lâche, qui de ma mere as attaqué la foi,
Mon sang n'est point douteux ; je vais trouver mon pere :
Et s'il t'en falloit autant faire
Peut-être serois-tu plus empêché que moi.
Je voy Théone. O ciel que n'en dois-je point craindre ?
Quel couroux son amour va-t'il faire éclater ?

SCENE V.

THEONE, PHAETON.

THEONE.

Peut-être croyez-vous que je vienne me plaindre ;
Et je viens vous féliciter.
De maîtresse au besoin vous feriez un négoce ;
Et de tout ce qu'il veut votre amour vient à bout.
Je ne prétens point perdre tout :
Puisque vous me changez, je me prie à la nôce.

PHAETON.

J'ai toûjours pour Théone un amour effectif.
Elle a tous mes desirs & toute ma tendresse....

THEONE.

Trompez-moi, je vous prie, avec plus d'allegresse ;
Je n'aime point le ton plaintif.
Un cœur qui ne sent rien qui ne soit legitime
Toûjours chante & toûjours rit :
Et celui qui paroît contrit
Est toûjours infecté de quelque petit crime.
Le chagrin, à votre âge, est un poison mortel :
Quelque juste qu'il soit rendez-vous-en le maître ;
Et si vous êtes criminel,
Tâchez à ne le point paroître.
Rompre les plus beaux nœuds & les plus engageans
N'est pas une action trop basse :
Aujourd'hui l'inconstance passe
Pour une pécadille entre d'honnêtes gens.

PHAETON.

Je vais faire un aveu dont vous serez surprise.

Je vous quite Théone, & vous aime toûjours :
Mais le trône tient à Céphise ;
Et c'eſt au trône que je cours.
Votre pere lui-même a prédit que le monde
Devoit un jour être à mes pieds :
A ce que veut le ſort il faut que je réponde,
Et que tous mes plaiſirs lui ſoient ſacrifiez.
Peut-être un temps viendra, pour mon bonheur extrême,
Que le ciel à mes vœux ſe montrera plus doux ;
Et que maître du monde, & maître de moi-même,
Je ſerai plus digne de vous.
Mon ardeur toûjours auſſi forte
Se feroit une douce loi....

THEONE.

J'entens. Vous ſongerez à moi
Quand votre femme ſera morte.
Je rends très-humble grace au Seigneur Phaéton :
Quelles que ſoient ſes deſtinées
Il me feroit un mauvais don
Que de me régaler de ſes vieilles années.
Je ne veux point ſi cher acheter la grandeur
Dont le flateur eſpoir vous rend l'ame ravie :
J'aime mieux un peu moins d'honneur
Et plus d'agrément dans la vie.
L'heureuſe tranquillité
De deux cœurs faits l'un pour l'autre,
Eſt une félicité
Plus parfaite que la vôtre.
Ce n'eſt pas, grace au ciel, la diſette d'acteurs
Qui me fait parler de la ſorte :
Qui voudroit aſſembler tous mes adorateurs
On en feroit une cohorte.

PHAETON.

Je ne ſuis que trop convaincu,
Que pour peu qu'on vous voye il faut que l'on vous aime :

C'eſt pour vous que j'aurois vêcu,
Si j'avois vêcu pour moi-même.
Mais cet Aſtre qui m'eſt ſi cher,
Le Soleil qui m'a donné l'être,
De ſon lever à ſon coucher
Ne veut rien éclairer dont je ne ſois le maître.
C'eſt au prix d'un bonheur qui m'eût été bien doux
Que j'achéte une gloire inſigne;
Mais faut-il que du ciel j'attire le courroux,
Et que fils du Soleil je m'en déclare indigne?
Voulez-vous qu'à l'honneur préferant le repos
Contre un Arrêt du ſort mon ambur ſe mutine?
Et que de naiſſance divine
J'évite le ſentier que doit ſuivre un Héros?
Quelle place odieuſe auroi-je dans l'hiſtoire
Si je ſacrifiois mon devoir à mes feux?

THEONE.

Vous prenez un chemin pour aller à la gloire
Qui me ſemble un peu raboteux.
Je ne vois que vous ſeul, à vous rendre juſtice:
Prendre un ſentier ſi peu battu;
Et vouloir aller par le vice
Où d'autres vont par la vertu.
Un Héros n'a jamais, ou doit n'avoir, je penſe,
Que d'heroïques paſſions;
Et vous mettez votre inconſtance
Entre vos belles actions!
Si vous y parvenez, ſoit dit ſans vous déplaire,
Par une route ſi contraire,
Bien des gens en ſeront ſurpris;
Auſſi m'avoüerez-vous, ſi vous êtes ſincére,
Qu'on auroit de la peine à faire
Un Héros à plus juſte prix.

PHAETON.

A quelque impatience où ce mépris m'expoſe
Rien ne m'échapera qui vous puiſſe irriter:
Moi-même je ſongeois à vous repreſenter

Qu'en perdant Phaéton vous perdez peu de chose.
Je vous aurois fait voir que mes vœux inconſtans
N'arrachoient de vos fers qu'un amant ſans mérite.
Mais, grace à ce que j'entens,
Vous en êtes aſſez inſtruite.
Les égards qu'autrefois vous avez eus pour moi
M'avoient rendu l'ame aſſez vaine
Pour craindre que le choix du Roi
Ne vous causât un peu de peine :
Mais ſans doute Epaphus a déja pris le ſoin . . . .

THEONE.

Laiſſons Epaphus, de grace ;
Pour me venger de vous je n'en ai pas beſoin.
Adieu. Je vois Momus, & lui céde la place.
Pour faire voir qu'en vous perdant
Au ſuccès de vos vœux je ne mets point d'obſtacle ;
Je vous dis, par pitié, qu'un homme bien prudent
Ne fait guéres de fonds ſur la foi d'un Oracle.
Le plus intelligible eſt plein d'obſcurité :
Juſqu'à l'évenement on ne peut le comprendre ;
Et ſur un tel eſpoir on ſe croit haut monté,
Que l'on eſt bien près de deſcendre.
Vous ne méritez pas ces avis obligeans.
Mais n'importe.

SCENE VI.

MOMUS, THEONE, PHAETON.

MOMUS.

JE ſors, ſi je vous inquiéte.
Je ne puis me reſoudre à ſéparer des gens
Dont l'union eſt ſi parfaite.

THEONE.

Vous ne pouviez choisir un plus heureux moment.
J'ai dit ce que j'avois à dire.
Et Phaéton patiemment
Souffrira que je me retire.

SCENE VII.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

LA Reine vient de me prier,
D'une si pressante maniere,
De vous faire chanter
Au Palais de la lumiere ;
En des terme si soumis
Elle m'a conjuré de m'y vouloir soumettre
Que j'ai fotement promis
Plus qu'il ne falloit promettre.
Cela m'arrive souvent,
Et je n'en suis pas plus sage.
Oh ça ; puis que dans l'air nous allons en voyage ;
Il est bon auparavant
Que je sçache de vous si vous avez l'usage
D'aller à cheval sur du Vent?

PHAETON.

Sur du Vent? Quelle monture
Me faites-vous prendre là?

MOMUS.

Je n'en sçai point de plus sûre.
Vous-même choisissez-la.

PHAETON.

Si vous êtes sensible au beau feu qui m'embrase ;

A l'ardeur qui m'anime à monter jusqu'aux cieux ;
Tachez à m'obtenir Pégase ;
Je m'en accommoderai mieux.

MOMUS.

Quelle demande vous faites !
Eh, ne sçavez-vous pas bien
Qu'il ne vaut presque plus rien,
Tant il est fatigué par de méchans Poëtes ?
Outre qu'on n'a pas le soin
De le fournir de litiere.
Il passe quelquefois une semaine entiere
Sans avoir à manger une botte de foin.
Si vous voulez aller vîte.
Il n'est point dans les airs de meilleur Postillon
Que le fougueux Aquilon ;
En quelque endroit qu'on aille on est bien-tôt au gîte.
Quand de son souffle bruyant
Il va rendre visite aux humides campagnes,
Quelquefois en se joüant
Il éleve leurs flots plus haut que des montagnes ;
Et quand sa fougue le prend
Et qu'aux bois innocens il déclare la guerre ;
Le chêne le plus vieux, le plus gros, le plus grand
Dans un moment est par terre.
Souvent jusques aux enfers
Par des routes souterraines,
Il semble des damnez vouloir rompre les fers,
Et contraindre Pluton à suspendre leurs peines.
Pour peu qu'il s'abandonne à sa malignité
Il détruit en un jour tout l'espoir d'une année !
Et voilà la Haquenée
Sur quoi vous ferez monté.

PHAETON.

Vous en faites une peinture
Qui pourroit effrayer un autre homme que moi !
Mais il n'est rien dans la nature

Dont le fils du Soleil conçoive de l'effroi.
Je crains moins le péril que je n'aime la gloire.
Je ne ſçaurois mourir pour un plus beau ſujet.

MOMUS.

Vous avez raiſon : ce projet
Fera vivre votre memoire.
Dans une heure Aquilon doit ſe rendre ici-bas
Pour conduire cette manœuvre.
L'audace me déplaît pas
Quand on la ſçait bien mettre en œuvre.
Adieu. La Reine vous attend :
Et d'ailleurs Epaphus vient ici par mon ordre.

SCENE VIII.

EPAPHUS, MOMUS, PHAETON.

Epaphus & Phaéton chacun la main ſur la garde de l'épée, ſe regardent fiérement.

MOMUS.

MOi preſent, s'il vous plaît, ne vous morguez point tant :
On diroit deux mâtins qui cherchent à ſe mordre.
Si je prens mon air divin,
Malheur pour l'un & pour l'autre.
A Phaéton. Vous, paſſez votre chemin ;
A Paphus. Et vous, achevez le vôtre.

PHAETON.

Mon courroux eſt comme un torrent
Qui s'enfle & ſe groſſit, quand il trouve une digue;

EPAPHUS.

Si la tentation vous prend
Vous pourez me trouver ſans beaucoup de fatigue.

Phaéton ſort.

SCENE IX.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

JE vous ai fait chercher, l'ame pleine de fiel,
De votre farouche incartade,
Pour vous dire que juſqu'au ciel
Je vais faire une promenade.
Jupiter qui tantôt m'a fait deſcendre ici
Pour ſçavoir ſi ſon fils y fait quelque ſotiſe,
Du ſuccès de mes ſoins eſpere être éclairci:
Que voulez-vous que je lui diſe?

EPAPHUS.

Vous?

MOMUS.

Oüi.

EPAPHUS.

Vous lui direz, ſans lui déguiſer rien,
Ce que vous en ſçavez de certaine ſcience.
Si je ne ſuis trompé vous me connoiſſez bien:
Et je crois que les Dieux ont de la conſcience.

MOMUS.

Vous leur faites bien de l'honneur:
Et les Dieux vous ſont bien redevables.
Puiſqu'ils ont l'extrême bonheur
D'être crûs par vous équitables;
Dites-moi de quel autre nom

Que

Que de celui d'impertinence,
Je pourrai bâtiser tout ce qu'en ma presence
Vous avez dit à Phaéton ?

EPAPHUS.

Qu'ai-je dit, qui ne fût à dire :
C'est bien à Phaéton à prendre un si grand air !
Lui, fils du Soleil ! je l'admire.

MOMUS.

Il vous admire aussi, Vous, fils de Jupiter ?

EPAPHUS.

Ma naissance est justifiée.
Il suffit sur ce point d'avoir les yeux ouverts :
Et ma mere déifiée
Remplit de son nom l'Univers.

MOMUS.

Il est vrai : j'eus une chandelle
A sa déification ;
Et c'est là ce que l'on appelle
Couvrir d'un beau vernis sa réputation.
Mais pendant si long-temps que transformée en vache
Elle fut vagabonde, & vid tant de climats,
Quelque taureau peut-être échapé de l'attache
Eut de l'amour pour ses appas :
De pareils animaux souvent ne le sont guéres ;
Et si de quelqu'un d'eux votre mere a fait choix,
La plûpart des veaux que je vois
Sont peut-être Messieurs vos freres.
Quoi qu'il en soit vous avez tort :
Par bonté cependant je veux bien me soûmettre
Si vous voulez écrire, à porter votre Lettre ;
Vous aurez le plaisir d'en épargner le port.
Je connois Jupiter : Un compliment modeste
S'il ne lui coûte rien ne lui déplaira pas.
Soyez court ; & mettez au bas
Que le porteur dira le reste.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

HE bien, comment vous trouvez-vous
De votre fougueuſe monture ?
N'eſt-il pas vrai que ſon allure
A je ne ſçai quoi d'aſſez doux ?
Je ne fis jamais mieux que de vous mettre en croupe
Sur l'impétueux Aquilon :
On a toûjours le vent en poupe
Avec un pareil poſtillon.
Il vous aura fait peur, je n'en fais point de doute ;
Mais quand on n'a rien d'écorché
C'eſt dans une ſi longue route
En être quite à bon marché.

PHAETON.

Dites-moi, je vous prie, en quel païs nous ſommes ;
Car je ne puis penſer que nous ſoyions aux cieux :
A peine quitons-nous la demeure des hommes :
Arrive-t-on ſi-tôt dans le ſéjour des Dieux ?

MOMUS.

Ne vous le dis-je pas ? Quand Aquilon s'en mêle

On perce promptement les eſpaces de l'air :
Qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il grêle ;
Il va toûjours ſon train, vite comme un éclair.
D'ailleurs, vous jugez bien que l'on vous a fait prendre
Le chemin le plus court pour trouver le Soleil ;
Pour l'attraper au gite il faloit vous y rendre
Quelque temps avant ſon reveil.
S'il eût été ſur l'hémiſphére
On auroit eû beau l'appeller ;
Quelque effort que l'on eût pû faire
Ses chevaux ſont retifs quand il faut reculer.
Grace au ciel (& de plus grace à notre viteſſe,
Car il eſt bon d'y mettre tout,)
On ne peut arriver avec plus de juſteſſe ;
Le Soleil ſûrement ſera bien-tôt debout.
Déja le Crépuſcule à mes yeux ſe découvre ;
Et dans peu l'Horiſon paroîtra tout riant.
Mais chut. Du côté d'Orient
Je vois une porte qui s'ouvre.
C'eſt la premiere Heure du jour
Qui de la naiſſante lumiere
Fait inſenſiblement entrevoir le retour.

SCENE II.

LA PREMIERE HEURE, MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

BOn jour, belle Heure matiniere.
A vous voir ſi bien miſe on a lieu de juger

Qu'un petit grain d'amour vous rend l'ame agitée.
Une Heure si bien faite, & si bien ajustée
Ressemble extrêmement à l'Heure du Berger.

LA PREMIERE HEURE.

Ah, c'est Momus ! je me console
D'éprouver un destin à tant d'autres commun :
Il ne dit pas une parole
Qui ne soit employée à censurer quelqu'un.

MOMUS.

Il est vrai que par tout j'en trouve des matieres.
Mais j'ai beau censurer souvent,
Autant en emporte le vent ;
Quelque raison que j'aye on n'en profite guéres.
Qui vous tâteroit bien le poux,
Peut-être de défauts n'êtes-vous pas exemte :
Mais une affaire plus pressante
Me contraint à passer legerement sur Vous.
Le Seigneur Phaéton que j'ameine à son pere . . .

LA PREMIERE HEURE.

Quoi Momus, c'est là Phaéton !
Ce fils si cheri d'Apollon !

MOMUS.

Oüi, c'est lui-même. Au moins à ce que dit sa mere.

PHAETON.

Pour me faire connoître tel
Je viens voir le Soleil jusques dans sa demeure.
Introduisez un fils au séjour paternel.
Vous serez ma plus chere & ma plus aimable Heure.
De peur de le manquer je previens son reveil ;
Daignez favoriser une si belle audace.

MOMUS.

Voyez donc vite, de grace
S'il fait jour chez le Soleil.

LA PREMIERE HEURE.

C'est ici qu'en sortant il a soin de se rendre.
Je n'ose aller plus loin sans sçavoir son desir.

MOMUS.

Donnez-nous donc quelque plaiſir
Pour nous dédommager du chagrin de l'attendre.
A délaſſer le fils d'un Dieu
Qui vient de traverſer tant de vaſtes campagnes,
Employez tous vos ſoins & ceux de vos compagnes;
Médiſons de quelqu'un, ou je vous dis adieu.

LA PREMIERE HEURE.

Mon humeur, par malheur, quadre mal à la vôtre
Mais j'ai ſept ou huit ſœurs qui ſont bien votre fait:

Elles médiſent à ſouhait,
Et toutes, mieux l'une que l'autre.
Il ne s'agit que de ſçavoir
Quelle Heure vous deſirez voir.

Voulez-vous voir l'Heure où les Dames
Vont faire leur priere aux Dieux?
Ou l'Heure qu'en de certains lieux
Elles ont rendez-vous pour parler de leurs flâmes?

Vous montrerai-je l'Heure où les gens à procès
Qui ſans argent ſont ſans refuge,
Vont & revont cent fois preſenter des placets
Sans pouvoir obtenir audience d'un Juge?

Vous ferai-je venir l'aimable Heure où les Rois
Ont le divin plaiſir de répandre des graces;
Pour voir combien de gens, pour attirer leur choix,
Donnent le nom de zéle à de pures grimaces?

Vous montrerai-je l'Heure où d'indignes devots
Pour amaſſer des biens, eux qu'on croit qui s'en privent,
Trompent les orphelins, violent les dépôts,
Et donnent des leçons que jamais ils ne ſuivent?

Vous ferai-je venir l'Heure où les Usuriers
Sur de bons & suffisans gages,
Prêtent, au denier-quatre, à plusieurs Officiers
De quoi faire leurs équipages?

Vous montrerai-je l'Heure où divers Avocats
Ayant bien feüilleté les papiers qu'on leur montre
En leur changeant les noms, sur un semble cas
Sont en même temps pour & contre?

Vous ferai-je venir l'Heure où les Médecins,
Pour dresser des Corbeaux de cadavres avides,
Dans leurs écoles homicides
Font des apprentis assassins?

Vous ferai-je venir une friponne d'Heure,
Où d'honnêtes Joüeurs, eussent-ils cent témoins;
Comptent si justement que pour cinq ou six points
Jamais une partie en chemin ne demeure?

Vous montrerai-je, enfin, l'Heure qui prend l'emploi,
Pour déclarer la guerre au vice opiniâtre,
De le joüer en plein Théatre
Sans qu'aucun auditeur trouve qu'on parle à soi?
Votre desir sera le nôtre
Quelque Heure que ce soit que vous vouliez choisir.

MOMUS.

S'il est vrai qu'à mon desir
Vous accommodiez le vôtre:
Montrez-nous certaine Heure où l'on a le plaisir
D'entendre un Courtisan dire du bien d'un autre;
Satisfaites-moi sur cela.

LA PREMIERE HEURE.

Dussiez-vous me haïr, me quereller, me battre,
Dans le nombre de vingt-&-quatre

Je n'ai jamais vû celle-là.
Les grands ont quelquefois de si petites ames . . . .

MOMUS.

Si vous ne pouvez faire mieux
Montrez-nous donc l'Heure où les Dames
Vont faire leur priere aux Dieux.

LA PREMIERE HEURE.

La voici.

SCENE III.

LA PREMIERE HEURE, L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE, MOMUS, PHAETON, UN MOMENT.

LA PREMIERE HEURE.

QUoi, ma sœur, vous qu'on trouve si vaine;
Etre si négligée en votre ajustement!

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Je vais au Temple : Est-ce la peine
De m'habiller plus proprement?
Une écharpe, des gands, un manchon.

LA PREMIERE HEURE.

Fy, vous dis-je.
Les moindres gens qu'on va prier,
Chagrins de ce qu'on se néglige,
Disent qu'on les va voir pour les injurier.
Je ne suis point pour la magnificence,
Et moins encor pour l'affectation;
Mais il est une noble & modeste décence

Qui sied le mieux du monde en toute occasion.
Quand on va chez un Roi ce seroit lui déplaire,
Si d'un habit sortable on ne faisoit le choix:
Et le moins que l'on doive faire,
Est d'aller chez les Dieux comme on va chez les Rois;
Il n'est pas beau qu'on s'apprivoise. . . .

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Que votre esprit a d'épaisseur!
Je vous trouve, ma pauvre sœur,
Une Heure extrêmement bourgeoise.
Montrez-moi, je vous prie, à choisir dans un cent
Aucune Dame qui s'en aille
Rendre visite aux Dieux dans un habit décent;
Cela n'est bon qu'à la canaille:
A de petites gens, propres à fatiguer,
Qui sans un vêtement honnête,
Souvent ne pourroient distinguer
Un jour ouvrable d'une Fête.
Ça, donc, vîte, mes gands.

UN MOMENT.

Vous plaît-il vos souliers?

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Non. J'aime mieux aller en mules.

LA PREMIERE HEURE.

En vérité, ma sœur, des airs si familiers
Dégenerent en ridicules.
Outre que vous faites pitié,
Vous prêtez ou suivez un fort mauvais exemple.

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Trop bien, trop bien de la moitié,
Ce n'est que pour aller au Temple.
Quand je vais autre part je me mets autrement;
Et par tout où je vais je porte mon mérite.
Moment, prenez ma jupe, allons.

MOMUS.

Apparemment,
Elle croit les Dieux bons, ou leur vertu petite.

SCENE IV.

LA PREMIERE HEURE, MOMUS, PHAETON.

LA PREMIERE HEURE.

QUelle autre Heure voulez-vous voir?

PHAETON.

Celle où le Soleil doit paroître.
Quelque belle à mon gré qu'une autre Heure puisse être,
Elle charme mes yeux sans remplir mon espoir.
Mon bonheur, ma gloire suprême
Est de voir le Soleil, d'embrasser ses genoux.

MOMUS.

Vous joüirez bien-tôt de ce plaisir extrême,
Je l'apperçois qui vient à nous.
Avant que de parler vous-même,
Laissez-moi lui parler de vous.

SCENE V.

LE SOLEIL, *& sa suite*, MOMUS, PHAETON.

LE SOLEIL.

QUoi! Momus de retour! As-tu fait bon voyage?

MOMUS.

Fort bon : hors que j'ai craint de me rompre le cou.

LE SOLEIL.

As-tu vû Phaéton? Que fait-il? Eſt-il ſage?

MOMUS.

Pas trop : mais Epaphus eſt encor bien plus fou.
Ce ſont deux ennemis irréconciliables,
De qui le jeune ſang fume, petille, bout,
Et tous les Dieux, ni tous les Diables
Ne pouroient en venir à bout.
Si vous croyez que j'exagere,
En vous diſant ce que je dis,
Il ne tient qu'à vous, comme pere,
De vous en informer à Monſieur votre fils.
Le voilà.

LE SOLEIL.

Ciel! que vois-je? Ah mon cher fils!

PHAETON.

Je tremble.
Je veux parler, & je ne puis.
Tant d'éclat, tant de pompe, & tant de gloire enſemble,
Me font oublier qui je ſuis.

LE SOLEIL.

Viens mon fils, viens mon ſang, viens embraſſer ton pere.
Quel que ſoit mon éclat, mon amour le tempere,
Pour t'en faciliter l'accès.
Au lieu de ſoûpirer fais que ton allegreſſe,
Aille auſſi loin que ma tendreſſe;
Elle ira juſques à l'excès.

PHAETON.

Digne pere du jour, qu'en dépit de l'envie,
Je croi pouvoir nommer le mien,
Epaphus de Climene oſe noircir la vie,
Et dire que mon ſang eſt moins pur que le ſien.
Momus, témoin de ſon audace,

M'a fait par Aquilon amener en ce lieu.
De mon dessein vous-même instruisez-moi, de grace;
Suis-je fils d'un mortel, ou suis-je fils d'un Dieu?
S'il est vrai, comme je m'en flatte,
Que vous m'ayiez donné le jour,
Faites qu'en ma faveur votre tendresse éclatte;
Et de ma mere enfin justifiez l'amour.
L'ardeur qu'elle eut pour vous, & qu'Epaphus soupçonne,
Avec tant d'insolence & de temerité,
Egaloit par sa pureté
La clarté qui vous environne.
Il profane un autel honoré de vos vœux.
Mon Pere, car enfin je sens bien que vous l'êtes;
Rendez tout son éclat à l'objet de vos feux.

LE SOLEIL.

Je reconnois mon fils à ce que tu souhaites.
Dans l'âge où je te vois ta vertu me surprend.
Du sang qui t'a formé tu te montres si digne,
Que je tiens à bonheur insigne,
D'être pere d'un fils dont le cœur est si grand.
Oüy c'est moi qui t'ai donné l'être:
J'ai brûlé pour Climene, & vécu dans ses fers:
C'est une verité que je ferai connoître,
Par tout où ma lumiere éclaire l'univers.
Pour t'en donner, mon fils, une sensible preuve,
Gloire, tresors, grandeurs, tout est en mon pouvoir:
Choisis ce que tu veus avoir;
Et mets ma tendresse à l'épreuve.
Quoi que ce soit, enfin, dont je sois possesseur,
Je ne réserve rien, & tu peus tout prétendre:
Si j'avois le secret de lire dans ton cœur,
Je préviendrois tes vœux au lieu de les attendre.

PHAETON.

Me jetter à vos pieds interdit & confus,
C'est à tant de bontez ce que je puis répondre.

J'accepte, avec respect, pour braver Epaphus,
Tout ce qui pourra le confondre.
Mais divin auteur de mes jours,
J'exigerai peut-être une si grande grace,
Que vous trouverez mon audace,
Indigne de votre secours.

LE SOLEIL.

Non, mon fils, ne crains point que ton pere s'oppose
A ce qui te fait du plaisir.
Parle avec confiance. Explique-toi.

PHAETON.

Je n'ose.
J'ai peur qu'un prompt refus ne suive mon desir.

LE SOLEIL.

Eh! peux-tu m'en croire capable,
Moi de qui la bonté cherche à te prévenir,
Malgré ce doute injuste, & qui te rend coupable,
Tu peux tout demander, sûr de tout obtenir.
Si d'un pere & d'un Dieu la parole infaillible,
Ne fait pas sur ton cœur assez d'impression,
J'en jure par le Stix, par ce fleuve terrible,
Qui des sermens des Dieux punit l'infraction.
A tes vœux maintenant il faut que je réponde.
Il n'est plus à mon choix d'en user autrement.

PHAETON.

Permettez qu'un jour seulement,
Assis dans votre char j'aille éclairer le monde.

LE SOLEIL.

Dieux! Qu'entens-je! Ah, mon fils, dédis-toi promptement.
à Momus.
Quel usage fait-il d'une bonté si grande?

MOMUS.

Vous avez fait un sot serment,
Il fait une sotte demande.
Un serment un peu moins préfix,

Offriroit

Offriroit du dédis le ſecours favorable :
Quel beſoin aviez-vous de jurer par le Styx ?
Que ne le laiſſiez-vous au Diable ?

LE SOLEIL.

J'ai mal fait, je l'avouë ; & j'en ai du regret :
On ne peut concevoir d'imprudence plus haute :
J'ai fait un ſerment indiſcret ;
Mais il eſt un moyen de réparer ma faute :
Ton ſort & mon repos, mon fils, ſont dans ta main.
Rends le calme à qui t'a fait naître.

PHAETON.

Je ne veux votre char que pour un jour. Demain
Vous en redeviendrez le maître.

LE SOLEIL.

Que pour un jour ! Un ſeul moment
Eſt un terme trop long pour ce que tu veux faire.
L'imprudence de mon ſerment
A fait naître en ton cœur ce deſir téméraire,
J'ai juré par le Styx de te tout accorder ;
Il faut que je le faſſe, & rien ne m'en diſpenſe :
Mais ce que ta foibleſſe oſe me demander
D'un mortel, d'un Dieu même excede la puiſſance.
Pour voir ton deſir ſatisfait
Fais-en un qui ſoit plus modeſte :
Si tu ne te dédis, le ſerment que j'ai fait
Me ſeroit odieux, & te ſeroit funeſte.
Epaphus ne croit pas que tu ſois né de moi ;
Il attaque ta gloire & celle de ta mere :
Si tu n'étois mon fils, ſi je n'étois ton pere
Craindrois-je en cet inſtant ce que je crains pour toi ?
T'arracher des mains de la parque
Où tu veux te précipiter,
C'eſt du ſang dont tu ſors te donner une marque
Dont la plus noire envie aura peine à douter.

MOMUS.

Je pleure *incognito* d'entendre un ſi bon pere.
Je doutois qu'il le fût, j'en fais l'aveu tout haut ;

Mais à voir ſa tendreſſe indulgente & ſincere
S'il ne l'eſt tout-à-fait je croy que peu s'en faut.
Qu'avez-vous à répondre à ce qu'il vient de dire ?

PHAETON.

Que le Soleil a des bontez
Dont tous les cœurs ſont enchantez :
Pour moi, moins j'en ſuis digne & plus je les admire.
Ce que je lui demande, & dont il eſt ſurpris,
En tout autre que moi pouroit être une faute,
Mais la gloire d'être ſon fils
Ne me fait point trouver d'entrepriſe trop haute.
Puiſque vous ſouhaitez qu'en cent climats divers
On ſçache qui m'a donné l'être,
Peut-on mieux le faire connoître,
Qu'en me faiſant moi-même éclairer l'univers ?
Je ſçai que pour un fils un pere s'intereſſe ;
S'il n'étoit queſtion d'en convaincre que moi,
Les marques de votre tendreſſe
Sont des témoins dignes de foi :
Mais de mes ennemis il faut tromper l'attente ;
Je les dois de chagrins accabler à mon tour :
Et pour rendre leur honte & ma gloire éclatante
Eſt-il rien de plus beau que de donner le jour ?
L'entrepriſe eſt hardie. Et qu'importe ? Elle eſt belle ;
Il n'eſt rien qui m'oblige à vivre plus ou moins.
Mais je ſuis obligé de donner tous mes ſoins
Pour tâcher d'acquerir une gloire immortelle.
Conduire le char du Soleil,
Eſt une action ſi celebre
Que du Gange à l'Euphrate, & du Pactole à l'Ebre ;
Jamais homme avant moi n'eut un deſtin pareil.
Laiſſez-vous attendrir à ma juſte priere,
Et ne craignez rien pour mes jours.
La gloire m'ouvre une carriére ;
Je ſuis votre fils, & j'y cours.

MOMUS.

Dans le fond, ces raiſons ne ſont pas trop mauvaiſes.

Il eſt beau qu'un jeune homme ait de l'ambition :
Et non, comme j'en vois, qui font profeſſion
De paſſer leur vie en fadaiſes.
Le mépris qu'il fait du trépas
Marque un cœur élevé, qui veut qu'on le diſtingue ;
Et puiſque le peril ne l'épouvante pas,
Je jurois au hazard, & dirois taupe & tingue.

LE SOLEIL.

Quoi l'auteur de ſes jours creuſera ſon tombeau !
La douleur que j'en ai me trouble, & me conſterne.
L'ambition n'a rien de beau
Si la raiſon ne la gouverne.
Mais pendant que mon cœur s'abandonne à l'effroi
La Lune diſparoît & le ciel ſe colore :
Déja la vigilante Aurore
M'advertit de ſonger à moi.
Mon fils laiſſe à ton pere exercer ſon emploi ;
Ne me refuſe pas la grace que j'implore.
Rends-moi mon ſerment, ſauve-toi ;
Pendant qu'il en eſt temps encore.
N'éxige rien de moi qui ne te ſoit permis.

PHAETON.

Laiſſez-moi meriter un beau nom dans l'Hiſtoire.

LE SOLEIL.

Si tu me crois ton pere écoute mes avis.

PHAETON.

Si je ſuis votre fils ayez ſoin de ma gloire.

LE SOLEIL.

A ton ambition tu te vas immoler.
Ton deſſein eſt mortel ſi tu l'oſes pourſuivre.

PHAETON.

Je préfere au plaiſir de vivre
La gloire de me ſignaler.

LE SOLEIL.

Pour te faire acquerir une gloire immortelle
Il eſt des moyens plus aiſez.

PHAETON.

Eh, quelle occaſion ſera jamais ſi belle
Que ce que vous me refuſez ?

LE SOLEIL.

Ton injuſte deſir m'aigrit, me déſeſpere.

PHAETON.

Votre cruel refus rend mes ſens interdits.

LE SOLEIL.

Montre-toi plus docile à la voix de ton pere.

PHAETON.

Soyez plus favorable aux vœux de votre fils.

LE SOLEIL.

Hé bien, puiſqu'en vain la nature
Eſſaye à te ſauver le jour,
Dans cette affreuſe conjoncture
Je vais plus ſouhaiter qu'attendre ton retour :
Allez, vous & les autres Heures
Atteller mes Courſiers à mon char lumineux.
Et toi, Momus, ſi tu le peux,
Donne lui les leçons que tu crois les meilleures
Dans un deſſein ſi dangereux.
Malgré la priere importune
Dont tu viens de m'aſſaſſiner,
Je vais conjurer la fortune
De ne te pas abandonner.

SCENE VI.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

Dites-moi jeune barbe, aux deſſeins intrepides,
Qui voulez galoper & par monts & par vaux ;
Prêt d'arpenter vous ſeul tant d'eſpaces arides,

Et de vous exposer au plus grand des travaux :
Sçavez-vous le nom des chevaux
Dont vous gouvernerez les guides ?

PHAETON.

Moi ? Non.

MOMUS.

Tant pis. *Primo*, l'on doit sçavoir leur nom ;
Secundo, sagement les flater ou les battre.
Ethon & Pyroïs, Eoüs & Phlégon,
Autant qu'il m'en souvient, sont les noms de tous quatre.

PHAETON.

Et comment retenir de si barbares noms ?

MOMUS.

Quitez donc un dessein aussi fou que le vôtre.
Ils sont pires que des démons
Lors que l'on foüette l'un pour l'autre.

PHAETON.

Repétez-les de grace, & je les retiendrai,
Chez Momus, je vous le proteste.

MOMUS.

Quand il en sera temps je vous les apprendrai :
Prêtez l'oreille à ce qui reste.
Ces chevaux mille fois plus beaux
Que tous les chevaux de l'Asie,
Saous de nectar & d'ambroisie,
Ronflent le feu par les nazeaux.
Du matin au midi le chemin est rapide.
Il est bon jusques-là de les encourager :
Sur tout gardez-vous bien de leur serrer la bride ;
Le Soleil subalterne y seroit en danger.
Quand on est au midi, pour peu qu'on y sejourne ;
C'est un bien plus grand embarras :
On est monté si haut que la cervelle tourne,
Si l'on est assez sot pour regarder en bas.
Mais lors que sur le soir dans la region froide
On est sur le penchant des cieux

Qu'un autre ſera votre époux !
Je l'ai dit mille fois, & le dirai ſans ceſſe,
Il n'eſt point de mortel qui ſoit digne de vous :
Mais ſi l'on eût pû l'être à force de tendreſſe,
C'étoit moi divine Princeſſe,
Qu'on devoit préferer à tous.

CEPHISE.

Je vous avois promis une tendreſſe égale,
Deſirs pour deſirs, ſoins pour ſoins ;
Si nos cœurs avoient été joints
Par le ſacré lien d'une foi conjugale.
Senſible à l'ardeur d'un époux,
Un feu pur & fidéle eût ſecondé le vôtre :
Mais je n'aurois rien fait pour vous
Que je ne faſſe pour un autre.
Dans quelque ſituation
Où le ſort me faſſe paroître,
Je n'aurai d'inclination
Qu'à remplir mon devoir quelque affreux qu'il puiſſe être.
Si le Roi pour ſon gendre eût voulu vous choiſir,
(Je puis à votre amour rendre cette juſtice
Avant qu'à Phaéton l'hymen m'aſſujettiſſe)
Je me ſerois donnée avec plus de plaiſir.
N'éxigez rien de plus, Seigneur, de ma tendreſſe
J'aurois trop de douleur, quand je dois obéir,
S'il m'échapoit quelque foibleſſe
Qui m'obligeât à vous haïr.

EPAPHUS.

Je vous entens, Princeſſe, un ſoûpir, une larme ;
Que vous accordez à mon ſort,
Coûte à votre devoir un ſi pénible effort
Que votre vertu s'en allarme.
Votre cœur à mes yeux paroit ſaiſi d'effroi :
Peut-être craignez-vous, quand tout me déſeſpere,
Que l'heureux Phaéton ſur le char de ſon pere
Ne vous apperçoive avec moi.

Zéphire ce matin, pour en inſtruire Flore,
Eſt exprès deſcendu des cieux :
Toutes les fleurs qu'on voit éclore
Sont autant de témoins d'un ſort ſi glorieux.
Pendant que du Soleil il fournit la carriére
Et qu'à tout l'univers il diſpenſe le jour,
Jupiter que j'implore eſt ſourd à ma priére :
Je n'ai pour moi, Madame, aucun Dieu que l'amour.

CEPHISE.

Vous connoiſſez mon cœur ; il eſt ſincére & tendre.
L'Amour, plus éloquent que tous les autres Dieux,
Me perſuaderoit le mieux
S'il m'étoit permis de l'entendre.
Je me fais des efforts qu'on ne peut exprimer
Pour contenter du Roi la volonté ſuprême ;
Mais plus je prens de ſoins pour ne vous plus aimer,
Et plus je ſens que je vous aime.
Depuis hier que je vous fuis
Et qu'à mon déſeſpoir je ſuis abandonnée,
En moins d'une ſeule journée
J'ai ſouffert un ſiecle d'ennuis.
Je voulus vous écrire & n'en eûs pas la force :
L'Amour & le devoir m'entrainoient tour à tour ;
Et dans ce funeſte divorce
Le devoir effaçoit ce que dictoit l'Amour.
Voilà de l'état de mon ame
Le triſte & fidéle tableau.
S'il vous faut, malgré vous, éteindre votre flâme.
Il me faut, malgré moi, brûler d'un feu nouveau.
Votre mal eſt leger ; & le mien eſt extrême :
Lors que l'on vous arrache au peu que j'ai d'appas,
N'étoit-ce pas aſſez de m'ôter ce que j'aime ?
Falloit-il me donner ce que je m'aime pas ?

EPAPHUS.

Que mon deſtin a d'injuſtice !
Un ſi grand excès de bonté

Dans l'état où je ſuis eſt une cruauté
Qui va redoubler mon ſupliee.
Prêts à nous ſeparer pour ne plus nous revoir ;
Accablez-moi plûtôt de mépris & de haine :
Dire que vous m'aimez, c'eſt m'ôter le pouvoir
De reprendre mon cœur & de briſer ma chaîne.
Quand vous ſerez unis par les nœuds les plus doux ;
Quelles felicitez parfaites,
Adorable comme vous l'êtes,
L'hymen prépare à votre époux !
Je croyois que pour moi l'Amour les avoit faites ;
Puiſque j'étois aimé de vous.

CEPHISE.

Adieu. Plus je vous vois, & plus je vous redoute.
Quoique votre Rival m'aſſaſſine aujourd'hui,
Vous parlez, & je vous écoute :
C'eſt peu faire pour vous, & beaucoup contre lui.

EPAPHUS.

Adieu, trop vertueuſe & trop belle Princeſſe.
Quel amant & quel fils eſt plus infortuné !
Dans ce funeſte jour je ſuis abandonné
De mon pere & de ma maîtreſſe.

SCENE II.

THEONE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH ! Théone, eſt-ce là cette tendre amitié
Que vous m'aviez promiſe, & qui m'étoit ſi chere ?

THEONE.

Je vous aime trop de moitié,
Et je fais plus pour vous que je ne devrois faire.

CEPHISE.

Eh ! que faites-vous, juſtes Dieux !
Depuis le choix fatal qui me trouble & m'allarme,
Avez-vous employé vos ſoins officieux
A daigner ſeulement m'eſſuyer une larme ?

THEONE.

Je ne cherche qu'à rire, & je m'en trouve bien.
Mais, quand à ſoupirer je pourrois me contraindre,
Je n'ai pas votre amant, & vous avez le mien :
C'eſt moi qui ſuis le plus à plaindre.

CEPHISE.

Eh ! pourquoi me le donnoit-on ?
Contrainte d'obéir à la loi qu'on m'impoſe,
J'épouſe demain Phaéton,
Et votre pere en eſt la cauſe.
Son Oracle a ſi bien flaté
L'ambition du fils, & l'orgueil de la mere,
Que le Roi n'a point héſité
Sur le choix qu'il avoit à faire.
Pouvoit-il ſe choiſir un plus digne heritier
Et m'offrir un époux moins indigne de l'être
Qu'un mortel que le ciel fit naître
Pour voir ſous lui le monde entier ?

THEONE.

L'Oracle le plus clair eſt amphibologique.
Qui croit s'en aprocher s'en écarte le plus.
Si l'évènement ne l'explique
Tous les ſoins qu'on y prend ſont des ſoins ſuperflus.
Je viens vous dire, moi, qu'un bon genie inſpire
(Voyez ſi je vous aime & ſi je penſe à vous)
Qu'avec toute la gloire où Phaéton aſpire,
Il ne ſera point votre époux.

CEPHISE.

Que dites-vous, Théone, & que viens-je d'entendre ?

THEONE.

Je dis que Phaéton, que le Roi croit ſon gendre,
Et vous, par conſequent, votre mari futur,
Au bonheur d'être à vous auroit tort de s'attendre :
Je le ſçai de mon pere, & je parle à coup ſur.

CEPHISE.

Ce que vous m'apprenez, Théone, eſt-il poſſible ?
Verrai-je Phaéton rentrer dans vos liens ?
Que le tendre Epaphus, à ma perte ſenſible,
Se feroit de plaiſir de reſter dans les miens !
D'une amere douleur ſon ame prévenuë,
Il paſſe les momens les plus infortunez....
Il étoit avec moi quand vous êtes venuë,
Que ne lui diſiez-vous ce que vous m'apprenez ?
Du bonheur que le ſort m'envoye
C'eſt empoiſonner les appas,
Je ne ſçaurois goûter de joye
Qu'Epaphus ne partage pas.
Eſt-il vrai, ma chere Théone,
A me rendre l'eſpoir voyez-vous quelque jour ?
Je conſens qu'on m'ôte le trône
Si l'on me laiſſe mon amour.
Rend-on Phaéton à vos charmes ?
Epaphus avec moi finira-t-il ſon ſort ?
Le Roi fait-il ceſſer nos mortelles allarmes ?
Climene en eſt-elle d'accord ?

THEONE.

Eh ! bons Dieux, de quelle viteſſe
Vous m'interrogez coup ſur coup !
Mon incomparable Princeſſe,
Vous en ſçavez déja beaucoup.
Puiſque je ſuis ici pour vous tirer de peine,
Et que j'ai déja commencé,

Tandis

Tandis qu'un peu de temps vous allez prendre haleine.

Je vais dire ce que je ſçai.
Ce matin de vous ſeule ayant l'ame occupée,
Et me repreſentant vos ſoupirs & vos pleurs,
(Car je ſçai de quelles douleurs
En pareille occurrence une fille eſt frapée :
Malgré ce que j'ai d'e njoûment
Ne vous figurez pas que je m'en garentiſſe ;
On ne ſçauroit perdre un amant
Que je ne ſçai quoi ne pâtiſſe.)
Ce matin, dis-je, au jour naiſſant,
En allant ſaluer mon pere,
Il m'a ſemblé ſi careſſant
Que j'ai, ſans balancer, riſqué cette priere.
Eh ! mon pere, ai-je dit, d'un ton inſinuant,
Au nom de tous les Dieux, & ſur tout de Neptune
Qui dans tout l'avenir vous rend ſi clairvoyant,
Permettez qu'une fois je vous ſois importune.
Je ne demande rien pour moi ;
Mais enfin la Princeſſe eſt un autre moi-même :
Pour le fils du Soleil ſon horreur eſt extrême ;
Et l'on veut la contraindre à lui donner ſa foi.
Apprenez-moi ſon ſort que je commence à plaindre :
La Princeſſe m'eſt chere, & je crains ſon trépas.
Du deſtin qu'elle attend, elle n'a rien à craindre.
Phaëton, m'a-t-il dit, ne l'épouſera pas.
Qu'elle ceſſe d'être agitée :
Les Parques de concert lui filent d'heureux jours.
Après ces mots il m'a quittée ;
Et depuis ce temps-là je vous cherche toûjours.
Impatiente enfin que vous fuſſiez levée,
Pour vous dire du ſort le decret abſolu,
Pour tout remerciment, quand je vous ai trouvée,
Vous m'avez voulu battre, ou peu s'en eſt fallu.
Quelle injuſtice !

CEPHISE.

Elle eſt extrême.
Ne m'en aimez pourtant pas moins.
Si je ne vous aimois autant que je vous aime
Vous demanderois-je vos ſoins ?
La Reine qui paroît fait que je me retire.
Adieu. De vos bontez le ſouvenir m'eſt doux.
Je vais voir Epaphus, le charmer, & lui dire
Que mon plaiſir redouble à le tenir de vous.

SCENE III.

CLIMENE, THEONE.

CLIMENE.

JE parois devant vous avec un peu de peine
Théone ; de mon fils le cœur vous étoit dû ;
A poſſeder le vôtre il s'étoit attendu ;
Mais l'amour le flatoit d'une eſperance vaine :
Jugez-en par l'arreſt que l'Oracle a rendu.
Ce ne ſont point contes frivoles ;
C'eſt un arreſt des Dieux par eux-mêmes dreſſé :
Votre pere l'a prononcé ;
Et voici ſes propres paroles.
C'eſt en vain que Théone a pour lui des appas :
A ce que veut l'amour le ſort ne conſent pas :
L'hymen entre elle & lui ne ſçauroit ſe conclure.
Quand je vis que de vos attraits
Il étoit privé pour jamais,
De Céphiſe pour lui je voulus être ſûre.
Il vous quite à regret, & les Dieux ſont témoins
Qu'il change ſans être infidele.

THEONE.

Un amant de plus ou de moins
N'eſt pour moi qu'une bagatelle.
Sans les ſoins obligeans que vous avez de moi,
Qui vous ouvrent les yeux ſur ce qui me regarde,
Je vous engage ma foi
Que je n'y prenois pas garde.
Phaëton qui m'aimoit eſt ſorti de mes fers :
Qu'il ait eu ſes raiſons, ou qu'il ait crû les vôtres ;
Je ſonge moins aux amans que je perds
Que je ne ſonge à m'en acquerir d'autres.

CLIMENE.

Je ne puis vous diſſimuler
Que j'ai de vous entendre une ſenſible joye :
Je venois pour vous conſoler,
Et j'ignorois par quelle voye.
L'amant que vous perdez n'eut jamais de pareil ;
Il égale le Dieu dont il a reçû l'être :
Conduire le char du Soleil
C'eſt ſe montrer digne de l'être.
Le peuple orné de fleurs va border le chemin
Qu'il honore de ſon paſſage ;
Et les Prêtres d'Apis l'encenſoir à la main
L'attendent pour lui rendre hommage
Il eſt peu de climats où l'on n'ait élevé
Des prodiges d'eſprit, & des foudres de guerre ;
Mais quel autre mortel a-t-on jamais trouvé
Qui répandit le jour aux deux bouts de la terre.
Cet honneur, qui ſans doute eſt le plus grand de tous,
Qui flate, émeut, ravit & pénétre mon ame,
Ainſi que ſur ſa mere, eût rejailli ſur vous,
Si vous aviez été ſa femme.

THEONE.

Par le brillant endroit que vous me faites voir
Il eſt vrai que tout charme, & que rien ne rebute ;
Mais, Madame, s'il culebutte

J'aurois été veuve ce soir.
On dit, quand on a fait l'épreuve
Qu'une douleur pareille est facile à porter,
Et qu'être jeune femme & veuve
Est de tous les états le plus à souhaiter :
Pour moi, qui suis d'avis contraire,
Si j'avois un époux qui m'aimât comme il faut,
Il me seroit trop necessaire
Pour s'aller promener si haut.
Je le vois sans regret brûler d'une autre flâme ;
Si ces vœux sont remplis, mes desirs sont contens ;
Je craindrois si j'étois sa femme
De ne la pas être long-temps.

CLIMENE.

Ne craignez rien, Théone, il n'est aucun obstacle
Dont mon fils ne soit le vainqueur :
J'en ai pour garens son grand cœur
Et la foi qu'on doit à l'Oracle.
Mon espoir est fondé sur un trop ferme appui
Pour être ébranlé par la crainte :
La promesse des Dieux inviolable & sainte,
M'assure que le monde un jour sera sous lui.
Je goûte une tranquile joye ;
Et je ne prévois rien qui la puisse troubler.
Momus, que le Soleil m'envoye
Vient sans doute la redoubler.

SCENE IV.

MOMUS, CLIMENE, THEONE.

CLIMENE.

HE bien, qu'est-ce, Momus ? quel sujet vous ramene ?
Qu'avez-vous à me dire au comble de mes vœux ?

MOMUS.

Que votre fils & vous me donnez plus de peine
Que vous ne valez tous deux.
Mercure & moi, peſle-meſle,
Nous paſſons tour à tour pour les couriers des Dieux ;
Et je ne ſuis pas envieux
Des métiers differens dont Mercure ſe meſle.
Depuis hier qu'en ce lieu
Je vins ſotement me rendre,
On n'a jamais vû de Dieu
Tant monter & tant deſcendre.

CLIMENE.

Cher Momus, vous avez raiſon.
Vous avez des bontez dont je voy que j'abuſe,
Mais enfin je ſuis mere, & c'eſt de Phaéton :
Je ne ſçai pas au monde une plus belle excuſe.
Parmi ce que le ciel a de Divinitez
Eſt-il rien de plus grand ! rien de plus admirable !

MOMUS.

Entr'autres bonnes qualitez
Il eſt obſtiné comme un Diable.
Puiſque c'eſt votre fils & celui d'Apollon,
Conſtruit de ſon ſang & du vôtre ;
Ce qu'il a de méchant, & ce qu'il a de bon,
Indiſpenſablement vient de l'un & de l'autre :
Et comme le Soleil eſt élevé ſi haut
Que vrai ſemblablement l'équité le gouverne,
Apparemment que ce défaut
Vient de la moitié ſubalterne.
Son obſtination l'a mis en bel état !

CLIMENE.

Quoi ! Momus, Phaéton.....

MOMUS.

C'eſt un joli jeune-homme !
S'il faloit reparer ce qu'il fait de dégat,
Vous en ſeriez vraiment pour une belle ſomme.

CLIMENE.

Dites-vous vrai, Momus, ou bien si vous railleż?
Cette incertitude me lasse.
De grace expliquez-vous, parlez.

MOMUS.

Quoi! Vous ne sçavez rien de tout ce qui passe?

CLIMENE.

Je sçai que le Soleil, satisfait de mon fils,
Lui donne son char à conduire,
Pour confondre les ennemis
Qui jaloux de sa gloire aspiroient à lui nuire.
Flore & Zéphire ce matin
En signe de bonheur couronnez de guirlandes,
De leurs plus doux parfums m'ayant fait des offrandes,
Pour surcroît de plaisir m'ont appris son dessin.
Une heure après la renommée
A rendu mon plaisir parfait.
D'aucun autre incident je ne suis informée.

MOMUS.

Vous sçavez tout le beau, je vais dire le laid.
Hier après soupé, ne pouvant m'en défendre,
Je chargeai votre fils sur le dos d'Aquilon;
Et je m'obligeai de le rendre
Bien conditionné chez son Pere Apollon.
Je le fis. Le Soleil d'une riante face
Prenant plaisir à regarder
Cet échantillon de sa race,
Avec empressement le caresse, l'embrasse
Le contraint à lui demander
Quelque grande & sensible grace;
Et quelque demande qu'il fasse,
Il jure par le Styx de lui tout accorder.
Le Styx, *autem*, est certain fleuve
Qu'on trouve en allant en enfer,
Dont après le trepas chaque mortel s'abreuve
De peur que des défunts la bile ne s'émeuve;

A cauſe du changement d'air.
Pour la moindre petite choſe
Qu'un Dieu l'arreſte fauſſement
Il eſt irremiſſiblement
Dégradé de l'Apothéoſe.

CLIMENE.

Je ſçais encor, Momus, le ſerment d'Apollon,
Et combien pour le rompre il s'eſt donné de peine :
S'il ſçavoit quel eſt Phaéton
Il ſe reprocheroit une foiblesse ſi vaine.
Zéphire m'a tout raconté ;
Je vous l'ai déja fait entendre :
Sur le char du Soleil mon fils étoit monté
Quand il eſt deſcendu pour venir me l'apprendre.

MOMUS.

Pour oüir les exploits qu'il a fait dans ce char
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.
En lui diſant adieu, pour lui marquer mon zéle,
J'ai voulu qu'il ait pris un verre de Nectar.
Comme il entreprenoit une courſe aſſez ample
Je l'ai fait redoubler juſqu'à cinq ou ſix fois :
Et comme le conſeil touche moins que l'exemple,
Quand il bûvoit un coup, j'en bûvois toûjours trois.
Il part. Ses Courſiers qui henniſſent
Frapant leur barriere des pieds,
Marchent dans les airs qu'ils blanchiſſent,
Comme ſi Phaéton les en avoit priez.
Ce début favorable avoit dequoi lui plaire :
Mais à peine ont-ils fait cent pas
Qu'ils ont ſenti qu'ils n'avoient pas
Leur guide accoûtumé ni leur poids ordinaire.
Phaéton, pour un homme eſt bien pris, bien taillé ;
Mais à voir ſa groſſe bedaine
Phébus de tous les Dieux le plus entriſaillé
En péſe pour le moins une demi-douzaine.
Eoüs & Phlégon, Ethon & Pyroïs
Les chevaux de ſon attellage,

Confus d'avoir été trahis
Sans en faire ſemblant en écument de rage.
Vous m'allez demander qui s'eſt donné le ſoin
De m'en inſtruire de la ſorte :
Par l'ordre du Soleil je n'en étois pas loin ;
Je ſçai d'original ce que je vous raporte.

CLIMENE.

Momus, achevez promptement.
Vous preparez mon ame à trop d'inquiétude.

MOMUS.

Ce n'eſt ici que le prélude ;
Je vais chanter bien autrement.
Confus, comme j'ai dit, de traîner une charge
Dont ils faiſoient ſi peu de cas,
Ces chevaux mutinez ont d'abord pris le large,
Et quité leur ſentier pour aller haut & bas.
Phaéton étonné ſe trouble, s'inquiéte ;
(Je ne le blâme pas, on s'inquiéte à moins :)
Plus à les adoucir il applique ſes ſoins
Plus leur malice le maltraite.
Las d'eſſuyer leur fougue & d'être leur joüet
Les voyant ſourds à ſes paroles,
Il s'arme d'un vigoureux foüet
Et leur en ſangle les épaules.
Sitôt qu'ils ont ſenti ſes coups
Ils n'ont plus gardé de meſures :
On voyoit dans leurs yeux éclater leur courroux ;
Et leurs henniſſemens n'étoient que des injures,
Sans ſçavoir ni pourquoi, ni par où, ni comment,
Ils vont aveuglement où leur fureur les meine ;
Et dans cette route incertaine
Ils ont deux ou trois fois heurté le Firmament.
Les Dieux ſans un peu d'eau qu'enfermoit une nuë
Alloient tous perir par le feu :
Et Venus, par malheur, étant là toute nuë
En a ſenti l'atteinte un peu plus fort que jeu.
Quel dommage !

CLIMENE.

Achevez votre recit funeſte.
Qu'eſt devenu mon fils ? où l'avez-vous laiſſé ?

MOMUS.

En quelque endroit qu'il ſoit, je le croy mal placé.
En ſerez-vous plus graſſe en apprenant le reſte ?

CLIMENE.

Je ne puis demeurer dans l'état où je ſuis.
Parlez. Délivrez-moi de cette incertitude.

MOMUS.

Puiſque vous m'ordonnez d'augmenter vos ennuis
Je vais m'en acquiter avec exactitude.
Le char, qui de Vénus a riſſolé la peau,
S'étant approché de la terre
Aux montagnes, aux bois, aux champs, aux prez & à l'eau,
Enfin à toute choſe a declaré la guerre.
Des monts pour qui la foudre avoit eu du reſpect
De ſa malignité ſont la premiere épreuve :
Il n'eſt dans un moment ni riviere, ni fleuve
Que l'on ne traverſe à pied ſec.
Les Nayades qui dans les ondes
Ne ſentent d'autres feux que les feux de l'amour
Se ſauvent des ardeurs du jour
Dans leurs grotes les plus profondes.
Par tout où votre fils a l'honneur d'approcher
On pouſſe des cris effroyables ;
Et l'on envoye à tous les Diables
Et les chevaux & le Cocher.
Moi, qui d'un vieux Triton, dont la barbe étoit bleuë,
Avois appris que le moyen
De n'être point mordu d'un chien
Etoit d'être toûjours du côté de ſa queuë :
Je m'en ſuis ſouvenu, quoi qu'exemt du trépas ;
Et dans cette belle carriere
De peur d'être brûlé j'allois toûjours derriere,

Où les rayons ne venoient pas.

THEONE.

Ne croyez pas Momus, Madame, il exagere.
On ne sent point ici qu'il y fasse trop chaud.

MOMUS.

Ne vous ennuyez pas, vous n'attendrez plus guére ;
Phaéton paroîtra bien-tôt.
Ne pouvant l'assister que d'un zéle inutile
Dont il n'avoit pas grand besoin,
J'ai pris mon vol vers cette Ville,
Et suivant l'apparence il n'en est pas bien loin.

CLIMENE.

Quoi ! l'Oracle m'a donc trompée !

MOMUS.

Non, Madame, l'Oracle a dit la verité ;
Et malgré son obscurité
Je l'ai tantôt dévelopée.
Jamais mortel ne fut si haut
Que Phaéton sera bien-tôt.
Il étoit tout à l'heure au plus sublime étage ;
Et du char malheureux qu'il occupe aujourd'hui
Il a plus d'une fois eû le triste avantage
De voir tout l'Univers sous lui.
Un Oracle, pour l'ordinaire,
Est aux yeux des hommes prudens
Une boëte d'Apotiquaire ;
De grands mots au dessus, & jamais rien dedans.

THEONE.

O ciel ! Quelle chaleur tout à coup est venuë !

MOMUS.

Ah ah ! vous commencez à prendre un autre ton.

CLIMENE.

C'est mon fils, je le vois : c'est mon cher Phaéton.
Dieux ! Un nuage épais le dérobe à ma vûë !
Quel spectacle frape mes yeux !
Que de vapeurs étincelantes !
Ciel ! je ne découvre en tous lieux

Que Rochers enflâmez, que montagnes brûlantes.
Sauvez de ce péril votre fils & le mien,
Apollon : cette grace eſt la ſeule où j'aſpire.

MOMUS.

La Terre qui paroît n'eſt pas ici pour rien.
Ecoutons ce qu'elle va dire.

SCENE V.

LA TERRE, MOMUS, CLIMENE, PHAETON *ſur un Char en l'air*, THEONE, *&c.*

LA TERRE.

JUpiter, à qui j'ai recours
Armez-vous de votre tonnerre :
J'implore dans mes maux votre divin ſecours ;
Ne vous refuſez pas aux beſoins de la terre.
Par tout où ma douleur proméne mes regards
Je ne voi que des feux & que des funerailles :
L'horreur regne de toutes parts,
Juſques au fond de mes entrailles.
Si le deſtin a réſolu
De finir mon empire & de tout mettre en poudre ;
Pour ſervir de victime à ſon ordre abſolu
Suis-je indigne de votre foudre ?
L'encens qui tous les jours fume ſur vos autels
Me coute le ſang de mes veines ;
Et le ciel n'a point d'immortels
Qui ne joüiſſent de mes peines.
Si pour vous obliger à répondre à mes vœux
Cette raiſon eſt foible & n'a rien qui vous touche,

Pour votre interêt ſeul, qui va m'ouvrir la bouche;
Hâtez-vous d'éteindre ces feux.
Mais je puis vous tromper par de vaines paroles:
Sur l'Univers brulant daignez jetter les yeux;
Vous verrez fumer les deux Pôles
Qui ſoutiennent le poids des cieux.
Pour peu que vous tardiez à lancer votre foudre:
Neptune va ceſſer d'etre le Dieu des flots;
La terre va périr; les cieux vont ſe diſſoudre;
Et tout va retourner dans ſon premier cahos.
Le voilà qui paroît. Abregez ſa carriere:
Par une prompte mort vangez tant de trépas.

CLIMENE.

Ah! juſte ciel, quelle priere!
Jupiter, ne l'exaucez pas.

LA TERRE.

Epaphus, fils d'Iſis, c'eſt pour votre querelle
Que la terre eſt en proye aux maux que vous voyez:
En quelque lieu que vous ſoyez,
Elle ſouffre pour vous, venez parler pour elle.

SCENE VI.

EPAPHUS, CEPHISE, LA TERRE, MOMUS, CLIMENE, THEONE, PHAETON *dans un Char en l'air.*

EPAPHUS.

MA mere a fait des vœux & pour vous & pour moi.
Nous ſortons d'auprès d'elle: Et je viens vous apprendre

Que

Que Jupiter mon pere en ce lieu va deſcendre :
Je ne puis vous dire pourquoi ;
C'eſt de ſa propre voix qu'il le veut faire entendre.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, CLIMENE, EPAPHUS, CEPHISE, LA TERRE, MOMUS, THEONE, PHAETON *ſur un Char en l'air.*

JUPITER *ſur ſon Aigle.*

REine qui rempliſſez le trône de Memphis,
Où par les droits du ſang la Princeſſe Céphiſe
Après le Roi ſon pere un jour doit être aſſiſe,
Ceſſez d'être contraire à l'ardeur de mon fils.
Par un ordre éternel ils ſont faits l'un pour l'autre :
C'eſt un arreſt du ſort qui n'a jamais changé.
Théone eût été pour le vôtre
Si votre ambition ne l'en eût dégagé.
L'amour trahi, quoi qu'il arrive,
Se venge d'un amant ſans foi.

THEONE.

Seigneur Jupiter, quant à moi
Je ne ſuis point vindicative :
Je conſens que Phaéton vive
Pourvû qu'il vive ſous ma loi.

JUPITER.

A celle du deſtin il faut que je réponde,
C'eſt le maître de tous les Dieux.
L'air, la terre, le ciel, & l'onde,
Tous demandent la mort de cet audacieux.

Periſſent * comme lui tous les ambitieux
Qui troublent le repos du monde.

CLIMENE.

Ah Dieux !

MOMUS.

Ma pauvre Reine, il a paſſé le pas ;
C'eſt une beſogne toiſée ;
Et le rappeller du trépas
Ne me paroît pas choſe aiſée.
Il avoit le cœur grand & l'eſprit étendu ;
La douleur d'Apollon égalera la vôtre :
Pour vous en conſoler il en faut faire un autre ;
Le moule n'en eſt pas perdu.

* *Jupiter foudroye Phaéton.*

FIN.

LES MOTS A LA MODE.

PETITE COMEDIE,

Augmentée de quantité de Vers qui n'ont pas été dits ſur le Théatre.

A HAUT

ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

JACQUES LOMELLINI,

ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

De la Séréniſſime République de Génes, auprès de Sa Majeſté.

MONSIEUR,

Le plaiſir que vous avez eû à voir repreſenter cette petite Comédie,

m'en a fait un ſi grand, que j'ai crû ne me pouvoir mieux acquiter de la grace dont je vous ſuis redevable, qu'en vous en demandant une nouvelle. C'eſt, MONSIEUR, d'avoir autant d'indulgence à ſa lecture que vous en eûtes à ſa repreſentation; & de ne me pas dire comme ce Prince à qui l'Arioſte dédia ſes œuvres : Dove, diavolo, hai radunato tante coionarie ? *Pour mettre dans leur jour toutes les extravagances de la Mode, & toute l'impertinence des faux Nobles, j'ai été contraint de faire tant de caracteres ridicules, que le mien, peut-être, n'eſt pas celui qui l'aura été le moins. Je m'en conſole, puiſque vous y avez pris du plaiſir; & je mets au nombre de mes bonnes aventures celle d'avoir diverti quel-*

ques momens un auſſi galant homme que vous l'êtes, qui n'eſt étranger en aucun endroit qu'il aille, & qui ſçait la délicateſſe de toutes les langues de l'Europe, comme s'il étoit né dans toutes les Cours où il s'eſt trouvé. Celle de France où l'on peut dire que cette délicateſſe régne plus ſouverainement que dans aucune autre, a été ſurpriſe de vous entendre parler ſon langage avec plus de politeſſe que beaucoup de ceux qui la compoſent : & ſans les interêts dont votre Séréniſſime Republique ſe repoſe ſur votre capacité, & que vous ſoûtenez avec autant de fidelité que d'intelligence, le Roy même, qui jamais ne ſe méprend, vous eût pris pour un de ſes Sujets. Je ne ſçai, MONSIEUR, de quel œil une perſonne qui arrange ſes

mots avec une ſi grande juſteſſe, en verra ici de ſi bizarement placez: mais je ſçai bien que je ne puis faire plus de honte aux François qui corrompent la pureté de leur langue naturelle par des expreſſions non-ſeulement forcées, mais odieuſes, qu'en la leur faiſant voir parfaitement épurée dans la bouche d'un homme à qui elle eſt étrangere. Un Ancien diſoit, que ſçavoir dans ſa perfection la langue de ſon païs n'étoit pas un grand ſujet de loüange, mais que l'ignorer étoit un grand ſujet de blâme: S'il ne vous eût point donné d'éloges de ce que dans les momens de votre loiſir vous faites des Vers où brillent toutes les graces de la langue Italienne, il n'eût pû s'empêcher de vous en donner beaucoup de la facilité que vous auriez à en faire en toutes ſortes de langues,

ſi le ciel qui vous a fait naître pour les grandes choſes ne vous faiſoit préferer celles qui ſont utiles à celles qui ne ſont qu'agréables. Il eſt vrai, MONSIEUR, *que c'eſt aux Ambaſſades glorieuſes, aux Negociations importantes, en un mot, au bien de votre Séréniſſime Republique, qu'un homme de votre mérite ſe doit tout entier : avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions que celles que vous avez, il n'y a point d'obſtacles que votre courage ne ſurmonte, point de difficultez que vos lumieres n'aplaniſſent ; point de rang où la Nobleſſe de votre naiſſance ne puiſſe aſpirer ; point d'emploi que la grandeur de votre génie ne puiſſe remplir. Celui que vous avez auprès de* LOUIS LE GRAND, *& dont vous vous acquittez avec une ſatisfaction égale de l'Etat qui vous*

mes saliſſent leurs ajuſtemens. Les vers que je mets dans la bouche du ſeul Perſonnage raiſonnable que j'y introduits, font aſſez connoître l'intention que j'ai euë; & qu'en faiſant rire, je cherche plus à corriger les mœurs qu'à les corrompre. Tout ce qu'on a prêché & tout ce qu'on a écrit contre le luxe des coëffures, effarouche & ne corrige point: la morale auſtere ſe fait moins aimer, qu'elle ne ſe fait craindre; & qui veut qu'on profite de ſes leçons, doit donner envie de les entendre. En un mot, il faut prendre l'ame par ſon foible, & tacher de la conduire à la vertu par un chemin qui ne la rebute pas. Rien ne fait mieux revenir les gens du ridicule qu'ils ont, que de leur en faire dans autrui une peinture qui les divertiſſe: le plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, leur fait appréhender de donner le même plaiſir à d'autres; & c'eſt un joug qui les arrête d'autant mieux, qu'il ne leur eſt impoſé par perſonne. Je me flate qu'il en ſera ainſi des *Mots à la Mode*: ce qu'on ſent de joie à voir joüer publiquement ceux qui les affectent deviendra un frein pour s'abſtenir déſormais de les redire; & pour peu que le Sexe ait encore de pudeur, il ſera ſcrupule de la bleſſer par des termes dont il ne ſe peut ſervir ſans faire ſoupçonner leur conduite. Le grand défaut de cette petite Comedie eſt que les Auditeurs ne l'ont pas trouvée aſſez longue, ce qui

m'a

AU LECTEUR.

UN petit Livre intitulé, *Les Mots à la Mode*, que l'on vend chez Barbin, & qui a eu toute la réputation qu'il merite, m'inſpira la penſée de faire cette Comedie. Quelque débit que ce Livre ait eu, je crus qu'il ne feroit pas tout l'effet que ſon Auteur s'étoit propoſé, ſi l'on ne peſoit un peu plus ſur ceux qui ſe rendent ridicules par des façons de parler auſſi extravagantes que les perſonnes qui ont l'impertinence de les inventer; & je ne doutai point que le Theâtre étant un miroir plus grand que la boutique d'un Libraire, ceux qui s'y verroient, ne s'aperçûſſent mieux de leurs défauts. Le ſuccès a juſtifié ma penſée : le plaiſir qu'on a pris, & qu'on prend encore tous les jours à voir cette Bagatelle, eſt une preuve que les portraits, quoiqu'un peu outrez, y ſont reſſemblans; & qu'au moins les Auditeurs y reconnoiſſent leurs voiſins, ſi leur amour propre les empêche de s'y reconnoître eux-mêmes. Si cette Piece paroît un peu libre, ce n'eſt pas à moi qu'il s'en faut prendre; c'eſt aux libertez que l'on ſe donne, & qui vont ſi loin, qu'il ſemble qu'on ſe faſſe un merite de joindre l'effronterie au luxe par les noms odieux dont les fem-

ACTEURS.

Monſ. JOSSE, Noble, auparavant Orfévre.

Mad. JOSSE, ſa Femme.

NANNETTE, } Filles de Monſieur & de Ma-
BABET, } dame Joſſe.

Monſ. BRICE, Avocat, Frere de Mad. Joſſe.

Monſ. DU RUS, } Freres Nobles, aupara-
Monſ. DE L'ORME, } vant Parfumeurs.

MAROTE POUSSINEAU, Fille d'un Marchand.

Mad. BRICE, Bouchere, mere de Mad. Joſſe.

Monſ. GRIFFET, Commiſſaire.

NICODEME, Jardinier.

ADRIENNE, Femme de Nicodéme.

NICOLE, Servante.

CHAMPAGNE, Laquais.

DES ARCHERS.

La Scéne eſt à Paris.

LES MOTS A LA MODE.

SCENE PREMIERE.

Monſ. JOSSE, Monſ. GRIFFET.

Monſ. JOSSE.

JE vous ai de ma femme appris la trahiſon ;
Quoiqu'il puiſſe arriver, j'en veux avoir raiſon.
Contre ce beau Memoire elle ne peut rien dire ;
Et pour la condamner il ſuffit de le lire.

Monſ. GRIFFET.

Parlons ſans paſſion. Etes-vous bien certain
Que ce Memoire-là ſoit de ſa propre main ?
J'y trouve, comme vous, des endroits effroyables.

Monſ. JOSSE.

Si j'en ſuis bien certain ? Trop de par tous les Diables.
Oüi, Monſieur, il eſt d'elle. Avez-vous bien oüi ?
Voilà cinq ou ſix fois que je vous dis que oüi.
En cherchant des papiers hier dans ſon armoire
Dans un coin, à l'écart, j'apperçûs ce Memoire.
Quoiqu'elle m'obſervât ſes yeux furent déçûs :

Avec subtilité je mis la main dessus.
Je cherchois un prétexte à me défaire d'elle :
Et je l'ai bien trouvé, puisqu'elle est infidele.

Monſ. GRIFFET.

J'ai reçû votre plainte, & je ſçai tout cela :
Ne pouſſez point la choſe, & tenez-vous-en là.
Vous donner cet avis c'eſt vous mal ſatisfaire ;
Mais un Sot par Arrêt eſt difficile à faire.
Si tous ceux qui le ſont intentoient des procès ;
Il faudroit leur créer un Tribunal exprès ;
Encore eſt-il certain, à bien péſer les choſes,
Qu'il ne pouroit ſuffire à juger tant de cauſes.
Quoi ! pour donner à rire à tout le genre humain,
Comme fit ce Bourgeois du Fauxboug ſaint Germain,
Voulez-vous, en rendant votre femme ſi noire,
Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire ;
Et quand vous ſerez Sot, à la face de tous,
Etre encor trop heureux de la revoir chez vous ?
Eſt-ce peu pour un Sot de la douleur de l'être ?
Quelle démangeaiſon de le vouloir paroître !

Monſ. JOSSE.

Hé qui, de bonne foi, croyez-vous le moins Sot,
D'un Sot qui l'eſt aſſez pour n'en dire aucun mot,
Ou d'un qui ſe déméne, & qui donne à connoître
Qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'empêcher de l'être ?
Je veux, ſi je le ſuis, le dire à haute voix ;
Et ne pas reſſembler à tous ceux que je vois,
Qui par un mercenaire & coupable ſilence
Avec leurs Subſtituts ſemblent d'intelligence.
Vous avez, pour ma plainte, eû quatre loüis d'or ;
Je prétens par la ſuite en uſer mieux encor :
Je ſçai combien d'argent vous coûte votre office :
Et comment aujourd'hui s'exerce la Juſtice :
On ne la connoît plus que par ſon attirail ;
Et qui l'achéte en gros la revend en détail.

N'importe ce qu'il coute à venger cet outrage.

Monſ. GRIFFET.

Mais ſi, par cas fortuit, votre femme étoit ſage?

Monſ. JOSSE.

Après les actions dont vous êtes inſtruit
Il eſt vrai que le cas ſeroit aſſez fortuit.
Elle ſage!

Monſ. GRIFFET.

Je ſçai que dans le voiſinage
On ne s'eſt jamais plaint qu'elle ne fût point ſage;
Je demeure d'accord qu'elle a d'autres deffauts:
Elle s'en fait accroire, & prend des airs trop hauts.
On la blâme, ſur tout, de ce qu'elle s'infecte
De certains mots nouveaux que ſans ceſſe elle affecte;
Alexandre le Grand, l'exemple des Heros,
Eſt appellé par elle Alexandre le *Gros*.
Hier au ſoir elle-même, en parlant d'Allemagne,
Dit que le *Gros* Viſir s'alloit mettre en campagne.
On ne peut là-deſſus lui faire ouvrir les yeux:
C'eſt un mot favori qu'elle foure en tous lieux;
Mais de quelque façon qu'une femme s'exprime
C'eſt un entêtement, mais ce n'eſt pas un crime.

Monſ. JOSSE.

Auſſi, ſuis-je chagrin, mon cher Monſieur Griffet,
Moins de ce qu'elle dit que de ce qu'elle fait.
Quoique dans le quartier chacun ſe moque d'elle
Le vice du langage eſt une bagatelle;
Et quand au choix des mots, il m'eſt indifferend
Quel eſt le plus en vogue ou le *Gros* ou le Grand.
Le cas dont il s'agit, eſt un cas plus énorme.

Monſ. GRIFFET.

Je reviens dans une heure avec un Acte en forme;
Adieu.

Monſ. JOSSE.

Souvenez-vous d'arrêter priſonnier
Un certain gros coquin qui ſert de Jardinier.
J'ai mes raiſons.

Monſ. GRIFFET.

Suffit. C'eſt une affaire faite.

SCENE II.

Monſ. JOSSE *ſeul.*

DAns quel piége ma femme elle-même ſe jette!
Quelle imprudence auſſi d'écrire mot pour mot
Tout ce qu'elle dépenſe à faire un mari Sot!
Ce que depuis ſix mois elle a fait de ſotiſes
En termes naturels dans ce Journal ſont miſes.
La voicy. Sa preſence augmente mon courroux.

SCENE III.

Monſ. JOSSE, Madame JOSSE.

Mad. JOSSE.

JE viens vous avertir qu'il ne tiendra qu'à vous
De donner dès ce ſoir des époux à vos filles.

Monſ. JOSSE.

Connoiſſez-vous leurs biens, leurs emplois, leurs familles?

Mad. JOSSE.

Leurs familles? Eh fy! Perdez-vous la raiſon?
Les voudrois-je ſouffrir s'ils n'étoient de Maiſon?
Qui vous fait préſumer en moi tant de foibleſſe?

Famille eſt bourgeoiſie, & Maiſon eſt nobleſſe.
Je vous les garentis Nobles ; c'eſt un grand point.

Monſ. JOSSE.

Vous les garentiſſez ?

Mad. JOSSE.

Nobles.

Monſ. JOSSE.

Je n'en veux point.
Je veux d'honnêtes gens. Par exemple un Notaire,
Un Banquier, un Marchand, un bon homme d'affaire,
Gens avides de bien, & ſûrs d'en amaſſer ;
Et non pas de ces gens faits pour en dépenſer,
Qui conſumant leurs jours en des chimères vaines,
Ont plus de creanciers qu'un an n'a de ſemaines.
Entendez-vous, ma Femme ?

Mad. JOSSE.

Oüi, mon Mari, j'entens.
Que diroit-on de pis chez de petites gens ?
A moins d'être du *Peuple* on ne dit point *ma Femme*,
C'eſt une *Impoliteſſe* à faire rendre l'ame.
Cela ſent le bourgeois du plus méchant *aloi*.

Monſ. JOSSE.

Hé que ſuis-je de plus ? parlons net.

Mad. JOSSE.

Vous ?

Monſ. JOSSE.

Oüi, moi !
Que, Diable, ſuis-je ?

Mad. JOSSE.

Noble : Et ce qui plus me touche
C'eſt moi qui, malgré-vous, ai voulu faire ſouche.
Pour peu qu'on ait de *Gouſt* au rang où je me vois,
On *Ab ique* aiſément ce qu'on a de *Bourgeois*.
Imitez-moi.

Monſ. JOSSE.

Ma Femme, en un mot comme en mille,

Votre sotte noblesse est comme votre stile ;
Et je ne m'accommode en aucune façon
Ni de votre fierté ni de votre jargon.
De nobles, comme moi, d'une fabrique neuve
Le nombre croît si fort qu'on diroit qu'il en pleuve ;
Il n'est point de Manan, pourvû qu'il ait dequoi,
Qui pour le même prix ne le soit comme moi.
Tréve donc, s'il vous plaît, Mademoiselle Josse,
Du ridicule orgueil qui vous rend si féroce.
Est-il charge ni rang qui puisse me cacher
Que mon pere est Orfévre, & le vôtre Boucher ?
Voilà pour faire un jour de celébres familles !
Je veux à leurs égaux associer vos filles.
Faites-les moi venir ; & sur tout pour leur bien
Quand je leur parlerai ne vous mêlez de rien.

Mad. JOSSE.

Hé quelqu'un ! Mes Laquais, montrez-vous, je vous prie.

Monſ. JOSSE.

L'un s'appelle Champagne, & l'autre a nom la Brie.
Est-il si mal-aisé de se souvenir d'eux ?

Mad. JOSSE.

Fy ! C'est montrer par-là que l'on n'en a que deux ;
Au lieu qu'en m'expliquant de maniere incertaine
Je parois en avoir une demi-douzaine.
Qui void-on aujourd'hui distingué du commun
Appeller de ses gens, qui ne dise, *hé quelqu'un* ?
Un air noble sied bien jusques aux bagatelles.
Préparez-vous, Monsieur ; voici des Demoiselles,
Qui sçavent les beaux mots comme leur alphabet.

SCENE IV.

Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Monſ. JOSSE.

APprochez-vous, Nannette; & vous auſſi, Babet.
C'eſt moi qui vous demande.

NANNETTE.

Hé, Monſieur, je vous prie
Donnez-nous à chacune un nom de Seigneurie:
Je ne vois que vous ſeul de gens de qualité
Prendre ſi peu de ſoin de ſa poſterité.
Monſieur Coquerico, Marchand de Savonnettes,
Devenu gentilhomme auſſi-bien que vous l'êtes,
N'a pas un de ſes fils qui n'ait un nom nouveau,
Soit le nom de quelque Arbre ou de quelque Ruiſſeau:
Pour faire ſes enfans nobles, en bonne forme,
L'un eſt Monſieur du Rus, l'autre Monſieur de l'Orme;
Et comme le plus jeune a le dos tout courbé,
Sûr qu'il n'eſt bon à rien il en fait un Abbé.
S'il avoit comme vous une fille bien-faite
Lui feroit-il l'affront de l'apeller Nannette?

Monſ. JOSSE.

Vous me citez, vraiment, un plaiſant animal!

NANNETE.

Eſt-ce vous offenſer, que citer votre égal,
Monſieur!

Monſ. JOSSE.

Je vous ai dit, & vous le réitere
Que vous m'appellaſſiez ſimplement votre pere ;
A moins que votre mere en ſecret, & tout bas,
Ne vous ai fait ſçavoir que je ne le ſuis pas.

BABET.

Les gens de qualité, dont elle a l'honneur d'être,
Ont une extrême peine à ne pas le paroître :
Quoi-que le nom de pere ait de beau, de touchant,
Depuis un an ou deux cela *put* le Marchand.
Un chetif Avocat par un ordre ſevére,
Défend à ſes enfans de l'appeller leur pere.
C'eſt une verité qu'on peut vous garentir.

Monſ. JOSSE.

J'en ſçai bien la raiſon : c'eſt de peur de mentir.
Souvent un Avocat donne toutes ſes peines
Aux affaires d'autrui, pendant qu'on fait les ſiennes.
Mais je vous mande ici pour un autre entretien.
Je veux vous marier. Vous ne répondez rien !

NANNETTE.

Je n'ai de volonté que pour ſuivre la vôtre.

BABET.

Je me fais un devoir de n'en avoir point d'autre.

Monſ. JOSSE.

Fort bien : j'aime à vous voir dans ces ſentimens-là.

NANNETTE.

Je dois à vos bontez beaucoup plus que cela.

BABET.

Vos ordres en tout temps me ſont doux & faciles.

Monſ. JOSSE.

Puiſqu'à mes volontez vous êtes ſi dociles,
Vous aurez pour époux, dans huit jours au plus tard,
Vous, Monſieur Pouſſineau ; vous, Monſieur, Rodillard.
L'un eſt un bon Marchand à grand'porte cochére,
Où l'étoffe par aûne eſt d'un écu plus chére ;

Car aux gros Magasins comme aux grands Cabarets,
L'apparence entre en compte au memoire de frais,
L'autre est un homme d'ordre, un Banquier d'importance,
Qui n'avoit pour tout bien que mille écus d'avance;
Et qui par son merite est devenu puissant
A prêter pour six mois à quatorze pour cent.
Enfin, gens sans reproche & d'une bonne race.

NANNETTE.

Je vous baise les mains.

BABET.

Et moi, je vous rens grace.

Monsr. JOSSE.

Comment?

NANNETTE.

Je ne veux pas me marier si-tôt.

BABET.

Ni moi non plus.

Monsr. JOSSE.

Non?

BABET.

Non.

Monsr. JOSSE.

Je le veux. Il le faut.

NANNETTE.

Votre prétention sur ce point sera vaine.
Je ne puis.

Monsr. JOSSE.

Craignez-vous de mourir dans la peine?
Votre mere à votre âge avoit franchi ce pas:
Elle n'en est pas morte; & vous n'en mourrez pas.

NANNETTE.

Vous nous offrez des gens d'une agréable *allûre*!

BABET.

Il nous faut des partis bien d'une autre *tournûre*.

NANNETTE.

Puis-je prendre un époux à moins que de son chef.

TAYLOR INST. OXFORD

Il ne soit Noble, riche, & d'un *gros Relief* ?

BABET.

Pour moi, je n'en veux point, comme vous pouvez croire,
S'il me fait *dérouter* du chemin de la gloire.

NANNETE.

Je voudrois bien sçavoir si Monsieur Pousſineau,
Peut jamais, quoi qu'il faſſe, être à notre *niveau*?

BABET.

Et Monsieur Rodillard avec qui l'on m'assemble?
Ne fera-t-il pas beau nous *faufiller* ensemble?

NANNETTE.

J'en sçais qui sous nos Loix sont prêts à se ranger,
Fais comme une *Peinture* & *jolis à manger*:
Au lieu que les amans dont vous faites l'ébauche,
Ont un esprit si *louche*! un entretien si *gauche*!

BABET.

Quoi-que votre noblesse ait déja prés d'un mois,
Il vous reste toûjours des *Vestiges* bourgeois.
Je ne vois qu'à vous-seul *ces petites manieres*.

Monſ. JOSSE.

Hé bien! n'est-il pas beau de voir trois grimacieres,
Qui sans le fade appas de vingt bizarres mots,
Que font des étourdis & que disent des sots,
Tant que dure le jour n'auroient rien à se dire?
Encor n'est-ce pas là ce que l'on fait de pire.

Mad. JOSSE.

Hé, que fait-on, Monsieur?

Monſ. JOSSE.

Ce que l'on fait?

Mad. JOSSE.

Oüi; quoi?

Monſ. JOSSE.

Ce que perſonne ici ne doit faire que moi.
Mais je vais de ce pas y donner si bon ordre,
Qu'il sera mal-aisé que nous puissions nous mordre.
Serviteur.

SCENE

SCENE V.

Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

Moquez-vous des ménaces qu'il fait : Meſſieurs Coquerico ſont bien mieux votre fait ; Il ne s'eſt jamais vû d'égalité plus grande : Age, rang.....

BABET.

Moi, Banquiere !

Mad. JOSSE.

Il eſt fou.

NANNETTE.

Moi, Marchande !

Mad. JOSSE.

Il radote.

SCENE VI.

Monſ. BRICE, Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

Ah c'eſt vous ! Eh mon frere, bon jour.

Monſ. BRICE.

Bon jour, ma ſœur.

Mad. JOSSE.

De quand êtes-vous de retour ?
Monsieur l'Avocat ?

Monsr. BRICE.

D'hier à dix heures, je pense.

Mad. JOSSE.

Je vous veux un *gros* mal d'une si *grosse* absence.
Depuis quinze *gros* jours ne m'avoir point écrit !
Vous qui passez par tout pour un si *gros* esprit.
A peine un *gros* Seigneur, que le rang autorise,
Se seroit-il permis cette *grosse* sotise.

Monsr. BRICE.

Quoi ! ma sœur, votre erreur dure jusqu'à present !
Laissez mourir en paix un mot agonisant.
Hors chez quelques Laquais qu'il est en étalage
En aucun lieu du monde il n'est plus en usage.
Laissez, encore un coup, mourir ce mot en paix.
Me trouver l'esprit *gros*, c'est le trouver épais.
A moins qu'un *gros* Seigneur n'ait la taille fort grosse.
Est-il expression plus bizarre & plus fausse ?
Qui, Diable, a jamais dit depuis quinze *gros* jours ?
Ceux qui risquent ces mots pour leur faire avoir cours
Devroient être punis presque de même voye
Que ceux qui font passer de la fausse monnoye.
Gros est un mot proscrit, ma sœur.

Mad. JOSSE.

Avez-vous peur
Que l'on ne sçache pas que je suis votre sœur ?
A qui plus justement voulez-vous qu'appartienne
Le titre de Madame ?

Monsr. BRICE.

Oh ! qu'à cela ne tienne.
C'est un titre abusif que tant de femmes ont
Qu'il ne fait plus d'honneur à celles qui le sont.
On traite également, tant on rend de justice,

Et la femme d'un Duc & celle de ſon Suiſſe ;
Et l'on diſtingue à peine en un meme quartier
Celle d'un Préſident de celle d'un Huiſſier.
Jadis un Conſeiller défendoit à ſa femme
De ſouffrir que ſes gens l'appellaſſent Madame ;
Et le Clerc de ſon Clerc, moins ſcrupuleux que lui,
Trouve bon que la ſienne ait ce titre aujourd'hui.
Cette contagion s'étend avec furie ?
Particulierement parmi la Librairie :
Auprès des Mathurins j'en connois un trio,
Une Madame *indouze*, & deux *infolio*.
Mais les gens de bon goût diſtinguent les eſpeces.
Hé bien, mariez-vous mes deux charmantes Niéces ?

NANNETTE.

Vous ne pouviez choiſir un plus heureux moment.
Il nous vient ce matin à chacune un amant :
Mais bien faits ! Mais d'un *goût* & du rang dont nous ſommes.

SCENE VII.

CHAMPAGNE, Mad. JOSSE, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

MAdame, on vous demande.

Mad. JOSSE.

Hé qui ?

CHAMPAGNE.

Deux Gentilshommes ?
Leur pere eſt Parfumeur, & demeure ici près.

BABET.

Il ſemble que le ciel nous les envoye exprès.

Monſ. BRICE.

Les fils d'un Parfumeur Gentilshommes ? prodige!

Mad. JOSSE.

Oüi, mon frere, ils le ſont.

Monſ. BRICE.

Eux, ma ſœur ?

Mad. JOSSE.

à ſes filles. Oüi ; vous dis-je.
De l'éclat de vos yeux ébloüis, pénétrez ;
Ils ne ſortiront pas comme ils ſeront entrez.
Charmez-les bien. *à Monſieur Brice.*
Et vous, reſpectez leur nobleſſe.
Et qu'il ne vous échape aucun mot qui la bleſſe.
Qu'ils entrent.

SCENE VIII.

Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Mad. JOSSE, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

H*E' quelqu'un* ! des fauteüils.

Monſ. DU RUS.

Vos appas
Qui ſont à tout venant mettre pavillon bas,
Sûts de tout conquerir auſſi-tôt qu'ils ſe montrent,
Font autant de captifs que de cœurs qu'ils rencontrent.
Vers une autre beauté j'avois pris mon eſſor,
Mais je change.

Monſ. DE L'ORME.

Pour moi, mon cœur eſt libre encor :
Mais à voir tant d'appas pour peu qu'il perſevére,
J'apprehende bien fort qu'il ne le ſoit plus guére.

NANNETTE.

Quel plaiſir de ranger ſous l'amoureux lien
De ces cœurs *Iſolez* qui ne tiennent à rien !
Que ne puis-je cauſer votre premiere allarme !

Mad. JOSSE.

Iſolez ! Ah, Meſſieurs, le joli mot ! il charme.
Qui jamais avant elle, à l'âge où la voilà,
Avec tant de juſteſſe a placé ce mot-là ?
Iſolez !

Monſ. DU RUS.

Franchement, *Iſolez* me prend l'ame.

Monſ. DE L'ORME.

Iſolez me ravit, me pénétre, m'enflâme.

Monſ. DU RUS.

Ce qui m'en plaît le plus, c'eſt qu'elle s'en ſert bien :
De ces cœurs *Iſolez* qui ne tiennent à rien !
Quand de l'architecture on ſçauroit la manœuvre,
On auroit de la peine à mieux le mettre en œuvre.
Ce mot eſt d'un *bon ſel*, & d'un excellent *goût*.

Mad. JOSSE.

Il m'a fait oublier que vous êtes debout.
Ces fauteüils ſont ici pour nous mettre à notre aiſe.
Hé quelqu'un ! pour mon frere il ne faut qu'une chaiſe ;
Il n'eſt pas noble.

Monſ. BRICE.

Non ; dont je rens grace au ciel.

Monſ. DE L'ORME.

Oüais ! Contre la nobleſſe il ſemble avoir du fiel.

Monſ. BRICE.

Point du tout ; je l'honore autant qu'on le peut faire :
Il n'eſt dans un état rien de plus neceſſaire :

A le rendre tranquile elle applique ſon ſoin ;
Mais je l'aime un peu vieille, & marquée au bon coin.

Monſ. DU RUS.

Fy ! Peut-on avoüer qu'on aime la vieilleſſe ?
Rien n'eſt plus décrépit que la vieille nobleſſe.
Eſt-il un Financier noble depuis un mois
Qui n'ait ſon diné ſeur chez Madame Guerbois ?
Et que de vieux Barons pour le leur trouvent blanque
Quand le gibier s'envole, ou que leur fuſil manque ?
Monſieur parle en bourgeois des plus *inueterez*.

Mad. JOSSE.

Les mots les plus *jolis* ſont par lui cenſurez.
Contre celui de *gros* il jette feux & flâmes.

Monſ. DE L'ORME.

Tant pis : Il ſe fera lapider par les Dames.
C'eſt un des mots nouveaux qu'elles aiment le plus.

Mad. JOSSE.

Eſt-il rien de mieux dit que de *groſſes* vertus ?
Je ſuis de cette phraſe inſeparable amie.

Monſ. BRICE.

Vous avez contre vous toute l'Academie :
Elle, qui dans la langue a le don d'exceller.

Monſ. DU RUS.

Moi, je lui ſoûtiens, moi, qu'on ne peut mieux parler.
Il eſt certains endroits où ce mot charme, enchante.
Quelle Académie eſt-ce ? Eſt-ce celle où l'on chante ?

Monſ. BRICE.

Plaiſante Académie, & dont on fait grand cas !

Monſ. DU RUS.

Eſt-ce celle, où l'on fait de ſi bons almanachs !

Monſ. BRICE.

Ces gens, pour bien parler, n'ont pas l'air aſſez grave.

Monſ. DU RUS.

Eſt-ce l'Académie où l'on peint ? où l'on grave ?

Ces gens-là ſont-du monde, & parlent juſte.

Monſ. BRICE.

Non;

Monſ. DE L'ORME.

C'eſt donc l'Académie où l'on ne fait rien!

Monſ. BRICE.

Bon!

Celle que je vous dis travaille plus que toutes.
C'eſt-là que de la langue on décide les doutes :
Là que l'on ſert de regle à tous les gens d'eſprit,
Par ce que l'on prononce & ce que l'on écrit :
L'ennemie, en un mot, des ſouſes nouvelles.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, Mad. JOSSE, Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

MAgote Pouſſineau vient voir ces Demoiſelles.

Mad. JOSSE.

Voyez pour quel ſujet le ſot nous interrompt :
Dy qu'elles n'y ſont pas.

CHAMPAGNE.

J'ai dit qu'elles y ſont ;
Je ne ſerai pas crû, ſi je dis le contraire.

Mad. JOSSE.

De ces ſortes de gens tâchez à vous défaire.
C'eſt vers la *Bourgeoiſie* un reſte de penchant
Que de ſoûfrir ici la fille d'un marchand.
Elle ne connoit pas, tant elle eſt animale,
Combien entre elle & vous le rang met d'intervale.

Qu'elle entre. Ces Meſſieurs permettront bien cela. Pardon.

SCENE X.

MAROTE, Mad. JOSSE, Monſ. DURUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

MAROTE.

Bonjour Nannette ; à la fin te voilà !
Je ſuis venuë ici deux ou trois fois de ſuite ;
Et toutes ces fois-là j'ai perdu ma viſite.
Comment te portes-tu ? J'en ſuis en peine.

NANNETTE.

Bien.

MAROTE.

Je te vois du chagrin : Qu'as-tu ?

NANNETTE.

Qu'aurois-je ? Rien :

MAROTE.

Parle-moi bonnement, & ne fais point la ſote.
Qu'as-tu ? Bonjour, Madame.

Mad. JOSSE.

Ah, ah ! Bonjour, Marote ;
Bonjour.

MAROTE.

On me reçoit ici bien froidement !
D'où vient donc que Babet ne me dit rien ? Vraiment
On me chaſſe ; & l'on veut que je m'en apperçoive.

BABET.

Comment donc voulez-vous, dites, qu'on vous reçoive ?

MAROTE.

Comment ? Il semble ici qu'on me voye à regret.

Mad. JOSSE.

Apportez pour Marote un petit tabouret.
Car je ne pense pas que votre orgueil vous porte
A vous *équipoler* aux gens de notre sorte :
Il faut selon les rangs de la distinction ;
Et l'on nomme cela subordination.

MAROTE.

Je veux un Fauteüil, moi, s'il faut que je le dise ?
Non pour avoir l'honneur d'être un peu mieux assise ;
Mais sçachant où je suis, pour m'épargner l'affront
De l'être un peu plus mal que les autres ne sont.

NANNETTE.

Que le monde aujourd'hui se rend peu de justice !
Et qu'aux petites gens l'audace est un sot vice !
Vous imaginez-vous qu'ici, non-plus qu'ailleurs,
Vous ayez un fauteüil où seront ces Messieurs,
Eux qui vont à la gloire avec tant de vîtesse ;
Et qui, de compte fait, ont un mois de noblesse ?
Il faut de la raison & de l'ordre par tout.

MAROTE.

Ces Messieurs où je suis devroient être debout.
Une belle noblesse & de source bien pure,
Que celle qu'on debite à la Manufacture !

Mad. JOSSE.

Vous vous êtes, ma fille, exposée à cela,
En vous encanaillant de cette Guenon-là.
Marote Poussineau ! Ce nom seul est atroce.

MAROTE.

Marote Poussineau vaut bien Madame Josse.
Cet orgueil avec moi ne lui sied-il pas bien ?
Elle de qui le pere est le Boucher du mien ;

Et qui plûs d'une fois eût fermé sa boutique
S'il n'eût eû le bonheur d'avoir notre pratique?
Je m'en vais le changer, sans y perdre un moment.

SCENE XI.

Mad. JOSSE, Monſ. DURUS, Monſ. DE L'ORME, NANNETTE, Monſ. BRICE, BABET.

Monſ. DE L'ORME.

VOus l'avez repouſſée, & vigoureuſement.
Je ne ſçai rien de mieux pour vous en bien défaire.

Mad. JOSSE.

Remettons-nous. Hé bien, Meſſieurs, qu'allez-vous faire?
Car rien n'eſt plus honteux, dans ces temps diviſez,
Que de voir la nobleſſe avoir les bras croiſez.
Il faut, pour ſon honneur, qu'elle ſoit occupée.
Prenez-vous une Charge ou de Robe ou d'Epée.

Monſ. DURUS.

D'Epée. On ſent bien mieux l'homme de qualité.
Par tout Mars ſur Thémis l'a toûjours emporté.
Chez tous les gens d'Epée aujourd'hui c'eſt la mode
De parler ſur le ventre à tous les gens du code.
Ce n'eſt pas au Palais que croiſſent les lauriers.

BABET.

Que vous ſerez tous deux de *jolis* Officiers!

NANNETTE.

Si l'on en croit le bruit que fait la renommée,

De *jolis* Officiers ornent bien une armée.

Monſ. DU RUS.

Quand ils ont a leur tête un *joli* General :
Il n'eſt pour les *Grivois* point de plaiſir égal :
Et ce qui rend la France en tous lieux formidable
En *jolis* Generaux elle eſt inépuiſable.
Ce que nous en avons ſont des gens accomplis.

Mad. JOSSE.

Ceux que nous n'avons plus étoient bien plus *jolis*.
Quoique pour en juger mon eſprit ſoit trop mince,
Feu Monſieur de Turenne, & feu Monſieur le Prince,
L'un pour temporiſer & laiſſer l'Allemand;
L'autre pour foudroyer Eſpagnol & Flamand;
Ont été, ſelon moi, les deux plus *jolis* Hommes
Que la France ait produit dans le ſiecle où nous ſommes.

Monſ. BRICE.

Et vous ne voulez pas que les gens ſoient piquez
Contre des mots ſi ſots & ſi mal appliquez !
Eſt-il dans l'Univers encore un Capitaine
Tel que Monſieur le Prince, & Monſieur de Turenne ?
Quels noms ont plus de gloire, & ſont mieux établis ?
Et des gens d'un tel poids vous paroiſſent *jolis* ?
Qui jamais, dites-moi, fut aſſez ridicule
Pour traiter de *jolis* Hector, Achile, Hercule ?
Vous nommez deux Heros qui les effacent tous :
Il faut quand on en parle en parler à genoux ;
Et ceux qu'en pareil cas ces *jolis* termes tentent,
Sont du moins auſſi foux que ceux qui les inventent.
On ne dit point non plus de *jolis* Officiers.
Jolis ne convient point à de vaillans guerriers :
Il faut que l'épithéte exprime ce qu'on nomme :
Dire un *joli garçon* n'eſt pas dire un brave homme ;
Et le mot de *joli* n'a jamais été fait
Qu'en faveur d'un enfant, & d'un colifichet.

Monſ. DE L'ORME.

J'entrevois les raiſons de Monſieur votre frere :
Joli ne lui plaît pas, parce qu'il ne l'eſt guére.
Voilà ce qui l'oblige à s'expliquer ainſi.

Mad. JOSSE

Ha ! que mal-à-propos ma mere vient ici !

SCENE XII.

Mad. BRICE, Mad. JOSSE, Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

QUel ſujet vous améne en ce lieu, toute ſeule ?

Mad. BRICE.

Je devrois y venir vous ſoûfleter la gueule.
Vous avez par vos ſoins fait ſi bien & ſi beau,
Que nous ne ſervons plus chez Monſieur Pouſſineau.
Sa fille.....

Mad. JOSSE.

Sçavez-vous qu'elle eſt aſſez brutale
Pour oſer ſotement ſe croire notre égale ?
De la déſabuſer on s'eſt donné le ſoin.

Monſ. DU RUS.

Franchement, l'inſolence alloit un peu trop loin.

Mad. BRICE.

Mêlez-vous, s'il vous plaît de ce qui vous regarde.

NANNETTE.

Ces Meſſieurs ſont d'un rang....

Mad. BRICE.

Vous, taiſez-vous, Guimbarde.

Il vous appartient bien de dire vos raisons,
Et de mettre le nez dans ce que nous disons.
Qui demande un avis aussi sot que le vôtre ?

Monſ. BRICE.

Eh ! de grace, ma mere, abstenez-vous....

Mad. BRICE.

A l'autre,
Qui pour être Boucher ayant trop peu d'esprit
Voulut être Avocat pour nous faire dépit ;
Et de qui chaque jour la principale affaire
Est d'endosser la housse écouter, & se taire
Faites-moi le plaisir de me laisser en paix :
On vous y laisse bien tous les jours au Palais.

BABET.

Ciel ! que les vieilles gens ont un esprit revêche !

Mad. BRICE.

Entendez-vous jaser la petite Pimbêche ?
Voyez ; Ne faut-il pas qu'elle s'en mêle aussi ?
Les vieilles gens ! La masque, oser parler ainsi !
Je t'apprendrai, friponne, à me morguer en face.
Vieille !

Monſ. DE L'ORME.

Madame Brice, il faut lui faire grace.
Vos attraits par ce mot ne sont pas effacez !
Vous êtes encor jeune ; on le void bien.

Mad. BRICE.

Assez,
Pour voir votre nobleſſe un jour aller au peautre ;
Et vous, redevenir Parfumeurs l'un & l'autre.
Mon gendre est une bête, & votre pere un fou,
De chercher à monter pour se casser le cou.
Suffit d'être enrôlé dans la Gentilhommaille
Pour être convaincu de n'avoir pas la maille :
Et de tous les états où l'on est malheureux,
Le plus insupportable est d'être noble & gueux.
Ajoûtez à cela quelle sera la fiévre
D'un noble Parfumeur, d'un gentilhomme Orfévre.

Si le Roi les oblige à marcher dans un an,
Comme l'autre nobleſſe, à quelque Arriereban ?
Les braves gens !

Monſ. BRICE.

Ma mere, il vaut mieux qu'on ſe taiſe . . . ;

Mad. BRICE.

Jour de Dieu ! je prétens quereller à mon aiſe.
C'eſt à vous à vous taire, imbécile Orateur.

Monſ. DU RUS.

Adieu. Madame Brice eſt de mauvaiſe humeur.

Mad. JOSSE.

Elle rêve. Eh, Meſſieurs ! Suppoſez qu'elle dorme.

NANNETTE.

Reſtez, Monſieur du Rus.

BABET.

Reſtez, Monſieur de l'Orme.

Monſ. DE L'ORME.

Nous prendrons notre temps pour revoir tant d'appas
Que la mere éternelle un matin n'y ſoit pas.

Mad. JOSSE.

Votre façon d'agir, ma mere, eſt effroyable.
Ils ſont ſortis.

Mad. BRICE.

Tant mieux : Qu'ils s'en aillent au Diable.
J'aurai la joye au moins de gronder en repos.

SCENE XIII.

Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, Mad. BRICE, Monſ. BRICE, Monſ. GRIFFET, NANNETTE, BABET.

Monſ. JOSSE.

HA, ha ! je vous rencontre ici tout à propos.
Je viens de vous chercher pour une belle affaire.

Mad. BRICE.

Comment donc ? Qu'eſt-ce ?

Monſ. JOSSE.

Entrez, Monſieur le Commiſſaire.

Mad. JOSSE.

Un Commiſſaire ici ! Pourquoi faire ?

Monſ. JOSSE.

Attendez.
Vous ſçaurez aſſez tôt ce que vous demandez.
Je veux auparavant, ſans nulle incertitude,
Informer vos parens de votre turpitude.
Autrefois, par l'Hymen l'un à l'autre conjoints ;
Votre fille m'aimoit ; je ne l'aimois pas moins :
J'étois jeune : Un mari toûjours jeune eſt aimable ;
Mais enfin . . . .

Mad. BRICE.

Enfin, quoi ?

Monſ. JOSSE.

J'ai viellli : c'eſt le Diable
Et ma femme au plaiſir ſ'immollant le devoir,
A ſes petits beſoins a pris ſoin de pourvoir.

C'eſt tout dire.

Mad. JOSSE.

Impoſteur ! l'impudence eſt extrême.

SCENE XIV.

NICOLE, Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, Monſ. BRICE, Monſ. GRIFFET, NANNETTE, BABET.

NICOLE.

Viſte, à l'aide, au ſecours du pauvre Nicodéme :
Si vous ne vous hâtez c'eſt fait du Jardinier.

Mad. JOSSE.

Comment ?

NICOLE.

Des Pouſſecus l'arrêtent priſonnier.
Comme il eſt fort & roide, & qu'il ſçait battre & mordre,
Il leur donne à tretous bien du fil à retordre :
Il en viendroit à bout s'il avoit de l'apui.
Le voici qu'on améne, & ſa femme avec lui.

SCENE XV.

NICODEME, ADRIENNE, Monſ. JOSSE, Mad. J'OSSE, Mad. BRICE, Monſ. BRICE, Monſ. GRIFFET, NANNETTE, BABET, NICOLE.

Monſ. JOSSE.

APproche gros Coquin.

NICODEME.

C'eſt fort bien dit. Peut-être
Que j'en dirois autant ſi j'étois votre maître.

Monſ. BRICE.

Je ne ſçai que penſer de tout ce que je voy.

NANNETTE.

Plus ce déſordre augmente & moins je le conçoy.

Monſ. JOSSE.

Fripon !

NICODEME.

Mordié Nenni. Tout chétifs que je ſommes
J'avons été cinq ans à de vrais Gentisommes :
A telle enſeigne, ardé, qu'ils n'avions pas un ſoû ;
Et qu'ils me tapotions tout leur diantre de ſaoû ;
Il ne s'eſt jamais vû de nobleſſe meilleure.
Ce n'étoit pardié pas comme celle d'aſtheure.

Mad. JOSSE.

Vous le méritez bien, Monſieur Joſſe.

Monſ. JOSSE.

Tout-doux.
Je ſçai ce qui ſe paſſe entr'eux, quelqu'autre & vous.

Mad. JOSSE.

Hé, que ſe paſſe-t-il qui ne ſoit à ma gloire ?

Monſ. JOSSE.

Monſieur le Commiſſaire apportez ſon memoire.
C'eſt trop avoir d'égard pour ſon manque de foi ;
Ne la ménagez plus. Parlez.

Monſ. GRIFFET.

De par le Roi,
Dites-moi, ſans menſonge, & ſans être interdite
Si vous reconnoiſſez ce memoire ?

Monſ. JOSSE.

Elle héſite,
Plus elle a de chagrin, plus je ſuis réjoüi.

Mad. JOSSE.

Oüi, Monſieur, ce memoire eſt de moi.

Monſ. JOSSE.

De vous ?

Mad. JOSSE.

Oüi.
Je ne ſçai ce que c'eſt que dire une impoſture.

Monſ. JOSSE.

Il s'agit maintenant d'en faire la lecture.
Vous allez, j'en ſuis ſûr, être ſcandaliſez.

Mad. JOSSE.

Dequoi ?

Monſ. JOSSE.

Prêtez l'oreille : Et vous, Monſieur, liſez.

Monſieur GRIFFET *lit.*

Memoire de la Dépenſe que j'ai faite en galanteries.

Monſ. JOSSE.

Voyons par quel endroit ce memoire débute.

Monſ. GRIFFET.

Premierement, vingt francs pour une *Culebute*....

Mad. BRICE.

Pour une *Culebute* ! Oh bon Dieu ! qu'eſt-ce là ?

Monſ. JOSSE.

Bon ; ce n'eſt rien ; le reſte eſt bien pis que cela.

Poursuivez seulement, Monsieur le Commissaire.

Monsr. GRIFFET.

Pour une *Culebute* avec un *Mousquetaire*.

Monsr. BRICE.

Avec un *Mousquetaire* ! En effet, c'est bien pis.
Malheureuse ! est-ce là ce qu'on t'avoit appris ?
Faire un si grand affront à la race des Brices !

Monsr. BRICE.

Monsieur, de pareils coups laissent des cicatrices.

NICODEME *bas.*

La peste ! un *Mousquetaire* est assez bien choisi.

Monsr. GRIFFET.

Plus, pour un *Boute-en-train*, & pour un *Tâtez-y*
Huit cens francs.

Monsr. JOSSE.

Dites-moi, vous, à qui je me fie,
Qu'est-ce qu'en bon françois *Tâtez-y* signifie ?

Mad. BRICE.

Que signifieroit-il que ce qu'on entend bien ?

Monsr. BRICE.

Qu'avez-vous à répondre à cela, ma sœur ?

Mad. JOSSE.

Rien.
C'est un extravagant, qui de Paris à Rome
Auroit peine à trouver son égal.

Mad. BRICE.

Le pauvre homme !
Il est bien mal-aisé qu'il ait l'esprit serain
Quand il sçait qu'à sa femme il faut un *Boute-en-train*.

Monsr. GRIFFET.

Plus pour la *Jardiniere*, & pour des *Engageantes*
Dont mes filles & moi nous fûmes bien contentes ;
Trois cens livres.

Monsr. JOSSE.

Voilà ce qui m'outre le plus.
Donner à ses enfans des leçons là-dessus !

A quoi lui ſervois-tu ?

ADRIENNE.

Qui ? moi, Monſieur ?

Monſ. JOSSE.

Oüi, Chienne.

Mad. BRICE.

Je te tordrai le cou, Suborneuſe.

NICODEME.

Adrienne ;

Dis-moi, ſans barguigner ce que c'eſt que cela ;
Et qu'elle manigance on débagoule-là.
Parle.

ADRIENNE.

Moi, Nicodéme ?

NICODEME.

Oüi, palſandié, dégoiſe.

ADRIENNE.

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi Madame l'emboiſe ?
Quand on a bon renom cela vaut mieux que tout.
Je ſommes, comme on dit, plus couchez que debout.
Tenez, je ne fais rien, comme ſçait Nicodéme,
Que ce que je vourois qu'on me fit à moi-même.
J'allons tête levée, & je ne craindons rien ;
Dieu marci.

NICODEME.

Pour cela, je ſommes gens de bien :
Et j'avons de l'honneur, malgré la médiſance,
Plus qu'il ne nous en faut pour notre ſuffiſance.
J'ignorons ce que c'eſt que de faire faux bon :
Ce n'eſt pas comme vous & Madame.

Mad. JOSSE.

Ah fripon !
Tu ne t'amuſes pas à voler des vetilles.

Monſ. GRIFFET.

Plus pour des *Papillons*, des *Gueſpes*, des *Chenilles* ;
Huit cens écus.

Monſ. JOSSE.

Maraût, qui fais l'homme de bien,
Te voilà ſi confus que tu ne dis plus rien!
Tu ne préſumois pas que l'on ſçût ton negoce.
Vendre des *Papillons* une ſomme ſi groſſe!
Je prétens qu'aujourd'hui cet argent ſoit rendu.

Monſ. GRIFFET.

Ou qu'il ſoit dans trois jours bien & dûment pendu.
Pour un vol domeſtique on ne fait pas long gîte.

Mad. BRICE.

On ne peut d'un voleur ſe défaire trop vîte.
Pendez, pendèz.

Monſ. JOSSE.

Croi-moi, de peur d'être étranglé,
Rens-moi ce que ta femme & toi m'avez volé:
Voilà neuf cens écus marquez en deux articles.

ADRIENNE.

Volé! Nous?

NICODEME.

Teſtedié, boutez mieux vos bezicles.
Quand je ſuis échauffé je ſuis pis qu'un Satan.
Si je ne vous agrée, il faut dire va-t-en.
Avec un peu d'eſprit jamais on ne demeure;
Et, ſans reproche à Dieu, j'en eus d'aſſez bonne heure.
J'apprenois de Muſa le Singulariter
Quand je me dépétri de notre Magiſter:
Il me briſi, mordié, quaſiment une côte,
Parce que, diſi-t-il par ma chienne de faute
Notre âne avec ſa bouche un ſoir avoit failli
A démettre la gueule à Monſieur le Bailli.
Sans cet accident-là qui vint troubler la fête,
Moi, la bourique & lui je n'étions qu'une tête.
Je n'avons pas toûjours mangé notre pain ſec.

Monſ. JOSSE.

Jamais aucun fripon n'a manqué par le bec.
Ne crois pas m'éblouir par de tels artifices.

Ta femme, pour ſes bons & loüables ſervices,
A reçû trois cens francs. Toi pour des *Papillons*;
Et je ne ſçai combien de pareils guenillons,
Huit cens écus.

ADRIENNE.

Eh fy! Si je n'étois honnête
Je vous dirois, Monſieur, que vous êtes bien bête;
Bien nigaut, bien butor, bien badaut de Paris:
Mais Nicodéme & moi je ſommes bien appris;
Et je ne diſons rien qui chagrine perſonne.
C'eſt une bride à viau que Madame vous donne
Que tous les *Papillons* qu'elle vous boute-là:
Elle dépenſe mieux ſon argent que cela:
Fraîche comme un gardon, droite comme une parche,
Bon, vrâment; c'eſt bien là les bêtes qu'elle charche!
Les femmes de Paris en ſçavont bien plus long.

Monſ. BRICE.

Vous m'impatientez, ma ſœur. Repondez donc.
Tout parle en ſa faveur, & tout vous eſt contraire.

Monſ. GRIFFET.

Plus, quatre loüis d'or pour un *Laiſſe-tout-faire*.

Monſ. JOSSE.

Cela n'eſt point obſcur & chacun l'entend bien:
Quand on laiſſe tout faire on ne reſerve rien.
Mettez-vous en ma place. Eſt-ce à tort que je gronde?

Mad. BRICE.

Que ne l'ai-je étouffée en la mettant au monde!
Je n'aurois pas l'affront de voir ce que je voy.

Mad. JOSSE.

Je ris de vous voir tous déchaînez contre moy.
Vous me charmez.

Mad. BRICE.

M'infame! Et toi, tu m'aſſaſſines.

Monſ. GRIFFET.

Plus pour une *Effrontée*, & pour deux *Gourgandines*.

Quinze loüis.

Mad. BRICE.

Comment : Tu connois ces gens-là !
Des *Gourgandines* ! Ciel ! Quelle Peſte voilà !
Il n'eſt pas ſur la terre une plus méchante ame.
Le dangereux bétail qu'une pareille femme !

Monſ. GRIFFET.

Plus pour une *Innocente*, onze loüis.

Monſ. JOSSE.

Viença,

NICOLE.

Qui ?

Monſ. JOSSE.

Toi.

NICOLE.

Moi ? je ne ſçai ce que c'eſt que tout çà.
J'ai toûjours vû Madame une bonne vivante.

Monſ. JOSSE *à Monſieur Griffet.*

La preuve de ſon crime eſt aſſez convainquante.
On lui dira le reſte en temps & lieu. Suffit.

Monſ. GRIFFET *à Madame Joſſe.*

Qu'avez-vous à répondre à tout ce que j'ai dit ?

Mad. JOSSE.

Que mes filles, Monſieur, ont ſur elles les pieces ;
Que contient ce memoire eſpeces par eſpeces.
De me juſtifier je leur laiſſe le ſoin.
Défendez mon honneur.

Monſ. JOSSE.

Je crois qu'il eſt bien loin à

NANNETTE.

Ce qui dans cet écrit vous paroît des injures
Sont des noms que l'on donne aux nouvelles parures.
Une Robbe de chambre étalée amplement,

Qui n'a point de ceinture, & va non chalamment,
Par certain air d'enfant qu'elle donne au visage
Est nommée *Innocente*, & c'est du bel usage;
Ce Manteau de ma sœur si bien épanoüi,
En est une.

Monf. JOSSE.

Cela est une *Innocente* ?

BABET.

Oüi.

Sont-ce là des sujets pour vous mettre en colere ?

NANNETTE.

Voilà la *Culebute*, & là le *Mousquetaire*.

BABET.

Un beau nœud de brillans dont le sein est saisi,
S'appelle un *Boute-en-train*, ou bien un *Tâtez-y* :
Et les habiles gens en étimologie,
Trouventque ces deux mots ont beaucoup d'énergie.

NANNETTE.

Une longue cornette, ainsi qu'on nous en void,
D'une dentelle fine, & d'environ un doigt,
Est une *Jardiniere* : & ces manches galantes
Laissant voir de beaux bras ont le nom *d'Engageantes*.

BABET.

Ce qu'on nomme aujourd'hui *Gueſpes* & *Papillons*,
Ce sont les diamans du bout de nos poinçons ?
Qui remuant toûjours, & jettant mille flâmes,
Paroissent voltiger dans les cheveux des Dames.

NANNETTE.

L'homme le plus grossier & l'esprit le plus lourd
Sçait qu'un *Laisse-tout-faire* est un Tablier fort court :
J'en porte un par hazard qui sans aucune glose,
Exprime de soi-même ingenûment la chose.

BABET.

La coëffure en arriere, & que l'on fait exprès
Pour laisser de l'oreille entrevoir les attraits ;

Sentant

Sentant la jeune folle, & la tête éventée,
Est ce que par le monde on appelle *Effrontée.*

NANNETTE.

Enfin, la *Gourgandine* est un riche Corset :
Entr'ouvert par devant à l'aide d'un Lacet :
Et comme il rend la taille & moins belle & moins fine,
On a crû lui devoir le nom de *Gourgandine.*
Vous avez pris l'allarme avec trop de chaleur.

Monſ. JUSSE.

A ce compte, mon mal n'étoit donc qu'une peur ;
Et mon front avoit tort de croire ſon cas ſale ?

Mad. JOSSE.

Comment prétendez-vous réparer ce ſcandale ?
Après un tel éclat je n'ai plus d'yeux pour vous,
Et je vais tout permettre à mon juſte couroux.
Qui vouloit me punir mérite un ſort ſemblable.

NICODEME.

Le moins qu'il puiſſe faire eſt amende honorable,
Tête-nuë, en chemiſe, avec la torche au poing :
Madame fera bien de n'en demordre point.
Vartidié ! Ce n'eſt pas une faute legere
Que de prendre l'honneur à ceux qui n'en ont guére.

ADRIENNE.

Je ne prétens pas, moi, qu'il ſoit quite pour rien,
D'avoir, ou peu s'en faut, fait une breche au mien.
On ne peut de l'honneur ſe montrer trop friande,
Et ce qu'il m'en a pris je veux qu'il me le rende.

Monſ. GRIFFET.

Je vous l'avois bien dit d'aller moins vîte.

Mad. BRICE.

Et quoi.
Vous l'accuſez à tort de vous manquer de foi !
Cette brutalité n'eſt point du tout permiſe :
Et dûſſai-je y manger juſques à ma chemiſe
Il ne ſera point dit que je ſouffre cela.

Monſ. JOSSE.

Que pouvois-je penſer de ce memoire là ?
Tâtez-y, Boute-en-train, Culebute, Engageantes;
Tout cela pour le front ſont des armes parlantes;
Et je ſens que le mien me demange toûjours.
Voilà de vilains noms pour de ſi beaux atours.

Monſ. BRICE.

Il a raiſon.

Mad. JOSSE.

Lui ?

Monſ. BRICE.

Lui. N'eſt-ce pas une honte
De voir de la pudeur faire ſi peu de conte ?
Donnez, puiſqu'il vous plait d'avoir ces ornemens,
De plus honnêtes noms à vos ajuſtemens.
Tous ces termes impurs, ces équivoques ſales,
Sont de droit naturel du Pont-neuf, ou des Halles.
Qui de les inventer s'oſe mettre en devoir
Sçait plus d'obcénitez qu'il n'eſt beau d'en ſçavoir :
Rien n'eſt plus odieux qu'une femme immodeſte!
Et qui riſque ces mots, riſque aiſément le reſte.
Les cœurs bien ſituez ſont poſez, retenus.....

Mad. BRICE.

Franchement, ces mots-là ſont un peu ſaugrenus.
J'ai ſué de frayeur de ſon *Laiſſe-tout-faire*,
Et de ſa *Culebute* avec un *Mouſquetaire*.
En un mot, ce jargon n'eſt point édifiant.

Monſ. JOSSE.

Monſieur le Commiſſaire, en vous remerciant :
Vous & vos Grippechairs vous pouvez diſparoître,
Puiſque je ne ſuis pas ce que je croyois être.

Monſ. GRIFFET.

Comment ; N'eſt-ce pas vous qui m'avez employé ?....

Monſ. JOSSE.

Si j'euſſe été cocu je vous aurois payé.
De tout ce que j'ai fait vous êtes le complice.

Monſ. GRIFFET.

Moi ?

Monſ. JOSSE.

Vous. Si l'on faiſoit une exacte Police
On ne ſoufriroit point tous ces vilains mots-là,
Non plus que la Baſſette & le jeu du Hocca;
Et l'on condamneroit à mille écus d'amende
L'impudent Lapidaire, & l'impure Marchande,
A qui l'on entend dire avec un front d'airain,
Un *Tâtez-y*, Monſieur; Madame, un *Boute-en-train*;
Gourgandine à bon prix; *Culebute* nouvelle.
Quel abus !

Monſ. GRIFFET.

Mon devoir en d'autres lieux m'appelle:
Payez-moi, je vous prie, ou bien-tôt un exploit....

Monſ. BRICE.

Satisfaites Monſieur; & qu'il s'en aille.

Monſ. JOSSE.

Soit.
J'en ſuis quitte à bon compte, & la peine eſt petite.

NICODEME.

Oh palſandié nonfait, vous n'en êtes pas quite.
Si l'honneur de Madame a fait queuque faux pas,
J'avons notre cas net, ſi le ſien ne l'eſt pas.
La femme de cheuz-nous n'eſt point une *Engageante*.

Monſ. JOSSE.

Au lieu de vingt écus je t'en donnerai trente.
C'eſt payer ſon honneur & le tien graſſement.

NICODEME *à Adrienne.*

Eſt-ce aſſez ?

ADRIENNE.

Eh ouïda, c'eſt bien honnêtement.
Les femmes d'aujourd'hui faiſont bien voir aux hommes
Que l'honneur n'eſt pas cher dans le temps où je ſommes.

Dix écus pour le mien c'eſt un prix aſſez haut.

NICODEME.

Je croy, comme tu dis, que c'eſt tout ce qu'i vaut.
Boutez-là votre main : je vous pardonne. Eh qu'eſt-ce ?
Pour des mots de travers faut-il bouder ſans ceſſe ?

Monſ. BRICE.

Je me charge du ſoin de les rapatrier.

Mad. JOSSE.

Et l'affront qu'il m'a fait ſe peut-il oublier ?

Monſ. JOSSE.

Si me croire timbré c'eſt vous faire une offenſe,
En faiſant le peché, j'en ai fait penitence :
J'ai ſouffert comme un Diable. Eh bon Dieu ! comment font
Tant de gens que je vois qui ſçavent qu'ils le ſont,
Et qui de ce malheur n'étant triſtes ni mornes ;
Vivent dans un plein calme à l'abri de leurs cornes ?
La patience eſt belle en de ſemblables cas :
Mais c'eſt un don du ciel, qu'il ne m'accorde pas.
Nommez, ſi vous voulez, mon imprudence extrême,
J'aime mieux avoir tort que vous l'ayez vous-même :
Et le riſque eſt moins grand, pour tout dire en un mot,
D'être imprudent cent fois, que d'être une fois Sot.

Mad. JOSSE.

L'êtes-vous ?

Monſ. JOSSE.

S'il eſt vrai ce qu'on me fait connoître :
Non, je ne le ſuis pas, mais je croyois bien l'être :
Et ſur une apparence égale à celle-ci
Bien d'autres en ma place auroient crû l'être auſſi.
Puiſqu'il faut ſe ſoûmettre à ce que veut la Mode,

Et que la plus ſuivie eſt d'être époux commode ;
Oublions toute choſe. Y conſentez-vous ?

Mad. JOSSE.

Non.
Je ne veux plus vous voir.

Mad. BRICE.

Moi, je le veux, Guenon.
Ce ſeroit un ménage aſſez beau que le vôtre,
Le mâle d'un côté, la femelle de l'autre !
Il faut qu'à ſon époux, de peur d'avoir du bruit,
Une femme obéïſſe en tout temps, jour & nuit.
Ce n'eſt point à la poule à tant lever la crête.

ADRIENNE.

A tout ce qu'il lui plaît le mien me trouve prête.
Demandez-lui plûtôt ſi je mens.

NICODEME.

Pardié non.
Parmi bien du méchant elle a cela de bon,
Que lors qu'il faut m'aider à de certains ouvrages
Elle court, têtedié, comme des arrerages.
Veux-je boire deux coups, elle en veut boire trois ;
Auſſi, vivons-je heureux comme de petits Rois
La paix eſt d'un logis la piece la plus bonne.

Monſ. BRICE.

Profitez des leçons qu'un Jardinier vous donne.
A vivre bien enſemble appliquez votre ſoin.
Votre ſotte querelle eſt allée aſſez loin.
Sur tout, qu'il ne vous ſorte aucun mot de la bouche
Dont l'oreille s'indigne, & l'honneur s'effarouche.
Portez des diamans, des dentelles, de l'or,
Et, ſi faire ſe peut, plus de richeſſe encor ;
Mais évitez les mots dont les mœurs ſont bleſſées,
Et qui ménent l'eſprit à de ſales penſées.
Chez tous les gens d'honneur ces mots ſont interdits.

Mad. JOSSE.

Je voudrois bien ſçavoir quels vilains mots je dis.

Monſ. BRICE.

Liſez votre memoire : On ne void rien de pire,
Liſez.

Mad. JOSSE.

Hébien, mon frere, il ne faut plus les dire,
J'ai crû de nos bijoux pouvoir mettre les noms
Sans attirer ſur moi de ſi cruels affronts.
S'ils rendent ma conduite ou douteuſe, ou ſuſpecte,
J'y renonce à jamais, loin que je les affecte.
Je n'ai pas eû deſſein de le mettre en couroux.

NANNETTE.

Si vous y renoncez, j'en fais autant que vous.

BABET.

Pour les dire jamais, j'ai trop peur qu'on me gronde.

Monſ. JOSSE.

Fort bien. Nous voilà tous les plus contens du monde.

à ſes filles.

Je ne ſuis pas ingrat à qui me fait plaiſir :
Choiſiſſez des époux ſelon votre deſir.

Mad. BRICE.

Allons nous ébaudir ? & dîner tous enſemble.

NICODEME, *aux Auditeurs.*

Et vous, allez ſouper, Meſſieurs, ſi bon vous ſemble.
Comme en chemin faiſant vous trouvez quelquefois
D'impertinens Parleurs, & de nobles Bourgeois,
Envoyez-les ici voir comme on accommode
La Nobleſſe en détrempe, & *les Mots à la Mode.*

Fin du troiſiéme Tome.

LES FABLES D'ESOPE, COMEDIE.

QUATRIE'ME EDITION.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à l'Aigle d'Or.
M. DCC. XXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE DUC

D'AUMONT,

Pair de France, Chevalier des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de la Chambre de ſa Majeſté, &c.

MONSEIGNEUR,

Il y a long-temps que Vous me faites l'honneur de me

vouloir du bien ; & long-temps auſſi que je cherche les occaſions de Vous en témoigner ma Reconnoiſſance. Il ne s'en eſt preſenté aucune où votre Protection m'ait été neceſſaire que Vous ne me l'ayez accordée avec une grandeur d'Ame qui me raviſſoit, mais qui ne me ſurprenoit pas. Je vous ai veu, MONSEIGNEUR, me tendre genereuſement la main, pour me faciliter les moyens de m'approcher de Vous : & loin de Vous prévaloir de l'intervale qui eſt entre Vous & moi, avoir la bonté de faire Vous-

même

même des pas de mon côté pour en diminuer l'étenduë. Que ces manieres ſont belles ! & qu'elles diſtinguent bien les Grands qui le ſont par la Naiſſance d'avec ceux qui ne le ſont que par la fortune. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qu'on appelle l'infaillible voie de ſe rendre Maître de tous les cœurs : & s'il m'eſt permis de citer la Fable dans une Lettre où je ne veux dire que des veritez, Eſope, l'incomparable Eſope, ne connoit de veritable nobleſſe que celles en qui l'on remarque une

veritable honnêteté. Le mot d'incomparable qui m'eſt échappé pour accompagner le nom d'Eſope n'a peut-être jamais été mis plus juſtement : les ſiecles qui lui ont ſuccedé, & qui lui ſuccederont juſqu'à la diſſolution des ſiecles mêmes, lui rendront la juſtice qui lui eſt dûë ; & tant qu'il y aura de la droiture ſur la terre, il eſt sûr d'en attirer la veneration. Quel homme a jamais été plus habile dans la ſcience des mœurs ; & qui jamais a imprimé une plus grande haine pour le vice,

& un plus grand amour pour la vertu ? Créſus à qui autrefois Eſope dédia ſes Fables lui-même, en fit tant d'eſtime, que pour en éterniſer le mérite, il lui fit ériger une Statuë d'or : & l'une des plus délicates Plumes de France, qui leur a donné plus de réputation qu'elles n'en avoient, les ayant dediées à l'Auguſte Fils du Monarque le plus auguſte du Monde, j'ai crû, MONSEIGNEUR, que de ſi grands Exemples pouvoient autoriſer la liberté que j'oſe prendre de vous

preſenter le même Eſope ſous un habit different. Ce que j'offre à Voſtre Grandeur, n'a ni la Beauté de l'Original, ni les Graces qu'une ſi excellente Copie ſemble y avoir ajoûtées ; & quelque grand qu'ait été le ſuccez de mon Ouvrage, je ne l'aurois trouvé ni digne de Vous, ni digne de mon zele, ſans l'Approbation que vous avez eu la bonté de joindre à tous les applaudiſſemens qu'il a reçus. L'honneur que Vous lui avez fait, MONSEIGNEUR, de lui accorder vôtre Suffrage le

fait aſpirer à la gloire de vôtre Protection : Il eſt naturel à celui qui lui a donné le jour de chercher à lui procurer une heureuſe Deſtinée ; & ſur qui puis-je jamais jetter les yeux qui ſoit en état de lui faire plus de plaiſir, & qui ait plus de plaiſir quand il en peut faire ? Rien ne manquera à ſon bonheur ſi Vous avez la bonté d'en vouloir être l'Appui : Et pour moi, MONSEIGNEUR, tous mes Vœux ſeront remplis ſi à tant de Graces dont je vous ſuis redevable, Vous

ajoûtez celle de me croire, avec le zele le plus ardent & le plus reſpectueux qui ait jamais été,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-obligé Serviteur,
BOURSAULT.

PREFACE NECESSAIRE.

LE ſuccez que cet Ouvrage a eu ſemble le juſtifier aſſez ; & ce ſeroit mal reconnoître les obligations que j'ai à la voix publique de douter qu'il n'y ait du bon, puis qu'elle y en a trouvé. Le meilleur témoignage que j'en puiſſe rendre eſt l'empreſſement qu'on a eu, non ſeulement de le voir, mais de le voir pluſieurs fois : Et comme toutes les regles du Théatre n'ont jamais eu d'autre but que celui de plaire, je croi les avoir ſuffiſamment obſervées, puis qu'il y a peu de perſonnes à qui je n'aye plû. Je dis peu de perſonnes, car il y en a toûjours quelques-unes, qui mettent toute leur étude à ſe diſtinguer, & qui font conſiſter tout leur eſprit à le faire paroître ſingulier. Si c'eſt en avoir beaucoup de remarquer des fautes, dont le public ne s'apperçoit pas, c'eſt ne l'avoir pas trop raiſonnable de vouloir réſiſter au torrent, & je prendrois le parti de ne pas dire mon ſentiment, quelque bon qu'il me parût, ſi je le voyois oppoſé à celui de tout le monde. Non que je ſois aſſez temeraire pour me perſuader ſottement

que cette piece ſoit exempte de fautes : je les connois auſſi-bien que qui que ce ſoit ; & pour dire quelque choſe de plus, je les ai mêmes connuës en les y mettant, & n'ai pas laiſſé de les y mettre, parce que j'aurois crû en faire une plus grande de les en ôter. Quelque injuſtice qu'on me puiſſe faire, je ſuis ſeur que l'on ne m'en fera pas aſſez, pour s'imaginer que je n'aye pas ſçû que du tems d'Eſope, il n'y avoit ni Huiſſiers, ni Procureurs, ni Conſeillers-Gardenottes, ni Preſidens au Mortier, ni Ducs & Pairs ; ou que s'il y avoit pour le Peuple des Charges à peu près ſemblables, & pour les perſonnes de qualité des dignitez équivalentes, c'étoit ſous des noms differens : Mais de quel fruit auroit été la morale ingenieuſe & divertiſſante, dont cette Piece eſt remplie, ſi je m'étois ſervi de noms & de termes inconnus ; & comment aurois-je pû faire ſentir ce qu'on auroit eu beaucoup de peine à connoître ? Je ſçai qu'en ce tems-là, il n'y avoit point de Libraires qui vendiſſent des Livres défendus dans l'arriere-Boutique ; ni qui contrefiſſent ceux de leurs Confreres : Mais comme toute la vigilance d'un Magiſtrat auſſi équitable qu'auſtere, ne peut ſi bien abbattre cette Hydre qu'il n'en paroiſſe toujours quelque Tête, Eſope ayant été l'un des plus raiſonnables hommes du monde, & la raiſon étant de tous les Païs, & de tous les temps, s'il n'eſt pas

vrai qu'il ait dit ce que je lui fais dire, il eſt au moins vrai-ſemblable qu'il n'auroit pas manqué de le dire, ſi ce déſordre eût été de ſa connoiſſance. Et cela ſuffit.

Cette Comedie, à ce que diſent les gens ſinguliers dont j'ai parlé, n'a pas un aſſez grand nœud, ni aſſez de jeu de Theatre : Et ſi cette Piece a quelque mérite, c'eſt juſtement de-là que je prétens le tirer. Avoir pû trouver un nœud à Eſope, c'eſt ſans doute quelque choſe, & les Maîtres de l'Art n'en peuvent diſconvenir. Mais avoir eu le ſecret de le faire aſſez petit pour ménager le terrain, & pour introduire ſur la Scene des Perſonnages, qu'on aime mieux y voir que les Perſonnages du Sujet même ; c'eſt à mon ſens ce qu'on en doit le plus eſtimer ; ou pour mieux dire, ce qu'on en doit blâmer le moins. Je m'en rapporte de bonne foi, à ceux qui ont honoré cette Comedie de leur preſence. Qu'ils diſent, ſi les Scenes de la Précieuſe, du Païſan, de la Mere dont on a enlevé la fille, de la Conſeillere-Gardenotte, & toutes les autres de cette nature, qui ne tiennent au ſujet que par la relation que les Perſonnages ont avec Eſope, ne leur ont pas fait plus de plaiſir que tout le reſte ; & ſi la Morale Satirique & inſtructive dont elles ſont accompagnez, n'eſt pas ce qui les a le plus intereſſez ? En un mot, cette Piece eſt d'un genre ſi different de toutes les autres, qu'il la faut re-

garder, pour ainſi dire, avec d'autres yeux, & ne pas l'ajuſter à des regles, judicieuſes à parler en general, mais chimeriques dans une eſpeces auſſi particulier que celles-ci. Si j'oſois faire une comparaiſon de la choſe du monde la plus ſerieuſe, à celle qui l'eſt le moins, je dirois qu'il en eſt des regles du Theatre, comme des Loix de la Juſtice. Les Legiſlateurs ont marqué les cas où elles doivent être appliquées, & pour lors c'eſt une leçon preſcrite; mais dans des cas qui ne ſont pas tombez ſous leur ſens, & que le hazard fait naître malgré toute la prévoyance humaine, c'eſt à ceux qui en ſont les Juges, à faire des Loix nouvelles pour les cas qui n'ont pas été prévûës; & de même dans toutes les choſes qui arrivent, & qu'on n'a pas été obligé de prévoir. Si ces grands Genies de l'Antiquité, je veux dire Ariſtote & Horace, qui ont donné des Regles pour le Theatre, avoient pû ſe figurer qu'Eſope eût dû y paroître quelque jour, ils auroient cherché tout ce qui auroit été capable de le faire réüſſir; & puiſqu'il n'a pas moins réüſſi que s'ils m'avoient marqué le chemin que je devois ſuivre, il faut apparemment que j'aye trouvé ce qu'ils m'auroient enſeigné eux-mêmes.

Pour le jeu de Theatre, je l'ai ménagé autant qu'il m'a été poſſible dans le peu que le Sujet m'en a fourni; & je croi même l'avoir aſſez heureuſement diſpoſé pour y atta-

cher l'attention de l'Auditeur juſqu'à la derniere Scene, qui eſt l'effet le plus favorable qu'on puiſſe attendre en ſemblable occaſion. Il y a une Scene de petits Enfans qui finit le troiſiéme Acte, qui a eu aſſez de ſuccez pour meriter d'avoir des Cenſeurs. C'eſt une Fable que j'ai miſe en Action; & voici les défauts qu'on y a trouvez. On dit que ces Enfans ont trop d'eſprit, & qu'Eſope leur dit de trop belles choſes. C'eſt un reproche qui me fait honneur; & j'aime mieux pécher de ce côté-là que de l'autre. Mais pour répondre à une ſi foible objection, il eſt conſtant, & j'en prens l'experience à témoin, qu'on voit tous les jours de petits Enfans de Qualité qui ont une ſi belle éducation, que rien n'eſt plus agréable, que ce qu'ils diſent: & peut-être même a-ce été à entendre parler quelques-uns, que j'ai pris le ſtile dont j'ai eu beſoin pour ceux que j'ai mis ſur le Theatre. Je dois auſſi ce témoignage à la verité, que ceux qui y ont trouvé à dire, ne ſont pas d'une Qualité diſtinguée; & comme leurs Enfans ne parlent, peut-être, pas ſi bien que ceux-là, ils ignorent ce que d'autres ſont capables de dire. Pour Eſope, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de bien faire, & qui après avoir eu la bonté de prêter l'oreille à leur petit different, les exhorte à avoir de l'amitié l'un pour l'autre, il n'y a rien dans ce qu'il leur dit, qui ne ſoit dans la Fa-

ble que ces petits Enfans repreſentent ; & je conſens volontiers que ce que je ferai à l'avenir, ſoit expoſé à une pareille cenſure, à condition d'un même ſuccez.

Quelque grand qu'il ait été, j'avoüe que j'ai tremblé plus d'une fois, & que s'il y a de la gloire à acquerir à mettre quelque choſe de nouveau au jour, il y a beaucoup de danger à craindre. Le Peuple qui s'attendoit à voir une Comedie ordinaire, qui d'intrigue en intrigue, & à la faveur de quelques plaiſanteries, va inſenſiblement à la fin de ſon ſujet fut ſurpris d'entendre des Fables, à quoi il ne s'attendoit pas, (car cette Piece n'avoit été promiſe que ſous le nom d'Eſope) & ne ſçût d'abord de quelle maniere il devoit les recevoir : mais quand il comprit le ſens qu'elles renfermoient, & qu'il vit toute l'étenduë de leur application, il ſe voulut mal de l'injuſtice qu'il m'avoit renduë, & ſes applaudiſſemens furent, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, comme la réparation de ſon murmure : ainſi j'ai tous les Sujets imaginables de m'en loüer, & je n'en ai aucun de m'en plaindre.

Ce qui m'a paru de plus dangereux dans cette entrepriſe, ç'a été d'oſer mettre des Fables en Vers aprés l'illuſtre Monſieur de la Fontaine, qui m'a devancé dans cette route, & que je ne prétens ſuivre que de trés-loin. Il ne faut que comparer les ſiennes avec celles que j'ai faites, pour voir que c'eſt lui qui

qui eſt le Maître : les ſoins inutiles que j'ai pris de l'imiter, m'ont appris qu'il eſt inimitable ; & c'eſt beaucoup pour moi que la gloire d'avoir été ſouffert où il a été admiré.

LE POUVOIR DES FABLES.

PROLOGUE.

Autrefois dans Athene un fameux Orateur
Zelé pour la cauſe Publique
Craignant pour ſa Patrie un extrême malheur,
Mit en œuvre ſa Rethorique ;
Et pour émouvoir l'Auditeur
Fit un Diſcours fort pathetique.
Mais le peuple qui l'écoutoit
Immobile comme une Souche,
Ne fut non plus touché de ce qu'il débitoit,
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progrez
Que faiſoit ſon éloquence.

L'Anguille, ajoût a-t-il, l'Hyrondelle & Cérès
Firent un jour connoiſſance.
En voyageant toutes trois.
Un fleuve impetueux s'oppoſe à leur paſſage ;
L'Hyrondelle en volant, & l'Anguille à la nage,
Le paſſerent ſans peine, & l'auroient fait vingt fois.
Et Cérès ? dit le Peuple en élevant ſa Voix :
Vous avez fait paſſer l'Anguille & l'Hyrondelle ;
Monſieur le Philoſophe en vous remerciant :
Mais Cérès, que devint-elle ?
Dit encor une fois le Peuple impatient.
Meſſieurs, dit l'Orateur, vous deſſillez ma veuë,
Je me ſuis abuſé juſques à ce moment :
La verité toute nuë
N'a pas aſſez d'enjoûment :
Une Fable l'inſinuë
Bien plus agréablement.

Meſſieurs les Auditeurs, qui par votre ſuffrage
Rendez bon ou mauvais le Deſtin d'un Ouvrage,
Celui qui va paroître eſt d'un genre nouveau :
S'il vous bleſſe, il eſt laid, s'il vous plait, il eſt beau.
Eſope, ſi connu par ſes ſçavantes Fables,
Fut jadis condamné par des Juges coupables :
Mais ceux qui de ſon ſort décident aujourd'hui
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre lui.
Il ne vous dira point de ces Quolibets fades,
Qui ne ſont de bons mets que pour des goûts malades :
Par les Fables qu'il cite en differens endroits,
Il ſe montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Peſez-en le merite en Juges équitables :
Vous le méconnoîtriez s'il ne diſoit des Fables :
Et vous auriez dans l'ame un ſenſible dépit
De le voir par ſa Boſſe, & non par ſon eſprit.

PERSONNAGES.

ESOPE.
LEARQUE, Gouverneur de Sizique.
EUPHROSINE, Fille de Learque.
AGENOR, Gentilhomme de Lesbos, Amant d'Euphrosine.
DORIS, Confidente d'Euphrosine.
HORTENSE, Fille entêtée de son esprit.
DEUX DEPUTEZ de Sizique, tous deux fort vieux.
PIERROT, Payſan d'auprés de Sizique.
AGATON, petit Garçon fort beau, fils de Learque.
CLEONICE, petite fille fort laide, ſœur d'Agaton.
M. DOUCET, Genealogiſte.
AMINTE, Mere d'une fille enlevée.
ALBIONE, Veuve d'un Conſeiller-Notaire.
COLINETTE, Femme de Pierrot.
M. FURET, Huiſſier.
DEUX COMEDIENS.
UN MAISTRE D'HOSTEL.
UN SOMMELIER.
UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Sizique.

LES FABLES D'ESOPE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

ENFIN ce grand esprit que je brûlois de voir,
L'incomparable Esope est ici d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble :
Ne me déguise rien, dy moy ce qu'il t'en semble.
Ne le trouves-tu pas un aimable homme ?

EUPHROSINE.

Moy ?

LEARQUE.

Oüy.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui reſſemble.

LEARQUE.

Et toi,
Comment le trouves-tu ? je te croi délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monſieur, que je le flatte ?

LEARQUE.

Dis la verité pure, autrement ne dit mot.

DORIS.

Vous le ſouhaitez ?

LEARQUE.

Oüi.

DORIS.

C'eſt un vilain Magot,
Franchement.

LEARQUE.

Quoi, friponne, eſtre aſſez arrogante . . .

DORIS.

Si cela vous deplaît, ſouffrez donc que je mente.
Me voilà toute prête à dire qu'il eſt beau ;
Que c'eſt, ſi vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir ſans l'aimer, c'eſt en vain qu'on travaille ;
Qu'il n'eſt pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut juſqu'au bas tout m'en paroît charmant ;
Mais ce ſera, Monſieur, mentir impudemment :
Et jamais au menſonge on ne m'a vû de pente,
Quoi que vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez moi ;
Je ris incognito d'abord que je le voi ;
Je ne puis m'en tenir quelque effort que je faſſe :
Il n'eſt point de laideur que ſon muſeau n'efface ;

Et le reſte au viſage eſt ſi bien aſſorti
Qu'il n'a membre en ſon corps qui ne ſoit mal bâti:
Celui qui le forma choiſit un ſot modele.

LEARQUE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'ame belle.
Plût aux Dieux, tel qu'il eſt, qu'Euphroſine lui plût!

EUPHROSINE.

Et ſi je lui plaiſois, quel ſeroit vôtre but,
Mon Pere?

LEARQUE.

Ignores-tu juſqu'où va ma tendreſſe,
Et combien dans ton ſort ton Pere s'intereſſe,
Jamais aucun plaiſir ne m'a ſemblé ſi doux,
Que celui que j'aurois de le voir ton Epoux.

EUPHROSINE.

Mon Epoux, juſte Ciel! que venez-vous de dire?

DORIS.

Bon: ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire?

LEARQUE.

Eſope, ſelon toi, n'eſt donc pas ſon fait?

DORIS.

Non.
Pour épouſer un Singe il faut eſtre Guenon.
Car entre nous, Monſieur, Eſope eſt un vrai Singe:
Celui qui vous eſt mort, quand il avoit du linge,
Un juſte-au-corps, des gands, & ſon petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur ſe dévelope,
Je l'aurois épouſé plus volontiers qu'Eſope.

LEARQUE.

S'il faut être animal pour meriter ta foi,
Le Singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'eſprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Eſope indigne de ma Fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous qu'il ait?

LEARQUE. *à Euphrosine.*

Ecoute. En peu de mots en voici le Portrait.
Il est laid ; mais croi moi, c'est une bagatelle :
Un homme est assez beau quand il a l'ame belle ;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toûjours celle d'Esope a paru sans deffaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage,
Qu'une Richesse immense est son moindre avantage ;
Crésus, le plus heureux de tous les Potentats,
Se repose sur lui du soin de ses Etats.
Dans un Poste si haut à quoi crois-tu qu'il pense ?
A vivre dans le faste, & parmi l'opulence ?
A bâtir sa Maison des dépoüilles d'autrui ?
Il sert le Roy, le Peuple, & ne fait rien pour lui.
Au Riche comme au Pauvre il tâche d'être utile ;
Et depuis quatre mois qu'il va de Ville en Ville,
Il enseigne aux Petits à faire leur devoir,
Et tempere des Grands l'impetueux pouvoir :
A la droite raison il veut que tout se rende ;
Qu'en pere de son Peuple un Monarque commande ;
Et que mourant plûtôt que d'oser le trahir,
Un Sujet se restraigne à l'honneur d'obéir.
Comme il est dangereux d'être trop veritable
Il se sert du secours que lui prête la Fable ;
Et sous les noms abjets de divers animaux,
Applaudit les vertus, & reprend les deffauts.
Quoique par bienséance il ne nomme personne,
Si l'on ne se connoît au moins on se soupçonne :
Et par cette industrie, en quelque rang qu'on soit,
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà sincerement le Portrait de son ame.

DORIS.

Que vous seriez, Monsieur, un bon Peintre de femme !

Vous fardez vos Portraits admirablement bien.

LEARQUE.

Quoi, ma fille soûpire, & ne me répond rien ?
Un merite si grand ne la rend point sensible ?

EUPHROSINE.

Mon Pere, à mon devoir il n'est rien d'impossible.
Mais Esope est si laid !

LEARQUE.

Son esprit est si beau !
La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau :
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Par tout où de Crésus s'étendent les Etats,
Il dépose à son gré les mauvais Magistrats.
Change les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
Eloignez de la Cour, tyrannisent leurs Places.
Casse les Officiers, qui pour faire les fins,
Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts ;
Et de peur que la fraude à la fin ne soit sçûë,
Ont des gens empruntez pour passer en revûë.
Exclud les Conseillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'Audiance ils se sont endormis.
Bannit les Avocats, dont l'élegante prose
A l'art de rendre bonne une méchante Cause.
Abolit les Brelans, ces honteux Rendez-vous,
Où l'on tient une Ecole à dresser des Filoux.
Deffend aux Medecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent,
Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
Esope a sans reserve inspection sur tout.
Quoi que ma probité soit exempte d'atteintes,
Peut-estre contre moi lui fera-t'on des plaintes :
Gouverneur de Sizique, où mon sort est si doux,
Je joüis d'un bonheur qui me fait des jaloux ;
Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre,

A ſon appartement je vai voir s'il eſt jour ;
Sçavoir s'il eſt viſible, & lui faire ma cour ;
Lui marquer par mon zele & par ma déference.....

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le voi qui s'avance :
Quel Marmouſet !

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

J'Allois pour voir vôtre Grandeur,
Et ſçavoir....

ESOPE.

Doucement, Monſieur le Gouverneur,
Dans la Place où je ſuis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vole terre à terre :
Le terme de Grandeur ne fût point fait pour moi.

LEARQUE.

Eh, Monſieur, c'eſt un grade acquis à votre Emploi.
Tous vos Prédeceſſeurs juſqu'au temps où nous ſommes.....

ESOPE.

Tous mes Prédeceſſeurs ont été de grands hommes,
Dont le ſang, le ſervice, & les hautes vertus
A ne rien déguiſer, meritoient encor plus.
Pour moi qu'un Sort bizare a tiré de la bouë,
Moi de qui pour un temps la Fortune ſe jouë,
A quoi que ce puiſſe être où je ſois diſtiné,
Je me ſouviens toûjours de ce que je ſuis né.
La Fortune eſt à craindre où manque la Sageſſe.

Etre aujourd'hui Grandeur, & demain Petiteſſe,
Garder un long Silence aprés un peu de Bruit,
C'eſt le commun deſtin des Grands, par cas fortuit.
Tréve donc de Grandeur pour un homme ſi mince.

LEARQUE.

Et de quoi vous ſert donc d'être auprés d'un grand Prince;
Si les Titres d'honneur ne vous enteſtent pas,
La Richeſſe à vos yeux doit avoir des appas:
Vous êtes dans un Poſte, où vous n'avez qu'à prendre;
Tout l'Argent de Créſus dans vos mains ſe vient rendre;
Tous ceux qui devant vous rempliſſoient vos Emplois,
Quand ils les ont quittez étoient de petits Rois:
C'étoit une Fortune auſſi haute que prompte.

ESOPE.

Monſieur le Gouverneur, que je vous faſſe un Conte,
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

AUtrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une Grange,
Où trouvant quantité de Grain,
Elle ſe croit de Nôce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin, la pance pleine, & toute rebondie,
Elle a peur d'être priſe en ce flagrant délit,
Et va par ſon entrée eſſayer la ſortie;
Mais elle étoit trop groſſe, ou le trou trop petit.
Un Renard ſur ces entrefaites,
Paſſant en cet endroit, & la voyant pâtir,
C'eſt en vain, lui dit-il, groſſe comme vous êtes,
Que vous eſperez de ſortir.

Je vous plains d'être en ce gîte ;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vîte,
Tout ce que vous avez pris.

A l'application.

LEARQUE

Elle eſt aiſée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La verité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de ſoupçons,
A qui ſe vouë au Prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliſer vont trop droit en beſogne.
Pour celui qui ſur tout pince, lezine, rogne,
Qui du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un liard ;
Quand il croit ſa Fortune & ſolide & complette,
Il éprouve le ſort qu'éprouva la Belette ;
Et ſurpris dans la Grange auprés du tas de Grain,
Il ne peut en ſortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun riſque.
Un grand fonds de Vertu rarement ſe confiſque :
En faveur, en diſgrace on eſt ſeur d'en joüir.

LEARQUE.

Monſieur, on eſt charmé quand on peut vous oüir.
Mais faiſons, je vous prie, une petite poſe.
Peut-être le matin prenez vous quelque choſe :
Un Boüillon, du Caffé. Que vous plaît-il des deux ?

ESOPE.

Avez vous du Caffé qui ſoit bon.

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'eſt rien de ſi bon contre le mal de tête.

Quand j'en prends le matin, je ſuis gai tous le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour :
Et dans peu de momens on va vous ſatisfaire.

ESOPE.

Quoi, faut-il que vous même. . . .

LEARQUE.

Oüi, j'y ſuis neceſſaire.

à Euphroſine.

Entretenez Monſieur, & ne le quittez pas.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

ME voila, ſans deffenſe, en proye à vos appas,
Ma belle Enfant. Mon cœur a beaucoup de foibleſſe ;
Un coup d'œil m'aſſaſſine, ou tout au moins me bleſſe.

EUPHROSINE.

Monſieur, ne craignez rien. Les Dieux me ſont témoins,
Que je n'i veux donner ni mes vœux ni mes ſoins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'eſt pas là ce qui vous inquiete.
Rarement à votre âge on eſt ſans amourette.
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moy ?

DORIS.

Ne déguiſez rien.
Monſieur eſt honnête homme, il en uſera bien :

Il peut, par le credit qu'il a sur votre Pere,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.
Oüi, Monsieur, ma Maitresse aime depuis deux ans
Un Gentilhomme aimable & des plus complaisans;
Jeune, galand, bien fait, s'il en est dans le monde;
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le Gouverneur, que la grandeur enteste,
Aux appas de sa fille offre une autre conqueste,
Et veut dés aujourd'hui qu'elle applique son soin,
A donner de l'amour au plus vilain Marsoüin...
Voyez la pauvre enfant, elle s'en desespere.
Et vous êtes si bien avec Monsieur son Pere,
Qu'un mot que vous diriez le feroit consentir
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir,
A lui donner au moins un homme en bonne forme!
Et non comme il veut faire une figure énorme,
Que dans sa belle humeur la Nature en joüant,
A faite moitié Singe, & moitié Chat-huant.
L'agreable bijou qu'un mari de la sorte!

ESOPE.

Et comment nomme-t'on ce Chat huant?

EUPHROSINE.

Qu'importe?
On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.
Mon Pere au premier mot devinera qui c'est.
Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ESOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple:

LE RENARD, ET LA TESTE PEINTE.

JAdis un Renard affamé

Rôdant par-ci, par-là, pour faire bonne queſte,
Entra dans la maiſon d'un Peintre renommé,
Et trouva ſous ſa patte une fort belle Tête.
Une Perruque blonde, ainſi qu'a votre Amant,
De l'éclat de ſon tein relevoit l'agrement.
O Ciel! s'écria-t'il, qu'elle me ſemble belle!
C'eſt grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque étalent des appas
Qui de la Tête peinte étant le vrai modelle
Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de cervelle?
De votre Sexe même, & vous le ſçavez bien,
Pour paroître charmante on ne néglige rien:
Et quel malheur plus grand que celui d'etre belle,
Lors qu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle!
Peut-être que l'Amant épris de vos attraits
Eſt une belle tête, à la cervelle près:
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce,
Au fond, l'eſprit & lui, ſont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monſieur, & dedans & dehors:
Son eſprit, j'en ſuis sûre, eſt mieux fait que ſon corps:
Je puis, ſans le flatter, dire à ſon avantage
Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de ſon âge.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'eſſai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit eſt aſſurément vrai:
Je puis vous en parler de ſcience certaine.

S'il faut nous séparer figurez-vous ma peine:
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant....

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant?

DORIS.

Et fy, Monsieur! comment voulez-vous qu'elle en tâte?
Il n'est ragoût si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon Pere un mot en ma faveur?
Puis-je l'espérer...

ESOPE.

Oüi, je prétens faire en sorte
Que dès demain...

SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS un OFFICIER.

DORIS.

VOici le Caffé qu'on apporte;

ESOPE *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoi, jamais?

EUPHROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît, autrement.

Il pourroit à vos feux arriverdu dé ordre ;
Et par le Chat-huant je vous laiſſerois mordre.

DORIS.

Et prenez-en, Madame, au lieu d'une fois, deux,
Et garentiſſez-vous d'un oiſeau ſi hideux.

EUPHROSINE.

Le Caffé me fait mal.

DORIS.

Je boircis de l'abſinte
Pour trouver à ſortir d'un pareil labyrinte.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puiſqu'il vous plaiſt ainſi,
Monſieur.

ESOPE.

La Confidente en prendra bien auſſi ?
Je vois bien qu'à la joye elle n'eſt pas contraire.

DORIS.

Oh pour moy, volontiers, je ſuis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons : à la ſanté de vôtre époux futur.
Vous me ferez raiſon que je crois ?

EUPHROSINE.

A coup ſûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop ſenſible
Pour vous rien refuſer qui luy ſemble poſſible.
Quand vous verrez mon Pere appuyez fortement.
Sur les perfections de mon premier Amant.
J'attens tout d'un ſecours auſſi grand que le vôtre.

DORIS.

Et ſur tout peſez bien ſur les deffauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point,
Quoy que vous en diſiez vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendreſſe,
Eſt l'homme le mieux fait qu'ait veu naiſtre la Grece.

DORIS.

Dites que le ſecond, baſti tout de travers,
Eſt le plus laid Maſtin qu'ait produit l'Univers.

EUPHROSINE.

Perſuadez-luy bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honneſte homme.

DORIS.

Perſuadez-luy bien qu'il n'eſt vice ſi bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvellant mon zele
Juſqu'au dernier ſoupir je luy ſeray fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lieu conjugal,
S'il ſe joüe à l'hymen il s'en trouvera mal:
Et qu'il a ſur le front une table d'attente
Qui de ſa deſtinée eſt la preuve éclatante.
Voila ce qu'à ſon Pere il faut faire ſçavoir.

SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, un LAQUAIS, un OFFICIER.

LE LAQUAIS.

UNe Dame eſt là-bas qui demande à vous voir, Monſieur.

ESOPE.

Quelle Dame eſt-ce?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme....

A Doris.

C'eſt cette Dame.... & là.... plus ſçavante qu'un homme!

Dont l'esprit est si creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle comme les autres font.

DORIS.

Je sçay qui c'est. Sortons, rendons-luy ce service,
L'entretien d'une femme est pour elle un supplice.
Elle veut du pompeux jusqu'au moindre discours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon espoir est dans votre secours:
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'osez prétendre.

SCENE VI.

HORTENSE, ESOPE

HORTENSE.

LA Déesse, à cent voix, qui du sein d'Atropos
Sauve les noms fameux & les faits des Heros,
La Renommée, enfin, vous met en paralelle....

ESOPE *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t'elle?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser:
Votre stile est si haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne croi pas, Monsieur, que j'en puisse descendre;
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé:
J'ai naturellement l'esprit trop élevé:
Vôtre peine à m'entendre est une raillerie,

Vous avez l'Intellect d'une Cathegorie.....

ESOPE.

Madame, en verité ce jargon m'eſt ſuſpect.
Je n'ai jamais appris ce que c'eſt qu'Intellect;
Et je croi ſottement, tant que j'ai la tête dure,
Qu'une Cathegorie eſt une groſſe injure.
A quoi ſert de parler que pour être entendu?
Et ſi je vous entends je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi, l'Eſprit le plus beau de tout notre hemiſphere
Voit de l'opacité parmi tant de lumiere!
Ce qui paſſe chez vous pour des obſcuritez
Chez le monde poli ſont des Amenitez.
Deſcendre d'où je ſuis au langage vulgaire
Eſt un éboulement que je ne ſçaurois faire:
Le chemin m'en paroit impraticable & long.

ESOPE.

Eh de grace, Madame, à qui parlez-vous donc.?
Avant qu'un ſerviteur puiſſe vous être utile
Il lui faut plus d'un an pour ſçavoir votre ſtile;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truchement.
Eſtes-vous mariée.

HORTENSE.

O Ciel! quelle demande!
Puis-je l'être?

ESOPE.

Eh oüida, vous être aſſez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent ſe marier
Il leur faut même eſpece à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un Mari dans ſes heures brutales
Pour tranſmettre aprés lui ſes vertus animales,
Introduiſe à la vie un nombre de Marmots:
Qui tiendront de leur pere, & qui ſeront des ſots?

ESOPE.

Mais qui voiez-vous donc? car c'eſt là ma ſurpriſe.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquilliſe.
J'aime mieux être ſeule, & dans l'inaction
Que de mes-allier ma converſation.
Un diſcours ſans figure eſt un mets que j'abhorre;
Je veux de l'antitheſe ou de la metaphore;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
Comme intelligible, inaffectation:
J'y trouve une beauté preſque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable, Madame;

HORTENSE.

Volontiers. L'Apologue me plaît,
Quand l'application en eſt juſte.

ESOPE.

Elle l'eſt.

LE ROSSIGNOL.

UN Roſſignol inquiet & volage,
Dont le gazoüillement étoit touchant & beau,
Ennuié du même ramage
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voiſine une jeune Linotte
Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons;
Et qui du flageolet imitant tous les ſons,
Sembloit avoir appris juſqu'à la moindre notte.
Le Roſſignol perſuadé
Qu'à ſes vaſtes clartez rien n'étoit difficile,
Apprit groſſierement un ramage guindé.
Et de tous les Oiſeaux ſe crut le plus habile.
Mais ſon ſort fut ſi cruel

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis si peu de tems que je ne vous ai veuë,
Vous est-il arrivé quelque affaire imprévuë ;

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon déſeſpoir ;
Ou preſte moi l'oreille, & tu vas tout ſçavoir.
Apprens, Doris, apprens que le fourbe d'Eſope...

DORIS.

Achevez, qu'a-til fait le malheureux Cyclope ;

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouſe demain par l'ordre de mon Pere.

DORIS.

Lui, Madame !

EUPHROSINE.

Eſt-ce à tort que je me deſeſpere ;
Parle moy nettement, nous ſommes ſans témoins,
Eſt-ce à tort....

DORIS.

Non, Madame, on ſe pendroit à moins.
De votre deſeſpoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Eſope eſt encor pis ſans doute :
Et ſe précipiter d'un haut rocher à bas,
Eſt un ſort moins cruelle que d'entrer dans ſes bras.
Comment ? Quand ce Magot d'odieuſe memoire,
A votre Epoux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à ſa ſanté, ſans que vous le ſçuſſiez,
Que ce malin Boſſu vouloit que vous buſſiez !
Il faut qu'aſſurément votre Pere radote.

EUPHROSINE.

Quel Epoux il me donne, & quel amant il m'oſte ;
Tu ſçais ce qu'eſt Eſope, & ce qu'eſt Agenor.

DORIS.

Belle comparaiſon ! c'eſt du fer & de l'or.

Mais Agenor auſſi, dont l'amour eſt extréme,
N'eſt guere impatient de revoir ce qu'il aime :
Depuis qu'il eſt parti pour aller à Lesbos,
De ſon Pere defunt empaqueter les os,
Deux mois ſont écoulez, & voici le troiſiéme....

EUPHROSINE.

Qu'apperçois-je, Doris ?

DORIS.

Madame, c'eſt lui-même !

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

QUoi, dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphroſine ?

EUPHROSINE.

Agenor ! que vous arrivé tard ?

AGENOR.

Il eſt vrai ; mais, Madame, une tempête étrange....

DORIS.

Madame eſt mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je!
Dis-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai.

AGENOR.

Quoi, ſincérement ?

DORIS.

Oüi,

Un Rival venu d'hier, vous en fevre aujourd'hui:
Voilà la verité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame!
Avez vous pû trahir une si belle flâme?
Avez-vous pû....

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux:
Je suis dans ce malheur, plus à plaindre que vous.
Lors que de trahison votre cœur me soupçonne,
Il ne sçai pas qu'Esope est l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Esope! Et le moyen de présumer cela?
L'homme le plus mal fait, le plus laid!

DORIS.

Le voilà.
Il s'est rendu fameux par sa méchante mine,
On le connoît par tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre Pere, sans doute, use ici de ses droits:
Vous avez trop bon goût, pour un si mauvais choix,
Esope!

EUPHROSINE.

Tel qu'il est, il a charmé mon Pere:
Il est infatué de son esprit austere:
Ses égards vont pour lui par delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre,
Que les Chiens d'Esope en ce lieu se vont rendre:
Dans ce Fauteüil douillet, votre Epoux prétendu,
Que de tout votre cœur voudriez voir pendu,
Va donner audiance à qui voudra se plaindre;
Et s'il vous apperçoit vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez Monsieur, sans bruit;

Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit :
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne !
Il faut aller au fait, sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon Pere y vient, quel sera mon dépit ?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre Pere ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte :
Le petit escalier qui conduit au jardin,
Contre toute surprise offre un secours soudain ;
Allez sans hésiter où mon zele vous pousse.
Hé bien ! ne voilà pas le Chant-huant qui tousse :
Parlez de ce côté de peur d'en être vûs.
L'Animal qui paroît rend tous mes sens émûs :
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

DORIS,

DORIS.

Monsieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille est-elle sage ?

DORIS.

Fort sage.

LEARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge son frein,
Trouve le jour obscur, quoy qu'il soit fort serain,

A votre volonté tâche d'être rebelle,
Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, est votre jugement ?

LEARQUE.

J'ai parlé, c'est assez, point de raisonnement.
Monsieur lui fait honneur. Dis encore le contraire :

DORIS.

Moi ! non ; mais c'est, je croi, tout ce qu'il lui peut faire.
Monsieur a ses raisons, que je ne blâme pas ;
S'il aime ma Maîtresse, il lui voit des appas ;
Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable,
Et Monsieur qu'elle hait, est assez haïssable.
C'est une verité que je ne puis trahir,
L'un a raison d'aimer, & l'autre de haïr.
Voilà mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ai prés de votre fille une bonne Avocate !
Qu'en dites-vous ?

LEARQUE.

Sortez, impudente.

DORIS.

Je sors.
Mais aurez-vous raison, quand je serai dehors ?
Serez-vous moins gêné par votre conscience ?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre presence,
Dieu sçait comme en secret je suis sur le tapis.

DORIS.

Je dis la verité : que dirois-je de pis ?
Adieu.

SCENE

SCENE IV.

LEARQUE, ESOPE.

LEARQUE.

SUr ma parole ayez l'ame tranquile.
Je ſçai qu'à ſon devoir Euphroſine eſt docile.
On l'arrache avec peine à ſon premier Amand.

ESOPE.

L'aime-t-elle ?

LEARQUE.

Beaucoup.

ESOPE.

Et lui ?

LEARQUE.

Pareillement.

ESOPE.

Eſt-il jeune ?

LEARQUE.

A peu près de l'âge de ma fille.

ESOPE.

Riche ?

LEARQUE.

Fort riche.

ESOPE.

Noble ?

LEARQUE.

Oüi ? de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela ?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je sois mieux son fait ?
C'est changer un bon champ contre une terre en friche.
Je ne suis, comme on sçait, Jeune, Noble, ni Riche.
Pour bien fait, écoutez, je suis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites !

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?
Beau-pere d'un tel homme, & sûr de son crédit,
Il n'est aucun espoir qui me soit interdit.
J'ai pour vous préferer de legitimes causes.

ESOPE.

Fort bien. Ayez donc soin d'applanir toutes choses.

LEARQUE.

Je vai près de ma fille user de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on fasse entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VIELLARDS, ESOPE.

I. VIELLIARD.

Monseigneur....

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phrase:

Le mot de Monſeigneur demande trop d'emphaſe :
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monſieur,
Notre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raiſon ?

I. VIEILLARD.

Le nôtre eſt devenu trop riche :
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quant il vint s'établir dans ſon gouvernement
Il avoit pour cortege un Laquais ſeulement,
Et pour tout équipage une méchante Roſſe :
Maintenant ſix chevaux font rouler ſon Caroſſe.
Il ſerre le bouton quand on s'adreſſe à lui....

ESOPE.

Paſſons. Tous ſes pareils ſont de même aujourd'hui.
Ménace-t'il ? bat-il ? ſans relâche ni tréve ?

II. VIEILLARD.

Non, Monſieur, mais....

ESOPE.

Quoi, mais,

II. VIEILLARD

Il eſt ſi gras qu'il créve:
A s'engraiſſer encor il applique tous ſes ſoins.

ESOPE.

Un autre qui viendra s'engraiſſera-t'il moins ?
Pour courir à la proye il eſt le plus alaigre.
Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur maigre ;
A chaque heure du jour vous l'avez ſur les bras ;
Il le faut engraiſſer & le vôtre eſt tout gras :
Et c'eſt pour le Public une choſe moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraiſſer un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

II. VIEILLARD.

Nous, Monsieur?
Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fut-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

II. VIEILLARD.

Monsieur, à cette grace ajoutez-en un autre.
Le Peuple pour son Prince est tout zele, tout feu,
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu:
Plus il est élevé sur les autres Monarques,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un si grand Roy prenez nos interêts.

ESOPE.

Voici pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH

LEs Petits sont sujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'Estomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Bissac;
Et croyant se vanger se punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à son devoir ne veut plus se ranger:
Les Pieds cessent d'aller, les Mains cessent de prendre;
Et lorsque l'Estomach voulut les avertir,
Qu'ils se repentiroient de le laisser pastir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissoit
D'avoir fait un si beau divorce,
Plus l'Estomach s'affoiblissoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las.
Voulant prendre un air moins farouche,
Les Pieds ne pûrent faire un pas,

Ni les debiles Mains aller juſqu'à la bouche :
Et manque de ſecours l'Eſtomach rétréci,
Etant mort, par leur faute, ils moururent auſſi.

A peſer comme il faut le ſens de cette Fable,
De bonne foi, la plainte eſt-elle aiſonnable ?
En donnant de vos biens une legere part,
Le reſte en ſeureté ne coutt aucun hazard.
Vous joüiſſez ſans peur de vos fertiles terres ;
Elles ſont à l'abri du ravage des guerres ;
Et vos riches troupeaux paiſſent dans vos guerets,
Comme ſi l'on étoit dans une pleine paix.
La Guerre, en quatre jours, au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles ;
Et de votre repos vos Ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.
Comme un bon Eſtomach, Créſus avec uſure
Sur le Corps tout entier répand ſa nourriture ;
Et des Membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos ſoins, ces raiſons vous invitent.
Plus l'Eſtomach eſt bon, plus les Membres profitent ;
Quand il a de la force ils ſont forts, agiſſans ;
Et quand il eſt débile ils ſont tous languiſſans.
C'eſt une verité qu'on ne peut mettre en doute.

I. VIEILLARD.

On eſt plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours à le bien de vous voir !
En ſe divertiſſant on apprend ſon devoir :
Ce que par l'Eſtomach nous preſcrit votre Fable,
Eſt de tous les devoirs le plus indiſpenſable.

Adieu. Puiſſiez-vous vivre encor un ſiecle au moins.

II. VIEILLARD.

Et puiſſions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priere.

ESOPE.

Oh, je n'en doute point, & je vous croi ſincere.
C'eſt ſans difficultez, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir auſſi.
J'en ſçai qui donneroient une bien groſſe ſome...

SCENE IV.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

TEſtidié je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous ſeriez un menteur ſi vous diſiez que non:
Malgré vous, votre boſſe enſeigne votre nom.
Serviteur.

ESOPE.

Avez-vous quelque choſe à me dire?

PIERROT.

Je ne ſçaurois vous voir & m'empêcher de rire.
Je n'ai vû de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai ſur le cœur je le boute dehors.
Au reſte, bon vivant, tout auſſi bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon tems mes plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque choſe?

PIERROT.

Et mordié, l'on ſçait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien :
Voici ce que je veux : écoutez bien.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'eſprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un Village ici-prés je ſuis le fin premier :
J'ai bon vin dant ma cave, & bled dans mon grenier :
J'ai des Beſtes à corne, & des Troupiaux à laine :
Et ma cour de Volaille eſt toujours toute pleine :
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Teſtidié, je ſuis las d'être appellé Pierrot.
J'ai dans un ſac de cuir raiſonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une Charge.
Enfin, bref, je veux être aprenti Courtiſan.
J'ai mon couſin germain, comme moi Paiſan,
Qui ſortit de chez lui le biſſac ſur l'épaule,
Des ſabots dans ſes pieds, dans ſa main une gaule,
Et qui par la mordié fait ſi bien & ſi biau,
Qu'il eſt auprès du Roy comme un poiſſon dans l'iau.
Il n'eſt pour bien nager que les grandes Rivieres.
Je ferai notre femme une des Chambrieres
De la Reine..... & puis crac. Et, mordié que ſçait-on ?
Vous qui du Roy Créſus être le Factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un ſervice,
Car chez vous autres Grands, point d'argent, point de Suiſſe.

Choisissez-moi vous-même une Charge.

ESOPE.

A vous,

PIERROT.

Oüi.

A votre aise, demain, si ce n'est aujourd'hui.
Prenez-en une.... là.... qui soit bien mon affaire,
Qui rapporte biaucoup, & qui ne coûte guere.

ESOPE.

Quelle Charge à la Cour vous est propre,

PIERROT.

Et mordié,
Qu'importe Connêtable, ou bien Valet de Pié.
Vingt francs plus, vingt francs moins, que rien ne vous empêche.
Je ne sçai ce que c'est que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié, menti,
Et voila, palsandié, comme je suis bâti.

ESOPE.

Eh, Monsieur le Manan, apprenez-moi de grace,
Puisque vous êtes bien; pourquoi changer de place?
Pourquoi vous transplanter, & sortir de ces lieux?

PIERROT.

Pardié, si je suis bien, c'est pour être encor mieux.

ESOPE.

Fort bien; c'est raisonner, & j'aime qu'on raisonne.
Voions si dans le fond votre raison est bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque?

PIERROT.

Non;

ESOPE.

Vous avez de bon vin?

PIERROT.

Oüi, testidié, fort bon.
J'en trinque !....

ESOPE.

Vous mangez sans nul défiance ?
Sans d'aucun heritier craindre l'impatience ?

PIERROT.

Oüi, pardié.

ESOPE.

Vous dormez sans trouble & sans effroi ?
Tant qu'il vous plaist ?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boi :
Tout mon soû.

ESOPE.

Vous avez quelques amis sinceres ?

PIERROT.

Je le sommes tretous, je vivons comme freres,
Quand l'un peut servir l'autre, il n'y manque jamais,
Et si j'avons du bien je le mangeons en paix.
Les Fêtes sous l'ormiau j'allons joüer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles ;
Et je baisolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une Charge à la Cour ?
Où peut-tu rencontrer une plus douce vie ?
Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie.
Et je sçai force Gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'est point là d'ami dont on ne se défie ;
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie ;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repû,
On n'y sçauroit manger sans être interrompu ;
Et quant de lassitude en soi-même on sommeil,
Quelque peine qu'on souffre il faut souvent qu'on veille.

Préfere ton repos à tout cet embarras ;
E' sois sage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

UN Rat de Cour, ou si tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du Celier qui lui servoit d'asile,
Et fut se promener aux Champs.
Comme il respire l'air dans un sombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras dessus, bras dessous :
Après s'être bien dit serviteur, moi le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller se rafraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là le Villageois le régale,
De Raisins, de Pommes, de Noix ;
Mais quoi que son zele étale,
Rien ne touche le Bourgeois ;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie est trop frugale.
Venez vous-en, dit-il, me voir à votre tour ;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler Dimanche ;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le sobre Rat des Champs qui du bout d'une Rave
Dinoit assez souvent, & ne dinoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier General.
Huile, Beure, Jambons, petit Salé, Fromage,
Tout y regorge de bien :
Et ce qui pour le Maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guere, ou pour mieux dire, rien.

Nos deux Rats étant à même,
Avoient de quoi se soûler :
Mais un Chat par malheur s'étant mis à mioler,
Ils se crûrent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant passé,
Ils revinrent à leur proye ;
Mais leur repas à peine estoit recommencé,
Qu'on revient troubler leur joye :
Tantôt c'est un Sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ses Camarades,
Et tantôt un autre Officier
Veut de l'huile pour ses salades.
Enfin le pauvre Rat, qui dans son cher hameau
Passoit ses heureux jours sans crainte & sans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il soit en danger de la vie ;
Prend congé de son Hôte, en lui disant ces mots :
Vos mets ne me touche guere :
Peut-on faire bonne chere
Où l'on n'a point de repos ?

Ne m'avoüras-tu pas que ce Rat fut fort sage,
De vouloir promptement regagner son Village,
De quoi sert l'abondance au milieu du danger,
Il avoit force mets, & ne pouvoit manger.
Ton sort sera pareil, si tu prens une Charge.

PIERROT.

Aprés ce que je sçai, mordié je m'en gobarge.
Moi, donner de l'argent, je ferois un grand fou,
Pour n'oser ni manger, ni dormir tout mon soû !
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate !
Pour être jour & nuit comme un Chat sur ma patte !

Pour avoir des Amis qui ſont de vrais Judas !
Nenni, mordié, nenni, je ne m'y frotte pas.
C'eſt avoir de l'eſprit de donner une ſomme,
Pour manger à ſon aiſe, & dormir d'un bon ſomme ;
Mais dépenſer ſon bien pour acheter du mal,
Reverence parler, c'eſt être un animal.
Tenez, ſans le plaiſir que m'a fait votre Fable,
J'allois être aſſez ſot pour être Conneſtable.
Dieu ſçait comme à loiſir je m'en mordrois les doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux, ſois ſage une autre fois :
Sur tout, ne prend jamais de fardeau qui t'aſſomme.

PIERROT.

Teſtidié, que ce Rat étoit un habile homme ?
Vous êtes vous & lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez ſuivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre :
J'ai d'un vin frais parcé, qu'on ne frelate point,
Dont je chamarerons le moûle du pourpoint.
Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, ſois ſage,

PIERROT.

Eh mordié, que de joye auroit notre Village !
On n'a jamais tant ri que nous ririons trerous,
De voir un Margajat fagoté comme vous.
Cependant, qu'à venir votre Eſprit ſe réſoude
Adieu, quand vous voudrez je hauſſerons le coude,
Si je vous y tenois, je boirions à ravir.

SCENE

SCENE VII.

UN Me D'HOSTEL, ESOPE, PIERROT.

MOnſieur, on vous attend, & l'on vient de ſervir.

ESOPE.

Allons.

PIERROT.

St, ſt, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Bûvez à ma ſanté, je vas boire à la vôtre,
Et par ſix rougebors, avalez de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot eſt votre ſarviteur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS *derriere & assez loin.*

LEARQUE *à Euphrosine.*

VOus ne meritez pas les honnêtes manieres
Qui me font avec vous abaisser aux prieres.
Qu'Agenor soit aimé, qu'Esope soit haï,
Nimporte ; je suis Pere, & veux être obeï.
A toutes vos raisons la mienne est préferable.

DORIS.

Oüi, quand votre raison sera plus raisonnable.

LEARQUE.

Demon, né pour me nuire, apprens-moi d'où tu sort ?
Je t'ai fait satisfaire, & t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille ;
Et mettre mal ensemble & le Pere & la Fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir?

DORIS.

Un sot zele pour vous qui ne sçauroit finir.
Je ne m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zele.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux juſqu'au bout ſignaler mon devoir.
Dequoi vous plaignez-vous, que de mon zele extrême
Qui vous veut obliger à rentrer en vous même ?
Je ſuis au deſeſpoir, & ce n'eſt pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'eſt point l'interêt qui vers vous me rappelle.
Reprenez votre argent, & laiſſez-moi mon zele.
Laiſſez-moi le plaiſir, ſans en être jaloux,
D'avoir pour votre Enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'eſt jamais veu Fille mieux élevée ;
Jeuneſſe ſi docile, & ſi bien cultivée ;
Son merite naiſſant promettoit d'aller loin :
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le ſoin :
Et je ſens un chagrin qui me penetre l'ame
Quand une honnête Fille eſt mal-honnête Femme.
Voilà ce que ſouvent cauſe un Pere têtu.

LEARQUE.

Quoi ma fille étant femme aura moins de vertu ?

DORIS.

Qui que ce ſoit, Monſieur, qui ſoit Femme d'Eſope,
Il n'eſt pas aiſé d'en tirer l'Horoſcope.

LEARQUE.

Comment ?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel beſoin d'achever

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t'il ?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver ?
Je vous mets en ſa place, & je vous prens pour elle.

TAYLOR D iij OXFORD

Si vous aviez vingt ans, & que vous fussiez belle,
Et qu'un homme bien-fait, & bien-aimé de vous,
Vous vist donner par force un Magot pour Epoux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, Monsieur, ne feroit pas la bête;
Ne nous entêtons point, & parlons de bons sens.
Quoi! les gens les mieux faits ne seront pas exempts
D'une contagion qui devient si commune,
Et vous croyez qu'Esope aura plus de fortune?
Quelque Femme qu'il ait, je le dis en un mot,
Si ce n'est une Sotte, il faut qu'il soit un Sot.
J'en réponds.

LEARQUE.

Apprens-moi, pernicieuse Peste,
Si ta langue maudite a joüé de son reste?
As-tu fait?

DORIS.

Oüi.

LEARQUE.

Sors donc abominable esprit.

DORIS.

Je ne sortirai point sans congé par écrit.
Je prétens que l'on sçache où mon zele m'emporte,
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LEARQUE.

Parce que le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Deussiez-vous me tuer, je n'en sortirai pas.
Donnez-moi vingt soufflets, c'est ce que je demande:
Choisissez quelle joüe il vous plaît que je tende:
Me voila prête à tout, hors à me séparer
D'une pauvre Brebis qu'un Loup veut dévorer.
Eh, Monsieur, rappellez votre tendresse extrême,
Et laissez-moi....

LEARQUE.

Demeure, & laiſſe-moi, toi-même.
Quelque inſolent diſcours que j'en aye eſſuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié.
Mais à condition, c'eſt moi qui vous l'impoſe,
Que pour l'amour de moi, vous ferez quelque choſe.
Eſope, qui demain doit être votre Epoux,
N'eſt qu'à demi content s'il ne vous tient de vous :
Il vous doit venir voir, aſſuré par moi-même,
Que vous ſerez ſenſible à cet honneur extrême ;
Et qu'en Fille bien née, & qui ſçait ſon devoir,
Vous aurez du plaiſir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

MA Fille vous attend avec impatience,
Monſieur. Sui-moi, Doris, & laiſſons-les tous deux
Exprimer leur tendreſſe, & parler de leur feux.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE.

Ils font une petite Scene muette, & ſont une eſpace de temps ſans ſe parler.

ESOPE.

BEauté, qui dans mon cœur lancez plus d'une fléche,
La converſation me paroît un peu ſeiche.
On dit que les Amans, pour ne ſe rien celer,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler :
Et nous pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faiſons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il ſe peut, Objet charmant & doux,
D'un regard plus benin votre futur Epoux.
Tel que vous me voyez, trente Beautez me briguent;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent;
Pour tout autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préferez un petit Etourdi....

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que ſon air inſpire,
Sans doute ſuffiroit pour vous faire dédire.

ESOPE.

Un petit Fat.

EUPHROSINE.

Monſieur....

ESOPE.

Un petit Freluquet,
De qui tout le merite eſt un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais pour repouſſer l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il eſt, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz aprés qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je ſuis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne ſe fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'eſt pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint; vous verriez d'un coup d'œil.
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE *bas*

La petite Friponn a des raiſons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne ſont pas trop méchantes.
Voions ſi de ſon ſexe on aime conſtamment.
Vous me préferez donc votre inſipide Amant?
Votre Quolifichet plein de fard & de gomme;
Qui pour toutes vertus eſt un beau petit homme;
Et qui bornant ſes ſoins à s'orner le dehors,
A l'eſprit mal baſti, plus que je n'ai le corps.

EUPHROSINE.

Pour la derniere fois, épargnez ce que j'aime:
Ce que vous offenſez, m'eſt plus cher que moi-même:
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en ſçai de plus piquans qui vous conviendront mieux:
Un ſi juſte courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites?

EUPHROSINE.

Si je l'aime !

ESOPE.

Ecoutez, l'Hymen dure long-tems ;
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît eſt facile à ſurpendre ;
Mais quand c'eſt pour toujours qu'on ſe doit engager,
L'exemple que voici doit y faire ſonger.

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

AUtrefois une Alloüette,
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epouſa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un ſou.
Outre beaucoup d'indigence
Il avoit tant d'inconſtance,
Qu'il muguettoit les Fleurs, & les pouſſoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ſes vœux, ni ſa flâme ;
Ce pendant ſa pauvre femme
Avoit diſette de tout.
Elle connut bien-tôt, quoi que trop tard pour elle,
Que lors qu'on veut s'unir pour juſques au tombeau,
Un Epoux inconſtant & beau
N'en vaut pas un laid & fidelle.

Dans l'âge où me voila, je ne ſuis pas ſi fou ;

Que je ne ſçache bien que je ſuis le Coucou :
Je ſuis laid ; mais enfin, je fais une figure
Qui me vange du tort que m'a fait la Nature ;
Et quoi que mon Rival vous promette aujourd'hui,
Vous ſerez plus heureuſe avec moi qu'avec lui.
Peſez ce que je dis, ſans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il eſt vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune :
Mais lors qu'à l'amour ſeul un cœur eſt deſtiné,
Quand il a ce qu'il aime, eſt-il infortuné ?
Ne deſunifſez point deux cœur faits l'un pour l'autre :
Il eſt d'autres objets bien plus dignes du vôtre :
La Grandeur que je fuis ſera plus de leur goût ;
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'eſtoit infidelle ;
Mais pour le devenir il a l'ame trop belle.
Le plus grand des chagrins que nous puiſſions avoir.
C'eſt d'eſtre l'un & l'autre un moment ſans nous voir.
Vous donnez des Leçons que tout le M[illegible]e admire.
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :
De deux jeunes Amans ne troublez point la paix ;
Et ne vous ſignalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaiſir aurez-vous de me voir malheureuſe !

ESOPE.

Qu'une Fille a d'eſprit quand elle eſt amoureuſe !
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor, vous aviez des extaſes ;
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phraſes.
Monſieur le Gouverneur, que je vais bien-toſt voir,

Ne balancera point à faire ſon devoir.
Je vous ai prés de lui déja rendu ſervice :
Je vous promets encore un auſſi bon office.
Vous verrez quel Amant vous ſera reſervé.

EUPHROSINE.

Et moi, qui vous connois pour un Fourbe achevé !
Moi, qui de votre fraude ai ſujet de me plaindre :
Moi, qui ne ſçais qu'aimer, & qui ne ſçais point feindre :
Je vous declare ici qu'Agenor a ma foi ;
Que je ſuis toute à lui, comme il eſt tout à moi ;
Que toute la grandeur où le Roi vous appelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle ;
Et que ſi de mon Pere on aigrit le courroux,
J'épouſerai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ESOPE *ſeul.*

Qui le croiroit ? Une Fille conſtante !
Quel prodige !

SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPE.

M. DOUCET.

MOnſieur, ſur un avis certain,
Que vous devez ici vous marier demain ;
Je viens vous ſupplier de m'accorder la grace,
D'empêcher de mourir votre future Race ;
Et de reſſuſciter vos Ayeux qui ſont morts.

ESOPE.

Quoi ! vous faites rentrer les Ames dans les Corps :
Il faut qu'apparemment vous ſçachiez la Magie,

M. DOUCET.

Non, Monſieur, mais j'excelle en Genealogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulens Roturiers,
Comme de bons Marchands, & de gros Financiers.
Je leur fais des Ayeux de quinze ou ſeize Races,
Dont le Diable auroit peine à demêler les traces.
L'Or, le Gueule, l'Argent, le Sinople & l'Azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obſcur.
L'un ſur ſon Ecuſſon porte un Caſque ſans grille,
Dont le Pere autrefois a porté la Mandille :
L'autre prend un Lambel, en Cadet important ;
Dont on a veu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée expoſée aux Satires
Par tant de Roturiers dont j'ai fait des Meſſires,
Pour tenir deſormais des chemins differens,
Je conſacre mon Art aux veritables Grands :
A la vertu Guerriere : à la haute naiſſance ;
Et c'eſt avec plaiſir par Vous que je commence.
Le Sang dont vous ſortez trouve ſi peu d'égal....

ESOPE.

Monſieur le Blaſonneur vous me connoiſſez mal.
Je ne ſçai d'où je ſors ni quel étoit mon Pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'Ayeux j'ai le ſecret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon ſoin,
Je vous ferai venir des Ayeux de ſi loin,
Aux grandes Actions toujours l'ame occupée,
Que la Verité même y ſeroit attrapée.
Jugez de mon ſçavoir : par les ſoins que j'ai pris
Le fils d'un Maréchal eſt devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez je l'avoüe, un talent admirable ;
Mais rien n'eſt beau pour moi qui ne ſoit veritable :

Quand on me croiroit Noble à faire du fracas,
Pourrois-je me cacher que je ne le suis pas?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicatesse
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Noblesse :
Il n'en est presque point, à vous parler sans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu besoin de mon Art.
Je sçai de gros Seigneurs qui seroient dans la crasse,
Sans la Revision que je fis de leur Race ;
Où je substituai, tant mon Art est Divin,
Trois Maréchaux de Camp pour trois Marchands de Vin.
Si pour votre Noblesse il vous manque des Titres ;
Il faudra recourir à quelque vieilles Vitres ;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une Devise antique avec votre Ecusson.
Vingt douteuses Maisons qui sont dans la Province,
Pour se mettre à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette industrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Noblesse admirablement bien.
Vous ferez noble assez, si vous paroissez l'être.

ESOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître?
Ai-je un exterieur qui puisse faire voir.....

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air Noble autant qu'ont peut l'avoir.

ESOPE.

A moi?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illustre Famille.

ESOPE.

Il est vrai; j'ai l'air Grand! l'Aspect noble!

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESOPE.

ESOPE.

Et ma Taille ? Tenez, voyez moi plus d'un coup :
Comment la trouvez-vous ? Parlez avec franchiſe.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma Boſſe ?

M. DOUCET.

Bien priſe :
Et qui vous ſied ſi bien....

ESOPE.

Il faut, en verité,
Pour tant de flatterie être bien effronté !
Je ſçai certaine Fable, où le bons ſens abonde,
Qui vient ſur vous & moi le plus juſte du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

UN Oiſeau laid (c'eſt moi) qu'on nomme le Corbeau,
Tenant en ſon bec un Fromage,
Un Renard fin (c'eſt vous) pour lui tendre un Paneau,
Le ſaluë humblement, & lui tient ce langage :
Que vous êtes un bel Oiſeau !
Mon Dieu, l'agreable plumage !
Je croi que votre ramage
Eſt pour le moins auſſi beau ;
Et qu'on ne ſçauroit voir un plus parfait Ouvrage.
Si l'on vous entendoit fredonner quelques Airs
On envoiroit l'Aigle paître ;
Et les Habitant des airs
Vous accepteroient pour Maître.
Le credule Corbeau qui ſe laiſſe entêter,
A la tentation facilement ſuccombe :
Il ouvre le bec pour chanter,

Et d'abord le Fromage tombe.
Pendant qu'il en soûpire, & de rage & d'ennui,
L'autre gaube la Proye, & se moque de lui.

Voilà comme à peu près, en marchant sur sa piste.
Feroit à mon égard le Genealogiste,
Si de sa flatterie il m'avoit infecté;
Et que de son venin mon cœur fut empesté.
Je dis ce mot exprès: car il n'est point de Peste
Qui soit plus dangereuse, & qui soit plus funeste
Que l'appas decevant, le poison séducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un Flatteur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un Flatteur est un Monstre effroyable.

ESOPE.

Hé pourquoi l'es-tu donc, Adulateur au Diable?
Pourquoi? Di.

M. DOUCET.

Je le suis, en mon corps deffendant:
Si je ne l'étois pas je serois imprudent:
C'est par ce seul endroit que les Grands s'amadoüent:
Ils ne souffrent près deux que des gens qui les loüent;
Ils veulent qu'on appelle, & n'en sont point confus,
Leurs défauts, qualitez, & leurs vices vertus:
A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route:
Puisque c'est leur plaisir, qu'est-ce que cela coûte?
Et quand ils ont des mets suivant leurs appetits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits?

ESOPE.

S'il n'étoit des Flatteurs, que le Diable fait naître,
Les Grands qui sont flattez se passeroient de l'être:

Et faute d'Encenſeurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoûtumeroient à ſe voir tels qu'ils ſont.
Ils verroient bien ſouvent, par leur eſprit aride,
Qu'un Noble ſans Science eſt un Cheval ſans bride,
Qui n'étant retenu ni par Mord ni par Frein,
S'abandonne à ſa Fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoiſonner un jeune Gentilhomme
Que diverti la Chaſſe, & que l'Etude aſſomme,
On lui met dans l'eſprit que rien n'eſt ſi galant
Que l'innocent plaiſir de tirer en volant :
Que d'un Noble effectif c'eſt la pente ſecrette :
Que c'eſt pour les Pedans que la Science eſt faite :
Et pour toutes vertus, par la ſuite des ans
Il chaſſe, il boit, il joüe & bat des Païſans.
Ce Noble, enſeveli dans un fond de Province,
A charge à ſa Patrie, inutile à ſon Prince,
Sans l'état malheureux où les Flatteurs l'ont mis,
Feroit grace aux Perdreaux, & peur aux Ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moi, juſqu'à loüer ma Boſſe :
Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai crû que vous aviez la foibleſſe des Grands.
J'en ſçai, de contrefaits bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir ſur leurs Tailles bien faites.
Vingt Petits prés d'un Grand ſont vingt approbateurs.

ESOPE.

Moi qui ne flatte point, & qui hais les Flatteurs,
J'ai, pour vous obliger, un ſervice à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh....

ESOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez perdre.

M. DOUCET.

Moi, Monsieur?

ESOPE.

Oüi, vous même : en propre Original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, & ne fais point de mal.

ESOPE.

Ces Blasons frauduleux, ajoûtez à des Vitres,
Contre les Droits du Roi sont autant de faux Titres;
Et l'intervale est bref de Faussaire à Pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu :
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne.....

ESOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous sçaviez, Monsieur, jusqu'à quel point je suis....

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE, ESOPE.

AMINTE.

MOnsieur, vous voyez une Mere
A qui l'on fait souffrir une douleur amere
Je ne sçaurois parler, tant je suis hors de moi.
De grace, vangez-moi, mon cher Monsieur.

ESOPE.

De quoi ?

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait ? expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'oſe.

ESOPE.

A-t'on pris votre bien ?

AMINTE.

Ce ſeroit peu de choſe.

Le bien n'eſt pas d'un prix à cauſer ma douleur.

ESOPE.

A-t'on furtivement attaqué votre honneur ?

Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit ſuffire.

C'eſt vous en dire trop, que de n'oſer rien dire.

ESOPE.

J'ai l'eſprit un peu dur, parlez-moi ſans façon.

AMINTE.

Lors que l'on ſe marie, à quoi s'amuſe-t'on ?

Je n'avois pour tout fruit de la Foi conjugale,

Qu'une Fille, mais belle à n'avoir point d'égale :

Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.

Que c'eſt pour une Fille un âge dangereux !

La mienne d'un jeune homme éperdûment aimée,

A l'aimer à ſon tour s'étant accoutumée,

Quelques ſoins qu'on eût pris de la bien élever,

A conſenti ſans peine à ſe faire enlever.

Dépêchez un Prevôt avec tout ſon Corrége :

Déja le Raviſſeur a peut-être .... que je ſçai-je ?

Il s'aiment tendrement, ils ſont ſeuls, ſans témoins.

Je tremble.

ESOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins,

Mais parlons de ſang froid. Votre Fille enlévée,

Est-ce une verité qu'on vous ait bien prouvée ?
Il me seroit facheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je suis seure, Monsieur, de ce que je vous di.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême ?

ESOPE.

Il est bon, s'il vous plaît, que j'en sois sûr moi-même.
Qui l'a vûë enlever ? Où l'a-t'on prise ? Quand ?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il est convainquant :
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.
Voyez, par ce Billet que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

ESOPE *lit.*

Je suis aimé, & j'aime,
C'est je crois vous en dire assez :
Personne mieux que vous ne connoît par soi-même,
Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessez,
Trois fois de vos Amans épousant la fortune,
Vous les avez suivis en tous lieux, à leur choix :
Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre !

AMINTE.

Hé bien, ce Billet parle-t'il clairement ?
Etes-vous éclairci de la chose ?

ESOPE.

Oüi vraiment.
Je trouve ce Billet assez intelligible.

AMINTE.

A ma juſte douleur ſoyez donc plus ſenſible.

ESOPE.

Vous contre votre Fille ayez moins de courroux :
Elle n'eſt point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPE.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête
Que ſa Fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête :
Ma Mere, nous nous reſſemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez :
Allez droit ſi vous pouvez,
Je tâcherai de vous ſuivre.

Que pouvoit l'Ecreviſſe oppoſer à cela ?
Ce qui touche une Fille eſt la Mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs Filles ſoient ſages,
Et qui dans les plaiſirs donnant juſqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais ?

L'exemple d'une Mere, en qui la vertu brille,
Eſt la grande Leçon dont profite une Fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
Que fuivre le chemin que vous aviez battu ?
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voie,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joye.
Auſſi loin de vous plaindre, & de vous appuyer,
C'eſt vous qùe de ſon crime on devroit châtier:
On ne ſçauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes Enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſon ſort plus d'interêt que moi ?
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroi,
Que je ſouhaiterois avec un zele extrême,
Au peril de mes jours l'en retirer moi-même.
La Friponne ! A ſon âge en ſçavoir déja tant !

ESOPE.

Quand on eſt fils de Maître on eſt bien-tôt ſçavant.
Pouvez-vous dites-moi la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecreviſſe ?

AMINTE.

J'ai pû la marier, & ne l'ai pas voulu.

ESOPE.

Vous euſſiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.
Ses deſirs ſatisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne ſongez pas que je ſerois grand' Mere.
Je ne le cele point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrépit.
Grand'Mere ! Moi, bons Dieux, que perſonne n'accuſe
D'avoir ſur le Viſage aucuns appas qui s'uſe !
Moi, qui, graces au Ciel, ai le teint auſſi frais,
Auſſi beau. . . . . .

ESOPE.

Je croi bien, vous le faites exprès :
Dans ce qu'on voit de vous, rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre Fille avoit !
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Merite assurément une Fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'irai me plaindre au Roi.
Il verra mon Placet ; & sa Justice extrême....

ESOPE.

Je vais, si voulez, vous le dicter moi-même.

SIRE, *Dame*.... vous même y mettrez votre nom.
Vous remontre humblement, que tant qu'elle fut belle
Elle fut à l'Amour si soumise & si fidelle,
Que jamais à son ordre elle ne disoit non.
Que de cet heureux tems l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
A renoncer si-tôt à des charmes si doux,
Qu'avant que de son sort le triste cours s'acheve,
Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enleve.
Elle continûra ses Prieres pour vous.

Vous n'avez, que je crois, autre chose à lui dire ?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monsieur, dans mon juste courroux
J'aurai plus de raison de Crésus, que de vous.

ESOPE *seul.*

Que de femmes comme elle, injuſtement ſe flattent!
Et... mais du Gouverneur les Enfans s'entrebattent.
Ecoutons le ſujet de leurs petits débats.

SCENE IV.

AGATON, *petit Garçon fort beau.* CLEONICE, *petite Fille fort laide.* ESOPE.

AGATON.

OUi, je le veux avoir.

CLEONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON

Si de notre querelle on apprend quelque choſe,
Nous aurons le Foüet, & vous en ſerez cauſe.

CLEONICE

N'importe.

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux Enfans?

AGATON.

Monſieur,
C'eſt ce petit Miroir que veut avoir ma Sœur.
Dès que j'ai quelque choſe elle en eſt envieuſe:
Si je la contredis, elle fait la pleureuſe:
Et lors qu'on nous entend, je ſuis ſi malheureux,
Qu'ayant tort elle ſeule, on nous foüette tout deux.
N'eſt il pas vrai, Monſieur, que cela n'eſt pas juſte?

CLEONICE.

Monſieur, ſi vous ſçaviez comme il me tarabuſte!

Il eſt malicieux comme un petit Dragon ;
Il ne me laiſſe rien de ce que j'ai de bons.
Le Miroir qu'il a pris, dont la Glace eſt ſi belle,
Eſt à moi ſeule.

AGATON.

A vous ? Non pas, Mademoiſelle,
S'il vous plaît.

CLEONICE.

A qui donc ?

AGATON.

C'eſt à nous deux qu'il eſt.

CLEONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma Sœur me le conſerve ;
Et c'eſt elle aujourd'hui, qui veut que je m'en ſerve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné,
Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous ? Vraiment je vous admire !
Il n'eſt rien de ſi beau qu'un Garçon qui ſe mire.
Fi !

AGATON.

Pourquoi, fy ?

CLEONICE.

Pourquoi ? Fi, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon Viſage eſt aſſez ragoutant.
Si je vous reſſemblois, & que je me miraſſe,
Quand je me ſerois vû je caſſerois la Glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon Frere, avoir beaucoup d'appas ?

AGATON.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne le croirai-je pas ?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite Verole !
Tenez, ma grande Sœur me garde une Piſtole
Pour avoir du Ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je ſerois joyeuſe.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bienheureuſe.

CLEONICE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un Dragon ?
Si je ne ſuis pas belle, eſt-ce ma faute ?

ESOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit Couple,
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'eſprit plus ſouple :
Aimer bien votre Frere : & vous, bien votre Sœur.
Me le promettez-vous, mes Enfans ?

AGATON & CLEONICE.

Oüi, Monſieur.

ESOPE.

Ecoutez bien tout deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort ſouvent ce beau Garçon ſe mire ;
Mais pas dans le miroir il ſe verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les ſalir pas :
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image ;
Il faut, quand on eſt beau, qu'on ſoit encor plus ſage.
Entendez-vous, mon Fils ?

AGATON.

Oüi, Monſieur, j'entens bien.
Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne cele rien.)

Vous

Vous, pour qui la nature a paru plus cruel,
Mirez-vous; mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour charmer,
Amassez des vertus qui vous fassent aimer;
Et par une conduite exempte de murmure,
Reparez la rigueur dont usa la Nature.
Beaucoup de modestie, & beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous en bien, ma petite Mignonne.

CLEONICE.

Oüi, Monsieur. Grace au Ciel; j'ai la memoire bonne.

UNE VOIX *de derriere le Theatre.*

Agaton! Cleonice!

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

Hé bien?
Nous ferons querellez.

AGATON.

Querellez? ce n'est rien.
Nous craignons, vous & moi, quelque chose de pire.

ESOPE.

Pour vous sauver de tout, je vai vous reconduire:
Et si la Gouvernante ose nous raisonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'allez pas sottement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre dessein je vous trouve si ferme,
J'apprehende si fort quelque coup de travers,
Que je ne prens pas garde aux mots dont je me sers.)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphrosine.

AGENOR.

Quoi, son Pere me perd: Esope m'assassine:
A me percer le cœur je les vois disposez;
Et pendant ce tems-là j'aurai les bras croisez?
Je veux bien me contraindre à l'égard de son Pere;
Conserver du respect jusques dans ma colere;
Et sans être emporté, ni paroître Brutal,
Montrer qu'il me préfere un indigne Rival:
Mais pour Esope, non. Quoi que j'en puisse craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je prétens lui parler; & s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, & peut-être plus loin.

Mon ardeur outragée eſt ce que je conſulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'inſulte ?
Fût-il, plus qu'il ne l'eſt, votre ennemi mortel,
Je vous croi trop bon ſens pour lui faire un appel.
Eſope ſur le Pré ſeroit un beau ſpectacle !
Eloignons ſon Hymen ; formons-y quelque obſtacle ;
C'eſt à quoi maintenant il s'agit de penſer ;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monſieur le Gouverneur eſt dans ſa Gallerie.
Voyez-le, parlez-lui ; ſa Fille vous en prie.
Il eſt ſeule. Son grand vice eſt d'être un peu têtu ;
Mais vous ne ſerez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ſes entrailles de Pere :
S'il ne rompt cet Hymen, faites qu'il le differe.
J'aurois, ſi j'étois homme, ou du moins je le croi,
Plus de virilité que je ne vous en voy.
Courez. Quand le temps preſſe il eſt bon qu'on galope.
Allez le voir.

AGENOR.

J'y vais ; & de-là voir Eſope.
Pour peu qu'il ſoit contraire à mes intentions,
Je ſens à le bruſquer des diſpoſitions.
Je ſçais tout ce qu'il eſt, & tout ce qu'il peut être ;
Mais de mon déſeſpoir je ne ſuis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous ; . . .

AGENOR.

Je ferai tout ce que je te dy.

DORIS.

Et, mon Dieu, croyez-moi ; point de coup d'Etourdi.
De quoi ſert la raiſon, à moins qu'on ne raiſonne.
Je voi venir quelqu'un. Songez à vous.

SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

MA Bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bien-tôt Femme d'Esope, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Esope m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En sortant d'avec lui, j'irai le voir.

DORIS.

Adieu.
Je vai la disposer à remplir votre attente.
Esope vient.

SCENE III.

ESOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

MOnsieur, je suis votre Servante
Ce n'est point compliment, c'est pure verité.

ESOPE.

Je vous en garentis autant de mon côté.

Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve, Madame.

ALBIONE.

Sçavez-vous, Monsieur, que je suis Veuve,

ESOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans;
Et défunt mon Mari m'a laissé quatre Enfans.

ESOPE.

Avoir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en second Mariage,
Apparemment? Quelqu'un de vos yeux est blessé?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mon bon temps est passé.

ESOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La Propreté de tout tems fut permise;
Et si vous me voyez passablement bien mise,
Il ne faut pas, Monsieur, vous en esmerveiller:
L'époux dont je suis Veuve étant mort Conseiller,
Je suis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuse, ou bien qu'une Marchande.
Rien ne m'est plus fâcheux que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle Acabie étoit-il Conseiller?
Etoit-ce en Robe longue? en Robe courte? en Botte?

ALBIONE.

Non, Monsieur, il étoit Conseiller Gardenotte.

ESOPE.

La peste! N'est-ce pas ce que vulgairement?
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oüi, Monſieur.

ESOPE.

Vertubleu ! C'eſt un Grade ſublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pû pour le mettre en eſtime.
Conſeillere à la Cour, Preſidente à Mortier,
Faiſoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voiant à mon Epoux une ſomme aſſez groſſe,
Je voulus avoir Chaiſe, & puis après Caroſſe;
Et tous les Chevaux noirs n'aiant pas de grands airs,
J'en eus de pommelez, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon Appartement, cinq Chambre parquetées,
A force de Miroirs ſembloient être enchantées:
Et ce qui m'en plaiſoit, on n'y pouvoit marcher.
Que l'on ne ſe mirât encor dans le Plancher.
Ayant veu par hazard, dont je fus bien contente,
De gros Chenets d'argent chez une Préſidente,
Je priai mon Mari de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la Foire, où j'eus la hardieſſe,
Voyant un Cabinet qu'aimoit une Ducheſſe,
Pendant qu'à marchander elle ſe dépeçoit,
De le prendre à ſa barbe au prix qu'on le laiſſoit.
Pour ne pas abuſer de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence:
Quand pour un Inventaire où mon Mari courut,
Il s'échauffa ſi fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez-vous achevé votre hiſtoire modeſte ?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reſte.
Mon Epoux étant mort, ces Miroirs, ces Chenets;
Ces Chevaux, ce Caroſſe, & ces beaux Cabinets,

Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre:
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin, pour nous tenir toûjours ſur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai preſque vendu tout:
Si bien que ce matin ayant ſçû qu'à des Filles
Qui doivent leur naiſſance à d'honnetes Familles,
Créſus donne une Dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce.
Voilà ce qui m'ameine.

ESOPE.

Et voici ma réponſe.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenoüille dans un Pré,
Voyant paître le Bœuf conſidere ſa taille;
Et la trouvant à ſon gré,
S'enfle, ſuë, & ſe travaille,
Pour faire aller la ſienne en un même degré.
Sa Fille qui la voit faire
Lui remontre ſagement,
Qu'un deſſein ſi temeraire
Va juſqu'à l'aveuglement:
Que l'appas qui la charoüille
Lui cache le peril de ce qu'elle entreprend;
Et que depuis le Bœuf juſques à la Grenoüille,
C'eſt un intervale trop grand,
Mais contre ces raiſons ſon orgueil ſe ſouleve:
A s'enfler encor plus elle applique ſes ſoins:
Fait de ſi grands efforts, qu'à la fin elle créve;
Et ſa temerité ne meritoit pas moins.

Voilà votre Portrait, & celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siécle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La Femme d'un Sergent ne sera pas honteuse,
De porter des habits comme une Procureuse :
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler, au moins, celle de l'Avocat :
Celle de l'Avocat est assez temeraire,
Pour aller du même air que va la Conseillere :
Celle du Conseiller, par la même raison,
Avec la Presidente entre en comparaison :
Celle du President, fiere de sa richesse,
A des Gens à sa suite autant qu'une Duchesse :
Et je ne vois personne en sa condition,
Qui ne veüille exceder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni tréve,
Que comme la Grenoüille il ne s'enfle, & ne créve.
De-là vient le desordre & les crimes qu'on voit :
Pour soûtenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquitez atroces
Traînent des Procureurs qu'on roule en des Carosses ?
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon Marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant ?
Pour montrer au Public, d'une façon galante,
Un Libraire étendu dans sa Chaise roulante,
Combien, *incognito*, de Livres défendus
Dans l'arriere-Boutique ont-ils été vendus ?
Combien un Financier, pour être en équipage,
De Zeros criminels remplit-il une page ?
Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les Loix ?

Pour avoir un Caroſſe, & que tout y réponde,
Combien un Medecin égorge-t'il de monde ?
Et pour ces beaux Chenets, ces Miroirs, ces Chevaux,
Combien feu votre époux a-t'il fait d'Actes faux ?

ALBIONE.

D'Actes faux ! Juſte Ciel ! quoi, d'un Corps qu'on renomme . . . .

ESOPE.

Il n'eſt rien de plus beau, qu'un Notaire honnête homme :
Mais dans tous les grands Corps, on a vû de tout tems
Se gliſſer des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre époux auroit été Fauſſaire,
Cela ne doit bleſſer aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût ſçû le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Créſus ne ſont point pour vos Filles,
Ce ſont pour des enfans de meilleures Familles,
Que les Procés, la Guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je croi ſçavoir ce que le Roi deſire ;
Et je n'ai là-deſſus autre choſe à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Sçavez-vous, petit Homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un Singe vétu . . .

ESOPE.

Votre eſprit ſur ce point peut ſe donner carriere ;
Je vous offre en laideur une belle matiere :
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les Gens, ſans raiſon, ne m'offenſent jamais.
Vous croirez m'inſulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un ſi ſot homme, oublier juſqu'au nom.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Je suis défait d'une étrange Guenon.
Qu'heureux est le Mari dont la Femme humble & sage,
Eleve les enfans, & regle le ménage!
Mais qu'il est malheureux, lors que mal à propos....

SCENE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

JE vous cherche par tout pour vous dire deux mots.

ESOPE.

Hé bien, je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit suffire.
Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oüi, j'entends votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez par ce qui m'ameine?

ESOPE.

Nón.

AGENOR.

Je vai, puisqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Esope.

ESOPE.

Et moi, tâcher à vous entendre,
Monsieur Agenor.

AGENOR.

J'aime ; & vous aimez auſſi :
C'eſt l'unique ſujet qui me conduit ici.
Je ſçai ce qui tous deux le Ciel nous a fait naître ;
Comme je me connois, ſongez à vous connoître ;
Je prétens d'Euphroſine être le ſeul captif.

ESOPE.

Moi, je veux abaiſſer ce ton imperatif.
Il vous ſied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et pour y réüſſir, vous apprendre une Fable.
Ecoutez bien.

AGENOR.

De grace, évitons ce fatras :
De ſi fades raiſons ne m'accommode pas.
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour....

AGENOR.

Encor un coup, point de Contes frivoles.
C'eſt un amuſement qui n'eſt bon qu'à des Foux.

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le croi bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ai déja dit, & je vous le repete,
Qu'une prompte réponſe eſt ce que je ſouhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui ſent le Fanfaron plus que le Gentilhomme :
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous reciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépêchez donc.

ESOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

UN jour un Cuiſinier inſigne,
Qui beuvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la Marmite au feu,
Penſant tuer une Oye, alloit tuer un Cigne.
On ne s'eſt jamais vû dans un danger plus grand;
Déjà le bras levé s'apprêtoit à deſcendre;
Quand l'Oiſeau lui fait entendre
Une voix qui le ſurprend:
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun Cigne en expirant,
N'a celebré ſa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains:
Malgré l'humeur aſſaſſine
De l'Ecuyer de Cuiſine,
Le Fer lui tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage;
Je vous méconnoiſſois, ſi vous n'euſſiez chanté,
Ainſi, la douceur du langage
Eſt, dans l'occaſion, de grande utilité:
Il ſemble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des perſonnes de qualité;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une Nobleſſe ſauvage.

C'eſt à vous maintenant à vous faire raiſon:
Il faut être le Cigne, ou bien être l'Oyſon.
Choiſiſſez.

AGENOR.

AGENOR.

C'eſt un choix qui n'eſt pas difficile:
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter,
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature :
Vous ſçavez s'il eſt vrai, vous qui dans un ſeul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans ſi peu de tems votre amour eſt extrême,
Quel doit-être le mien ? Jugez en par vous-même :
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi
Quel eſt le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi ?
La raiſon ſur vos ſens garde un ſi grand empire
Que d'abord qu'elle parle ils n'oſent la dédire
Et pour m'oſer flater d'un ſi puiſſant effort
Ma raiſon eſt trop foible, & mon amour trop fort,
Par tout où vous paſſez vous répandez des graces :
Les cœurs de tout le Peuple accompagnent vos traces :
Faut-il que deux Amans ſoient les ſeuls entre tous
Qui refuſent leur voix aux vœux qu'on fait pour vous ?
Faites-vous un effort dont vous ſeul êtes digne :
Faites....

ESOPE.

Voila parler en veritable Cigne.
Voila dans ſon malheur ſe plaindre noblement.
Certes, je ſuis fâché d'aimer ſi fortement :
Je ſens je ne ſçai quoi me reprocher dans l'ame
Que j'ai tort de troubler une ſi belle flâme ;
Mais enfin, je ſuis homme, & quoi que mal bâti,
Je ſens ce qu'en ma place un autre auroit ſenti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille datte ;
Et puiſqu'il faut, ſans fard, nous expliquer ici,

Ce que vous ne pouvez, je ne le puis auſſi.
J'en ſuis fâché.

AGENOR.

Monſieur, ſongez, je vous ſupplie;
A l'effort que je fais lors que je m'humilie.
Mon cœur qui juſqu'ici n'avoit jamais rampé...,

ESOPE.

Vous allez faire l'Oye, ou je ſuis bien trompé.

AGENOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon déſordre extrême;
Si vous vous obſtinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'eſt bien plus aiſé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une ſi juſte & ſi douce eſperance....

ESOPE.

Et ſçavez-vous aimer avec perſeverance?
Peut-être que l'amour, que vous croyez conſtant,
Eſt de ces feux folets qu'on ne voit qu'un inſtant.
Vos tranquiles deſirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brûlez perdra toute ſa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'eſt guere d'amour que l'Hymen n'aſſaſſine.

AGENOR.

Moi, je pourrois ceſſer d'adorer Euphroſine!
Si l'hymen de ma flâme interrompoit le cours
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, ſur mon amour le tems n'a point d'empire;
Mon ſort eſt d'en avoir juſqu'à ce que j'expire:
Et ſi dans le tombeau tout ne finiſſoit pas,
J'aimerois Euphroſine au-delà du trépas.
Il n'eſt rien qu'à ma flâme aiſément je n'immolle.

ESOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courrous

Puisse lancer sur moi ses plus rigoureux coups :
Et pour faire un serment, dont je frémis moi-même,
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ESOPE.

Adieu : Nous nous verrons encor une autre fois.
Quelqu'un vient.

AGENOR.

Ciel ! Je sors ; mais plein d'inquietude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Et quel que soit mon sort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESOPE.

Mr. FURET.

JE viens de vos bontez implorer une grace, Monsieur.

ESOPE.

Qu'est-ce ? Parlez. Que faut-il que je fasse ?

Mr. FURET.

Crésus de son Royaume a fort peu de Sujets,
A qui, sans vanité, soient mieux dûs ses bienfaits.

ESOPE.

Qu'avez vous fait pour lui ? Voyons ; je rends justice.

Mr. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre service.
Si les Sujets du Roy m'avoient tous ressemblé
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé :
Ses voisins trembleroient ; & pour de foibles sommes,

Il auroit toujours prêt quatre ou cinq cens mille hommes.

J'ai quatorze Garçons, tous auſſi grands que moi,
Et qui ſont tous quatorze au ſervice du Roy.
Aſſez brave autrefois, & ma femme aſſez belle,
Nous voulûmes au Roy témoigner notre zele :
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien ;
Et ma femme eut un zele auſſi grand que le mien
Nous montrer bons Sujets étoit notre délice.

ESOPE.

Quatorze enfans !

Mr. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le ſervice ?
Jamais envers l'Etat on n'en a mieux uſé
Il faut que vous ſoyez un Gentilhomme aiſé :
Tant d'Enfans au ſervice ont beſoin d'une ſomme
Qui doit faire ſuer le plus gros Gentilhomme.

Mr. FURET.

Monſieur, je ne ſuis pas Gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux :
Je n'en connois aucun qui ſoit pecunieux.
La Nobleſſe & l'argent ſont broüillez, ce me ſemble,
A ne pouvoir jamais ſe bien remettre enſemble.
Qu'eſtes-vous ?

Mr. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil Officier.

ESOPE.

Vous vous nommez ?

Mr. FURET.

Furet.

ELOPE.

Et vous êtes ?

Mr. FURET.

Huiſſier.

Pour le repos de l'ame il n'eſt que cet Office.

ESOPE.

Huiſſier ! Et vous avez tant d'Enfans au ſervice,
Vous vous mocquez. Portez vos menſonges ailleurs.

Mr. FURET.

J'en ai fait ſept Huiſſiers, & quatre Procureurs;
Un, qui de la Patrouïlle eſt l'Archer le plus brave;
Un Controlleur d'Exploits; & l'autre Rat de Cave.
Onze & trois ſont quatorze, en tout pays, je croi.

ESOPE.

Ils font belle figure au ſervice du Roy!
Au Diable vos enfans, tant il m'ont fait de peine:
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine;
Et je trouve, en mon compte, une ſi grande erreur;
Que le plus honnête homme à peine eſt Procureur.
Le bel honneur au Roy d'avoir à ſon ſervice
Le Preſſis, l'Elixir de toute la Malice.

Mr. FURET.

Créſus, dont j'ai ſur moi la Declaration;
Quand on a douze enfans, donne une Penſion:
J'en ai quatorze, & tous d'une Tige feconde.

ESOPE.

C'en eſt trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il eſt vrai que Créſus, juſte en toutes ſes Loix,
Pour ſe faire des Bras qui ſoûtienne ſes Droits,
Veut que de ſes bienfaits on honore les Peres:
Mais le cas, à mon ſens, ne vous regarde gueres.
Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher ſur vos pas,
C'eſt donner à l'Etat des Mains, & non des Bras,
Je ne voi là pour vous nulle autre choſe à prétendre:
Le Roy ne donne rien à qui ſçait ſi bien prendre.

Mr. FURET.

J'ai fait quatorze enfans ſur la foi des Edits:
Pour le bien de l'Etat, j'ai la Goute.

ESOPE.

Tant-pis

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les Colombes craintives
Sçachant que le Vautour vouloit ſe marier ;
Se mirent ſi fort à crier,
Que le vent, juſqu'au Ciel, porta leurs voix plaintives.
Si lui ſeul nous déſole, & nous mange aujourd'hui,
Diſoit, en ſon langage une Colombe habile ;
Quel lieu nous ſervira d'azile
Contre un nombre d'enfans auſſi méchans que lui ?

S'il ſuffit d'un Huiſſier, pour vuider une bourſe,
Qui pourra contre ſept, avoir quelque reſſource ?
Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fecond :
C'eſt un malheur public qu'un Huiſſier ſi fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat votre Hymen ſoit utile,
De quantité de gens le ſort ſeroit plus doux,
Si jadis votre Mere eût avorté de vous.
Je fais profeſſion d'être franc & ſincere.
Vous le voyez.

Mr. FURET.

Monſieur, ſi c'étoit à refaire,
Créſus, tout Roy qu'il eſt, auroit tort aujourd'hui ;
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoi que Sujet fidelle,
Que pour peupler l'Etat je n'aye un ſi grand zele.

Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson.
Si j'avois présumé travailler sans salaire,
Douze que j'ai de trop seroient encor à faire ;
Et je vous répons bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Monsieur Furet s'en va l'ame offensée,
De sa fecondité si mal récompensée :
Mais l'argent de Crésus seroit mal employé,
Si de cette besogne il étoit mieux payé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

DOris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raison y répugne, & mon cœur en murmure.
Quoi, tu veux que d'Esope implorant la bonté,
Lui qui m'est odieux, lui que j'ai maltraité ;
Tu veux, dis-je, . . .

DORIS.

Qui, moi ? je ne veux rien, Madame.
Je consens volontiers que vous soiez sa femme ;
Et que demain, sans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris ? Ah plûtôt. . . .

DORIS.

Tout eſt prêt pour demain;
Parens, Amis, Feſtin: Et Monſieur votre Pere
Apprehende ſi fort qu'Eſope ne differe,
Que ſi hâter la choſe étoit en ſon pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce ſoir.
J'ai rêvé, conſulté, déployé tout mon zele,
Donné la queſtion à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remede plus prompt
Qui pût de cet Hymen vous épargner l'affront.
Il faut abſolument voir Eſope vous-même:
Pour vous tout accorder il ſuffit qu'il vous aime.
Je ne vois que lui ſeul dont on puiſſe eſperer
D'adoucir votre peine, ou de la differer.
Dites-lui qu'un ſeul jour eſt un trop foible eſpace.
Pour chaſſer Agenor, & la mettre en ſa place:
Et demandez du tems pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, & peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner la grace eſt aſſez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, ſi j'obtiens ma demande.
S'il m'acorde du tems, prens-tu garde à cela?
Je deviens ſa conquête au bout de ce tems-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'euſſiez-vous d'autre eſpoir que dans la mort ſubite:
Outre qu'on voit ſouvent d'heureux coups du hazard,
Vous deviendrez ſa femme au moins un peu plus tard.
C'eſt quelque choſe.

EUPHROSINE.

Helas! que cet eſpoir eſt fade!

DORIS.

S'il étoit ſeulement ſi peu que rien malade!
J'ai comme vous ſçavez, un habile Couſin,

Homme de conſcience, & ſçavant Medecin
Qui l'envoiroit bien-tôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fait ce que je puis. J'imagine, j'invente ;
Je promene par tout mon eſprit & mes yeux :
En un mot comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me ſemble,
Qu'Agenor, ni que vous, ni que tous deux enſemble.
Pour ſortir du tel pas on ſe démene encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je faſſe, & que faſſe Agenor,
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous eſt contraire :
Agenor eſt encor aux genoux de mon Pere ;
Et pendant que, peut-être, on mépriſe ſes vœux,
Je viens chercher Eſope, & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le ſçai bien.

DORIS.

J'enrage,
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage :
J'ai du zele de reſte, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir ſçait-il que je l'attens ?

DORIS.

Oüi, Madame, il le ſçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il viſte ?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens a ſa porte attendoient à le voir :
Mais pour tarder long-temps il ſçait trop ſon devoir ;
Et dans l'empreſſement de dire qu'il vous aime . . .
Tenez, je croi l'entendre. En effet, c'eſt lui-même.

SCENE II.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

JE viens vous faire excuse, & vous crier merci,
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.
Voyez si par mes soins, & par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrois que déja nous fussions à demain,
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde,
Que le jour se prolonge & que la nuit retarde?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai. Mais, Monsieur,
On ne peut, à son âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je suis prêt: Que faut-il que je fasse?

DORIS *à Euphrosine.*

Dites donc quel dessein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous

EUPHROSINE.

Monsieur... Je ne vous aime pas;
Si je parle autrement, il faudra que j'impose.

ESOPE.

J'en avois entrevû quelque petite chose:
Mais comme assez souvent on aime à se flatter,
Sans ce nouvelle aveu j'en aurois pû douter.
Je vous suis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.
Jusqu'au nœud conjugale je fais peu de progrès;

Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'Hymen sçait embellir les sujets qu'il assemble ;
Et je serai mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

Duffiez-vous m'exposer aux plus affreux trépas,
Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.
Je vous en fais le Juge, & vous en croi vous-même.
Pourquoi m'épousez-vous ?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisqu'il en est ainsi.
Accordez-moi le tems de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agenor ; de vous mettre en sa place ;
D'immoler au devoir un si parfait amour ;
Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour ?
Je ne refuse point de tâcher à le faire :
Mais pour y réüssir le tems est necessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste priere ayez l'ame sensible :
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon possible.
Sur vous seul désormais tous mes sens occupez....

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ESOPE.

Oüi. Vous me trompez.
Ce langage est trop doux pour être veritable ;
Et dans si peu de tems on n'est point si traitable.
Je penetre aisément dans votre intention.

DORIS.

Oh, Monsieur, là-dessus, je suis sa caution.
J'ai le cœur sur la langue, & jamais je n'affecte....

ESOPE.

Tout franc la caution m'eſt encore plus ſuſpecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Differer notre Hymen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve ſi belle, & ma flâme eſt ſi forte
Que je puis en mourir de chagrin, mais n'importe.

DORIS.

Plût au Dieux !

ESOPE.

Plaît-il ?

DORIS.

Quoi ?

ESOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que la mort vous preſervent les Dieux.
Quelle perte !

ESOPE.

Vraiment je vous ſuis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monſieur, êtes vous raiſonnable ?
Pour un effort ſi grand, eſt-ce un terme aſſez long ?

ESOPE.

Et quel tems, s'il vous plaît, me demandez-vous donc ?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre ;
Je ſuis jeune....

ESOPE.

Et moi vieux. Je ne ſçaurois attendre.
Avant qu'il ſoit deux ans, ridicule & Barbon,
Je voudrois bien ſçavoir à quoi je ſerai bon ?
Qui me fuit maintenant, qui ſoupire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raiſon meilleure.
Differer de deux jours eſt tout ce que je puis ?

Encore

Encor eſt-ce beaucoup dans l'état où je ſuis.
Si vous ſçaviez. . . .

EUPHROSINE.

De grace, ayez plus de tendreſſe.
Peut-on rien refuſer aux vœux d'une Maîtreſſe ?

ESOPE.

Je ſuis ſourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monſieur, ne vous prevalez pas
De ce qu'à vos deſirs mon Pere tend les bras :
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arrêtez-vous. Je ſens que j'ai l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendriſſez encor. . . .

ESOPE.

Amenez votre Pere, & qu'on cherche Agenor.
Je vous donne du tems, j'ai cette complaiſance ;
Mais enfin c'eſt un Pacte où je veux leur préſence,
Afin qu'au bout du terme on en uſe ſi bien. . . .

EUPHROSINE.

Ah, Monſieur, Agenor n'en fera jamais rien.
Lui me ceder !

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige. . . .

EUPHROSINE.

Il ne le fera point ; je le ſçais bien, vous dis-je.
Quand je l'en preſſerois, je le ferois en vain.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez ſoyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris ! ç'en eſt fait, je ſuis morte.
Sortons.

DORIS *bas.*

Maudit Gobin ! que le Diable t'emporte.
Voilà pour Euphroſine un Amant bien tourné !

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

PAlſandié je reviens, je ne ſuis pas damné.
J'ameine un Orphelin, qui n'a Pere ni Mere;
Et que je fais nourrir par notre Menagere.
Il eſt gras comme un Moine : il tette tout ſon ſou.

ESOPE.

Un bel enfant !

PIERROT.

Ma femme, eſt pardié belle étou!
Voyez.

ESOPE.

Elle eſt jolie ; & paroît bien inſtruite
Pour un homme ſi grand, elle eſt un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur.
Tant moins que l'on en a, tant plus c'eſt le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, & l'Hymen en revanche. . . .

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce ſoir un Eclanche auſſi belle. . . .

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous ?

COLINETTE.

Non, Monſieur, Dieu marci, Pierrot eſt aſſez doux.
Il eſt, quand il s'y boute, un tantinet yvrogne ;
Mais tenez, pour le reſte il va droit en beſogne.
Il n'a dans tout ſon corps, pas un endroit malin.

ESOPE.

Et vous nourrissez donc ce petit Orphelin.

COLINETTE.

Oüi, Monsieur.

ESOPE.

Vos enfans l'aiment-ils ?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils sont devenus morts ; mais j'en referons d'autres :
Pierrot est jeune.

ESOPE.

Hé bien, à quoi vous suis-je bon ?
Qui te fait revenir ; est-ce ta Charge ?

PIERROT.

Oh, non.
Si je venons vous voir, c'est pour ce petit drille ;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il est mon Neveu, je somme un peu parens.
Il avoit de bon Bien, pour huit ou neuf cens francs ;
Mais j'avons pour Seigneur, certain grand Esco
grife,
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffe :
Et qui d'un petit Pré voulant en faire un grand,
Enchassi dans le sien, le Bien de cet Enfant.
Tu sçais cela par cœur, jase un peu Colinette :
Di ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'Orphelin qui me tette
Est un petit Marmot, que j'avons par emprunt :
Avant qu'il fut venu, son Pere étoit dessunt.
Dès que ont l'eut debardé, ce fut une Vipere :
Sa Mere le fesit, lui defesit sa mere ;
Et son trépassement lui laissi quelque Bien,
Que ce vilain Monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, bredi-breda, mais on ne le crois guere,
Qu'il prêti de l'argent à deffunt son grand Pere ;
Et, quand je lui montrons que cela ne se peut,

Pour nous fermer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
Nos meilleurs raisons sont pour lui des vetilles :
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles ;
Et comme il est le Maître, & qu'il a du crédit,
D'une seule menace, il nous abasourdit.
Un Bichon, contre un Dogue, a peine à se deffendre.
Si vous n'y boutez ordre, il est homme à tout prendre.
Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
Il me dist des mots qui me firent rougir ;
Et comme je suis douce, & qu'il a bonne gueule....
Tien Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute seule.
Un Loup dans un Troupiau n'est pas plus malfaisant.

PIERROT.

Rien n'est mordié pour lui, trop chaud ni trop pesant.
Comme il est le Seigneur, quelque chose qu'il prenne,
Il dit pour ses raisons, que c'est un droit d'Aubaine.
Tous les jours de sa poche, il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une Ecreviſſe, ou qu'on tuë un Moiniau,
Il fait tout sur le champ, dans sa furie extrême
Un biau Procez de Dieu, fût-ce à son pere même.
Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
Il vendroit, s'il pouvoit, l'Air dont je joüissons.
Il nous dismes, nos Choux, nos Poiriaux, nos Citroüilles.

COLINETTE.

Les Fossez du Château sont tous pleins de Grenoüilles,
Qui, par méchanceté, lui font un si grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, grifonné d'un Notaire,
Il veut, bon gré, mal-gré que je les faisions taire ;

Il faute juſqu'ici, d'empêcher leur cancan,
Chaque Maiſon du Bourg paye un écu par an.
C'eſt un Dogue affamé, qui toujours mord ou ronge,
Empêcher des Crapaux de crier! le pouvons-je?
Dites-moi.

ESOPE.

De tout tems le foible eut toujours tort.
Le plus cruel des droits eſt le droit du plus Fort.
Il faut que le plus Foible ait dans ſon infortune,
Pour fléchir le plus Fort, trente raiſons contre une:
Encor aſſez ſouvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP, ET L'AGNEAU.

UN Loup ſe trouvant à boire,
Où beuvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame aſſez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé ſon eau.
Qui te rend ſi temeraire?
Lui dit ce traître, en courroux.
L'Agneau, qui juſtement craint ſa dent ſanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux:
Eh! comment, Monſeigneur, cela ſe peut-il faire?
Je me ſuis, par reſpect, mis au deſſous de vous.
J'ai toujours ſur le cœur une vielle querelle,
Répondit la Bête cruel,
Où tu te déclaras mon mortel ennemie:
Depuis ſix mois en tiers j'en cherche la vangeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi:
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offence?
Ta Mere qui me hait, & qui ne ſçait pourquoi;

Hier, par deux Matins, me fit long-tems pour-
suivre.
Ma Mere ceſſa de vivre,
Quand elle accoucha de moi,
C'eſt donc ton Pere ? Mon Pere
Du Boucher inhumain a ſenti la fureur.
C'eſt donc ta Sœur, ou ton Frere ?
Je n'ai ni Frere ni Sœur.
Oh bien, qui que ce ſoit, il faut que je me
vange :
Je ſuit las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors ſans plus de raiſon, il l'égorge & le mange.
Force Grands font de même à l'égard des Petits.

N'eſt-il pas vrai ?

COLINETTE.

Pier ot, le joli petit Conte !

PIERROT.

Et ſi mordié ! le Loup devroit mourir de honte :
L'Agneau beuvoit à part, & ne lui diſoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu prés, par le commun uſage,
Font envers leurs Vaſſaux les Seigneurs de Village.
Quand d'un Bois, ou d'un Champ il leur plaît un
morceau,
Des Agneaux malheureux troublent toujours leur
eau ;
Et pour peu qu'on réſiſte aux raiſons qu'ils ſe for-
gent.
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égor-
gent.
Il ſera bien-tôt nuit, & vous êtes de loin ;
Adieu. De cet enfant, ayez beaucoup de ſoin.
Je ne partirai point ſans lui rendre juſtice.

PIERROT.

Ecoutez, je ſçavons comme on paye un ſarvice :
Si vous en uſez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau-benite de Cour.
On dit qu'en ce lieu là l'ont fait ſemblant qu'on s'aime ;
Et que promettre & rien, c'eſt quaſiment de même.

ESOPE.

Allez, je ſuis ſincere, & le ſuis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le voi, moins je devine comme
On a mis tant d'eſprit dans un ſi vilain homme.

SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE PREMIER COMEDIEN.

MOnſieur (car par la Ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement.)
Choiſis par notre Corps, nous faiſons nos délices
De venir vous offrir ſes tres-humbles ſervices.
Le ſoin de vos plaiſirs conduit ici nos pas

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'eſtes-vous, s'il vous plaît ? Votre mine eſt ſi haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comediens. Bien-tôt nous vous ſerons connus.

ESOPE.

Comediens ! Ho ! ho ! ſoyez les bien venus :
Vous donnez des plaiſirs dont je ſuis idolâtre.
Hé bien, qu'eſt-ce Meſſieurs, comment va le Theatre ?
Combien dans votre Troupe êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMEDIEN.

Trop.
Lors que moins on y penſe il en vient au galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien joüer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant-pis. Car plus on eſt, plus la part eſt petite.

ESOPE.

La Scene eſt plus remplie, & chacun prend des ſoins....

LE I. COMEDIEN.

La Scene eſt plus remplie, & la bource l'eſt moins.
Pour peu qu'en ce Métier on ait le vent en poupe
Quinze Acteurs, bien choiſis, font une bonne Troupe :
Suivant leur caractere ils ont tous de l'emploi ;
Pour bien joüer ſon Rôlle on ne s'attend qu'à ſoi ;
Mais quand on eſt beaucoup, d'un même caractere,
Un Auteur en ſuſpens ne ſçait ce qu'il doit faire :
Sur qui que ce puiſſe être, où s'arrête ſon choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois ;
Et s'il faut m'expliquer à deſſein qu'on m'entende,
C'eſt un petit cahos qu'une Troupe ſi grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-ci ?

LE II. COMEDIEN.

Oüi, Monſieur.

ESOPE.

Bons ?

LE II. COMEDIEN.

Eh, eh....

ESOPE.

J'entens. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, & n'en eſt pas capable:
S'il n'a l'art de charmer il n'eſt point excuſable:
Le ſevere Auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miſericorde à pas un de ſes Vers:
Il eſt ſi délicat que pour le ſatisfaire
Il faut du Merveilleux ou bien du Neceſſaire.
Qu'on n'ait point de Pain blanc on en mange du bis:
De Velours, ou de Serge on ſe fait des habits;
Parce qu'en quelque état que le deſtin nous range
Il faut abſolument qu'on s'habille & qu'on mange:
Mais, du conſentement de cent Peuples divers,
Rien n'eſt moins neceſſaire au Monde que des Vers;
Et par cette raiſon, qui me ſemble équitable,
Les paſſablement bons ne vallent pas le Diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous repreſenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puiſſions avoir.
A vous bien divertir toute la Troupe aſpire.
Quel jour choiſiſſez-vous?....

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace....

ESOPE.

Je ne ſçai quand j'aurai le loiſir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la ſemaine eſt facile à choiſir:
Il nous eſt important d'avoir votre réponſe.

ESOPE.

Pourquoi?

LE I. COMEDIEN.

Par la raiſon qu'il faut qu'on vous annonce.

Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra :
Que tout vaſte qu'il eſt notre Hôtel n'en tiendra :
Et comme un vrai Phenix, unique en votre eſpece,
Ce ſera pour vous voir plus que pour voir la Piece.
J'en ſuis ſur.

ESOPE.

C'eſt à dire, à parler nettement,
Que c'eſt moi qui ſerai le divertiſſement :
Et pour aller au but où votre Troupe aſpire,
Vous tirerez l'argent, & moi je ſerai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le ſoin.
C'eſt un honneur trop grand, & dont je ſuis trop loin :
Il n'eſt que pour les Gens du plus ſublime étage ;
Et qui n'eſt rien du tout, doit au moins être ſage.
Nous avons en paſſant déchiffré les Auteurs :
Parlons un peu de vous. Eſtes-vous bons Acteurs ?
Je dis en general ſans déſigner perſonne.

LE II. COMEDIEN.

Oüi, Monſieur, notre Troupe eſt vraiment aſſez bonne.
Non qu'on ſoit tous égaux, ne croïez pas cela :
Les uns ſont merveilleux, & les autres....

ESOPE.

Là, là.
Je vous entens. La Troupe en public étalée,
C'eſt à dire, entre nous Marchandiſe meſlée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien,
Vous ſoyez épargnez, vous qui n'épargnez rien :
Pour reprendre avec fruit les ſottiſes des autres,
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres ;
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennui,
De montrer ſes défauts en joüant ceux d'autrui.
Donnez vous au Public force Pieces nouvelles ?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

ESOPE.

Ou du moins qu'on fait paſſer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'eſt pas beau,
Vos nouveautez, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une Piece on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles :
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainſi,
On rencontre ſouvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute Montagne,
Dans une heure accoucheroit :
Chacun ſe mit en campagne,
Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce Coloſſe affreux, dont l'orgueuſe tête
Alloit juſques au Ciel deffier la tempête,
Et de tous les Paſſans rendoit les yeux ſurpris,
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,
Aprés une longue attente,
Accoucha d'une Souris.

Vous ne pouvez nier, tout Acteurs que vous êtes,
Que ce que jé dis là ne ſoit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, eſt le Complimenteur ?

LE I. COMEDIEN.

C'eſt moi, Monſieur.

ESOPE.

C'eſt vous ?

LE I. COMEDIEN.

Moi-même.

ESOPE.

Ergo, Menteur.

Celui qui fait l'Annonce, & qui taille & qui coupe,
Eſt ordinairement le menteur de la Troupe.
Il vaux mieux loüer moins, & ne pas tant mentir.
A vous voir, toutefois je veux bien conſentir.
Mais quand j'irai chez vous joüez, s'il eſt poſſible,
Ce que dans votre Troupe on a de plus riſible :
Pour me laiſſer doutet, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la Piece, ou ſi l'on rit de moi.
Il n'eſt point où je ſuis, de Tragique où l'on pleure,
Joüez-vous tous les jours ?

LE II. COMEDIEN.

Oüi, Monſieur.

ESOPE.

A quel heure ?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Meſſieurs, pour aujourd'hui je retiens une Loge.

LE I. COMEDIEN.

On aura pas le temps de faire votre éloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne ſoit faux ?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défaux :
Cela ſuffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoi, vous êtes inflexible ?

ESOPE.

A vous ſervir ailleurs je ferai mon poſſible :
Adieu. Je voi des gens, que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCENE

SCENE DERNIERE.

ESOPE LEARQUE EUPHROSINE. AGENOR, DORIS.

ESOPE.

Oça, je suis ravi de nous voir tous ensemble:
Parlons de bonne foi sur ce qui nous assemble.
Monsieur le Gouverneur, quel est votre dessein?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain!
Mon Pere, à mon égard, montrez-vous moins severe;
Monsieur en use mieux, il consent qu'on differe;
Ma priere le touche & rien ne vous émeut!

ESOPE,

Hé bien donc, à demain, puisque Monsieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine & la vie.
Je vois où je m'expose, & sçais votre credit;
Il n'est rien, là-dessus, que je ne me sois dit:
Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous même;
Mais qu'ai-je à redouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage, & que mon desespoir?
Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine;

Et ce n'eſt plus à lui le bien qu'il vous deſtine.
J'ai reçû ſa parole, & je m'y ſuis fié.

LEARQUE.

Il eſt vrai, mais Monſieur eſt privilegié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel eſt mon privilege.
Suis-je plus beau ? mieux fait ? noble ? riche ? enfin, qu'ai-je ?
Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas Favoris de Créſus ?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le ſerai plus :
Et comme la Faveur n'eſt qu'un éclair qui brille,
Qui paſſe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour ſi cuiſant,
Que la Faveur paſſée eſt un malheur preſent.
Agenor eſt bien fait, & votre Fille eſt belle ;
L'un eſt né Gentilhomme, & l'autre Demoiſelle ;
J'ai fait de leur amour un ſevere examen ;
Ce ſont les plus beaux feux que puiſſe unir l'Hymen :
Et je n'ai feint d'aimer, & de nuire à leur flâme,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le ſoûpirant pour de jeunes appas !
Le ſeul âge inégal rend l'hymen miſerable,
Et ſi vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMES.

UN Homme des plus inſenſez,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flâmes,
S'aviſa d'épouſer deux Femmes :
Pour le faire enrager une c'étoit aſſez.

L'une avoit soixante ans, & l'autre vingt & quatre :
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût ;
Et souvent c'étoit à se battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioit rien :
La Vieille souhaitoit qu'il parût de son âge ;
La jeune auroit voulu qu'il eût été du sien.
Tous les matins sous un prétexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune en le paignant, arrachoit de sa tête
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin chauve & pelé, sa presence importune
Le rendit par tout odieux.
Pour combler un Hymen de joye & de fortune.
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monsieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LEARQUE.

J'accepte avec plaisir Agenor pour mon Gendre ;
Votre approbation en augmente le prix.

AGENOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris !
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
Je doute que la Terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE *à Esope.*

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer ;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien estimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfraindre.

ESOPE *à Doris.*

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à craindre . . . .

DORIS.

Oh, Monsieur, contre moi n'ayez point de courroux ;
Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle maniere !
N'importe oublions tout : rendons la joye entiere.
Loin de mettre un obstacle à vos justes desirs,
Je veux faire aux chagrins succeder les plaisirs :
C'est, en Ami sincere, à quoi je m'étudie.
Commençons dés ce soir par voir la Comedie :
Et pendant la faveur dont m'honore le Roi,
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ESOPE
A LA COUR,
COMEDIE HEROIQUE.

Corrigée & augmentée de plusieurs vers qui n'ont point été dits sur le Theatre.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, à la descente du Pont-Neuf, Quai de Conti, à l'Aigle d'Or.

M. DCC. XXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MADAME

MADAME
DE VILLEQUIER.

MADAME,

Voici les derniers hommages d'un Auteur que vous avez honoré de votre eſtime pendant ſa vie, & de

vos regrets à ſa mort : & je ne ſçaurois rien faire de plus glorieux pour ſa mémoire, que de remplir ſes ſouhaits en executant le deſſein qu'il avoit formé, de mettre ſous l'honneur de votre protection, MADAME, celui de tous ſes Ouvrages qu'il en eût crû le moins indigne, s'il avoit eu le tems d'y donner toute ſa perfection. C'eſt donc Eſope qui cherche à paroître ſous un auſſi beau Nom que le vôtre, pour faire, s'il eſt poſſible, un peu oublier ſa laideur. A qui pouvoit-il mieux conſacrer ſes maximes de vertu qu'à une Femme ſi vertueuſe ? Quelle plus juſte preuve de toute ſa morale que toute votre conduite ? Et qui peut mieux enfin autoriſer ſes Fables à la Cour, que vous, MADAME, qui en êtes & l'ornement & l'exemple ? Ne m'allez-vous point

déja imposer silence, Vous, MADAME, qui n'avez à la fin accepté qu'à de si rigoureuses loix l'hommage que feu Monsieur Boursault avoit pris la liberté de vous destiner ? Je vous avoue que je ne pûs alors m'empêcher de murmurer un peu de cette modestie que j'avois admirée tant de fois ; & que je vous trouvay bien injuste, d'être si ennemie des loüanges & de les mériter si bien. Sans vous, MADAME, sans vos défenses, que n'aurois-je pas dit de ce Mérite encore supérieur à votre Rang ; de cette grandeur d'Ame qui vous éleve si fort au-dessus de votre Sexe ; de cette Beauté si éclatante, & en même tems si modeste, qui ne veut inspirer que du respect ; de cette Majesté répandue sur toute votre Personne, sur toutes vos actions ; de cette douceur prévenante,

de cette aimable égalité qui vous gagne tous les cœurs ; de cette Bonté naturelle qui laiſſe un ſi libre accez à tous ceux qui y ont recours ; de cette pénétration d'eſprit ; de cette élevation de ſentimens ; de ce diſcernement ſi juſte ; de cette ſolidité ſi rare..... Mais pourquoy faut-il retenir mon zele ? Eſt-ce ma faute, MADAME, s'il me trahit malgré moy ? Eſt-il ſi facile de ne pas s'oublier auprès de vous ? Et en faveur de tant de reſpect, ne me paſſerez-vous point un peu de déſobeïſſance ? Que vous ay-je dit au prix de tout ce que j'aurois à vous dire, au prix de tout ce que je reſſens ? L'effort que je me fais pour me taire eſt encore aſſez grand pour mériter que vous m'en teniez un peu compte, & que vous daigniez accepter les témoigna-

ges reſpectueux & ſinceres de la profonde vénération avec laquelle je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſante ſervante,
M. MILLEY BOURSAULT.

AVIS AU LECTEUR.

ON n'a pas donné cet Ouvrage au Public comme une Piece fort exacte dans toutes les regles du Theatre, mais comme d'excellens traits de morale, & de parfaitement beaux Vers qu'avoit compoſez feu Monſieur Bouſſault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu & toute la liaiſon qui y étoient neceſſaires. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main : & c'eſt ce qui y a laiſſé quantité d'endroits, auſquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On ſçait aſſez quel étoit ſon heureux génie & ſa facilité à mettre ſes Ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire : & cela ſuffit pour le juſtifier, & pour faire paſſer les bons eſprits ſur tout ce qui a arreſté les eſprits critiques & difficiles. On ne dit rien ici de plus ni ſur l'Ouvrage, ni ſur l'Auteur, dont le Public connoît tout le merite ; on avertit ſeulement que la troiſiéme Scene du troiſiéme Acte n'eſt imprimée avec des guillemets, que parce qu'on ne la joüe pas ſur le Theatre ; n'y étant pas tout-à-fait convenable. Il faut pourtant avoüer que cette Scene eſt très-bonne en ſoi : & que le motif ſur lequel Eſope preſſe ſon Athée de croire, s'il n'eſt pas bien convainquant, eſt du moins très-raiſonnable. Il ne s'agiſ-

ſoit pas ici de convaincre un Philoſophe ſur l'exiſtence des Dieux ; mais de combattre dans un Courtiſan un deffaut commun à la Cour, de n'y pas croire grand' choſe : Or il eſt conſtant que la plûpart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais ſeulement par libertinage, & parce qu'ils veulent douter & qu'ils n'enviſagent la mort que comme fort éloignée. L'experience fait aſſez voir que rien au monde n'eſt plus foible dans le peril & à la vûë d'une mort prochaine, que la plûpart de ces Eſprits forts : C'en eſt aſſez pour autoriſer Eſope à leur faire des reproches, de ce qu'ils ne veu ent pas croire dans leur vie ces mêmes Dieux qu'ils invoquent à la mort.

PROLOGUE.

UN PETIT GENIE.

QUe dires-vous, Meſſieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un Marmot ſur la Scene?
Eſt-il à préſumer que je vaille la peine
D'amuſer tant d'honnêtes gens?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre;
C'eſt un bien qui m'eſt interdit:
L'Auteur pour ſon génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je ſois ſi petit?

Je laiſſe aux grands eſprits à choiſir dans l'Hiſtoire
Des évenemens de grand poids,
C'eſt un ſi vaſte champ que le champ de la Gloire,
Qu'on y peut arriver par differens endroits.
Les Grecs & les Romains ont épuiſé les veilles
Des Racines & des Corneilles:
Moliére a critiqué les habits & les mœurs;
Et je ſouhaiterois, avec l'aide d'Eſope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

„ Quel petit génie eſt-ce là?
Diront ceux qui ſont las des Fables:
„ Pour qui nous croit-il prendre en debitant cela?
Pour qui? Pour des gens raiſonnables;
Pour des gens de bon goût, qui loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.

Les plus judicieux Conſeils
A nous porter au bien ſervent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va repreſenter :
L'intention de la Satyre
Eſt d'inſtruire & non de flatter.
Quoi que depuis Eſope, il plaiſe aux Deſtinées,
Avoir fait écouler plus de deux mille années,
(Ou la Chronologie a tort ;)
Tous les Hommes étant des Hommes,
Ceux des ſiécles paſſez & du tems où nous ſommes
Ont toûjours eu quelque rapport.

Si quelqu'un par hazard d'un mauvais caractére
S'y trouve ſi bien peint qu'il ſoit preſque parlant ;
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne ſera plus reſſemblant.

Je ne vous dis rien de l'ouvrage ;
S'il mérite votre ſuffrage
Sans vous le demander il eſt ſûr de l'avoir.
Mon but, en le faiſant, fut l'honneur de vous plaire :
C'eſt le plus digne ſalaire
Que j'en puiſſe recevoir.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

CRESUS, Roi de Lydie.
ESOPE, Miniſtre d'Etat.
TIRRENE, } Du Conſeil de Créſus; Se-
TRASIBULE, } crets ennemis d'Eſope.
IPHIS, Favori diſgracié.
ARSINOE, Princeſſe, Parente & Maîtreſſe de Créſus.
LAIS, Confidente d'Arſinoé.
PLEXIPE, Fade Courtiſan.
RODOPE, Maîtreſſe d'Eſope.
LEONIDE, Eſclave de Thrace, Mere de Rodope.
IPHICRATE, vieux General d'Armée.
CLEON, jeune Colonel.
M. GRIFFET, Financier.
ATIS, Capitaine des Gardes de Créſus.
LICAS, Domeſtique d'Eſope.
GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Ville Capitale de Lydie.

ESOPE
A LA COUR,
COMEDIE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

NON, je ne puis garder plus long-tems
le ſilence :
Ma haine pour Eſope a trop de violence.
Créſus infatué d'un objet ſi hideux
Le voyant de retour nous néglige tous deux.
Notre zele eſt ſuſpect, quelque pur qu'il puiſſe être :
De l'eſprit de ce Prince il s'eſt rendu le maître :
Pour l'obſéder lui ſeul il l'éloigne de nous :
Et prêt à l'abiſmer vous héſitez :

TRANSIBULE.

Moi ?

TIRRENE.

Vous.

Quel sujet vous oblige à différer sa perte ?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidele témoin,
A détromper Créſus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

J'attens que nous lui voyons faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ebloui d'un Trésor, qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin & le soir.
Ne le détournons point de sa premiere route ;
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Créſus ayant fait tout le tour
Avec un bien immense il en est de retour,
Et son Trésor grossi grossira la tempête
Qui demain au plus tard, doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi ;
Et croyez. . . .

TIRRENE.

Parlez bas : il vient avec le Roi.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE, IPHIS, SUITE.

CRESUS *à Tirrene & à Traſibule.*

Trouvez-vous au Conseil à l'heure accoûtumée.
Allez. Demeure Esope. Et vous, Iphis, sortez,

IPHIS.

Eh ! Seigneur ſe peut-il qu'aprés tant de bontez ?

CRESUS.

Mon ordre eſt une Loi : c'eſt moi qui vous l'annonce.
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponſe.

IPHIS.

Si mon zele....

CRESUS.

Je hais les diſcours ſuperflus.
Iphis, ſortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

SCENE III.

CRESUS, ESOPE,

CRESUS.

POur toi, mon cher Eſope, il faut que je t'avouë,
Que de ton équité tout le monde ſe louë.
Il n'eſt grands ni petits des endroits d'où tu viens
Qui ne faſſe des vœux pour mes jours & les tiens.
Aprés avoir été par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te reſtoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rens les vices affreux à tout ce que nous ſommes ;
Tous les hommes en ont, & les Rois ſont des hommes.
Le Ciel qui les choiſit les éleve aſſez haut
Pour faire voir en eux juſqu'au moindre défaut.
Loin de flater les miens dans ce degré ſuprême :
A corriger ma Cour, commence par moi-même :
Regle ce que je dois ſuivant ce que je puis ;
Et rens-moi digne, enfin, d'être ce que je ſuis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir eſt ma plus forte envie :

C'eſt à vous que mon zele a conſacré ma vie :
Mais dans l'heureux état où vos bontez m'ont mis
Ne me commandez rien qui ne me ſoit permis.
Il eſt beau qu'un Monarque auſſi grand que vous l'êtes
Pour s'immortaliſer faſſe ce que vous faites :
Qu'au gré de la juſtice il régle ſon pouvoir ;
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais ſi vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit aſſez hardi pour oſer vous le dire ?
Ce n'eſt point pour les Rois qu'eſt la ſincérité.
Tout ſe farde à la Cour juſqu'à la verité.
L'encens fait un plaiſir dont l'ame extaſiée
Jamais juſqu'à ce jour ne s'eſt raſſaſiée ;
Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRESUS.

Et c'eſt, mon cher Eſope, à quoi, s'il eſt poſſible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur ſenſible.
Quel Monarque a-t'on vu, pendant qu'il a régné
Qui de mille vertus ne fût accompagné ?
Les Rois qui ſur ma tête ont tranſmis la Couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne ;
Et ceux, après ma mort, qui me ſuccederont
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'apperçois, ou du moins je ſoupçonne
Qu'on encenſe la place autant que la perſonne ;
Qu'on me rend des honneurs qui ne ſont pas pour moi ;
Et que le Trône enfin l'emporte ſur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me ſoit point ſuſpecte
Ne ſouffre dans ma Cour nul flateur qui l'infecte.
L'équité qui par tout ſemble emprunter ta voix,
Eſt ce qu'on s'étudie à déguiſer aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître ;
Je t'en prie, en ami ; je te l'ordonne, en Maître.

Je suis jeune, & peut-être assez loin du tombeau ;
Mais que sert un long Regne, à moins qu'il ne soit beau ?
De ton zele pour moi, donne-moi tant de marques
Que je ressemble un jour à ces fameux Monarques,
Qui pour veiller, défendre, & régir leurs Etats
En sont également l'œil, l'esprit & le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

ESOPE.

Les Rois presque toujours y vont par la victoire :
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh ! quel Prince a-t'on vû plus couvert de lauriers ?
Après avoir deux fois vû Samos dans vos chaînes.
Vaincu cinq Rois voisins, & fait trembler Athênes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être Conquerant, un Roi peut être Auguste.
Pour aller à la gloire, il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faites de toutes parts
Dispenser la Justice & fleurir les beaux Arts ;
Proteger votre Peuple autant qu'il vous révére ;
C'est en être, Seigneur, le véritable Pere ;
Et Pere de son Peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquerant.
Je vous parle, Seigneur, en serviteur fidéle.

CRESUS.

Eh ! qui sçait mieux que moi la grandeur de ton zele ?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudens :
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans.
Examine ma Cour, & n'y souffre aucun vice :
Bannis-en les abus : chasses-en l'injustice :
Ta bonté pour le Peuple a pris des soins si grands...

ESOPE.

Que le Peuple & la Cour, Seigneur, sont différens !
Quoiqu'on nomme le Peuple un Monstre à plusieurs têtes,

Si les uns ſont groſſiers, les autres ſont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi
Qu'une ſeule parole eſt pour eux une Loi.
La Cour, en apparence, a bien plus de juſteſſe:
C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe:
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer;
Et ſur quelle parole oſe-t'on s'appuyer:
Tout rares qu'ils y ſont, les amis s'embaraſſent:
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embraſſent:
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin
Mille vont à leur but par un autre chemin:
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zelé cache un cœur hypocrite:
L'autre met ſon étude à vous donner des ſoins
Quand il ſçait que vos yeux en ſeront les témoins:
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire:
Cet autre en plaiſantant devient ſexagenaire:
Et l'on arrive ainſi preſque en toutes les Cours
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être;
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vêcu ſans qu'ils ſçachent pourquoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidéle tableau que tu me viens de faire:
Mais un trait important que tes ſoins ont obmis,
Un Roy ne ſçait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de Courtiſans, qui toujours ſur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis diſtinguer au rang où je me voi
Ceux qui m'aiment pour eux ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour ſçavoir ſi l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir ſans Diadéme:

Et dans mon premier rang être enſuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que ſçai-je qui me flatte ou qui me rend juſtice ?
Je ne dis pas un mot, que chacun n'applaudiſſe :
Et ſi l'on prévoyoit ce que je dois penſer,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zele avec le veritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.
Jamais la verité n'entre mieux chez les Rois
Que lors que de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE & la Panthére.

FABLE.

PAr cent fameux exploits un Lion renommé
Ayant ſçû d'un vieux Cerf, qu'il connoiſſoit fidéle,
Que ſouvent tels & tels dont il étoit charmé
Payoient ſes bontez d'un faux zele :
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthére,
Aſpres à la curée, & qui ſans héſiter,
Quand de quelque déſordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guére.
„ Mes Amis, leur dit-il, à qui j'ai ſi ſouvent
„ Confié le ſoin de ma gloire,
„ Je crois, ſans me flatter d'un eſpoir décevant,
„ Avoir un ſeur moyen de vivre dans l'Hiſtoire.
Alors faiſant ſemblant d'être encor dans l'erreur
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propoſe une injuſtice
Dont lui-même avoit de l'horreur.
„ Peſez bien, leur dit-il, ce que je vous propoſe,
„ Et ſur tout que ma gloire aille avant toute choſe,
„ Je n'ai rien de plus important.

„ Ce que vous proposez est juste & necessaire ;
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire ;
„ Et rien ne le fut jamais tant.
„ Pensez-y deux fois plûtôt qu'une ,
Reprit doucement le Lion ;
„ Et si je vous suis cher , ayez soin de mon nom :
„ Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
„ Que de voir croître leur renom.
„ Seigneur , répond encore la bande insatiable ,
„ Quelque dessein que vous ayez ,
„ Pour rendre une chose équitable ,
„ Il suffit que vous la vouliez.
„ Dangereux Conseillers , Adulateurs infâmes ,
Dit le Lion terrible en élevant sa voix ;
„ Je trouve de si basses ames
„ Indignes d'approcher des Rois.
„ Fuyez loin de moi , troupe avide ,
„ Qui des foibles Agneaux & du Chevreüil timide
„ Etes si justement l'effroi :
„ C'est votre interêt qui vous guide ,
„ Ce n'est point la gloire du Roi.
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux ,
Il menaça de la même disgrace
Les Animaux qui briguérent leur place
S'ils ne la rempliſſoient pas mieux.

Une mémorable victoire
Que sur trois Léopars il eut le même jour ;
A l'éclat de sa vie ajoûta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de Cour.

Pour expliquer l'Enigme & dévoiler l'Emblême ,
Croyez-vous qu'un Monarque aussi grand que vous même

Ne fit pas une belle & loüable action
D'imiter quelquefois l'adreſſe du Lion ?
De ce trait d'équité plus que d'une Victoire
Vos ſujets dans leur cœur garderoient la memoire :
Et ceux qui ſont admis dans le Conſeil des Rois
En donnant leur avis y penſeroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchiſe.
C'eſt une liberté que vous m'avez permiſe.
Je ne ſçai ce que c'eſt que de rien déguiſer.

CRESUS.

Qui ne m'offenſe point ne doit point s'excuſer.
Charmé de tes avis, penetré de ton zele,
Et par tant de raiſons sûr que tu m'es fidele,
Je confie à ta foy comme deux grands dépôts,
Et les ſoins de ma gloire, & ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'eſt lui-même attiré ſa diſgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

A moi, Seigneur ?

CRESUS.

Sur qui puis-je jetter les yeux
Qui me ſoit plus fidele, & qui me ſerve mieux ?
Qui peut plus ſagement gouverner mes finances
Que toi qui fuïs le bien & qui hais les dépenſes ?
En quelle occaſion les peux-tu diſſiper ?
Eſt-ce au ſuperbe train que tu fais équiper ?
Pour contenter ton goût de diverſes manieres
Te voit-on dépeupler les Airs & les Rivieres ?
Et pour éterniſer tes deſſeins faſtueux
Encherir ſur ton Maitre en Palais ſomptueux ?
Loin qu'un zele ſi pur ait rien que j'appréhende
Sur quoi que ce puiſſe être où mon pouvoir s'étende,
Récompenſes, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute choſe ordonner à ton choix,
A ta fidelité tout entier je me livre.
Arſinoé qui vient m'empêche de pourſuivre ;

J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légere
D'où viennent ses froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe ; & qui soupçonne doute :
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute ;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le sçavoir.

SCENE IV.

ARSINOE', ESOPE, LAIS.

ARSINOE'.

QUoi ! le Seigneur Esope en croi donc être quitte.
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite ;
Et son zele se borne à me voir une fois
Aprés s'être éclipsé pendant cinq ou six mois !
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiége,
Mon Sexe & ma naissance ont quelque privilege.
Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ESOPE.

Vos bien-faits dans mon cœur sont gravez trop avant
Pour ne pas avoüer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois, n'est-il pas votre don ?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon ?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage ?

ARSINOE'.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage ?
J'écouterois vos avis estimez de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en suiviez aucun,

LAIS.

Il a raiſon, Madame ; & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un Ami plus ſincére.
Il ne donne jamais que d'inutiles avis ;
Et vous auriez bien fait de les avoir ſuivis.

ARSINOE'.

Il me prenoit peut-être, en de méchantes heures ;
Où mes raiſons, Laïs, me ſembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne ſçai ; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre au lieu qu'ils n'y ſont pas,
Vous ſeriez mariée, & contente.

ARSINOE.

Peut-être,
Lorſque je le voudrai, ne le puis-je pas être ?

LAIS.

Oüi, ſans doute, & choiſir dans le rang le plus haut,
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeuneſſe eſt, Madame, une ſaiſon bien chére ;
Et les momens qu'on perd ne ſe recouvrent guére.
Quelque beau petit Prince, au Trône deſtiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né ;
Et c'eſt pour un Etat un bien ſi néceſſaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à faire.

ARSINOE'.

Ces plauſibles raiſons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un Epoux qui m'aime & qui me plaiſe,
Que le Trône d'Argos & que celui d'Epheſe.
Sans en ſçavoir la cauſe un mouvement ſecret
Me fait de ma Patrie éloigner à regret.
Il me ſemble qu'ailleurs je ſerai tranſplantée.

ESOPE.

Vous, Madame ? par tout vous ſerez reſpectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puiſſe voir,
Vous aurez ſur les cœurs un abſolu pouvoir :
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie ;

Et de tous vos pareils le Trône eſt la Patrie.
Vous ſeriez Etrangere en un degré plus bas.

LAIS.

L'amour ſeul du païs ne vous arrête pas :
Pour monter ſur un Trône il n'eſt rien qu'on ne quitte.
Parlons juſte. Créſus eſt d'un ſi haut merite .....

ARSINOE'.

Laïs !

LAIS.

Seroit-ce un mal qu'un ſi grand Roi vous plût ?
C'eſt un Prince accompli, ſi jamais il en fut,
Que dans tous ſes projets accompagne la gloire ;
Et qui ſemble à ſa ſuite enchaîner la victoire.
Le Roi d'Argos eſt laïd : Celui d'Ephéſe eſt vieux :
Ne diſſimulons point ; Créſus vous ſiéroit mieux.
Comme il eſt jeune & beau, vous étes jeune & belle :
Et vous ſeriez un couple à ſervir de modéle.
Vous voyez que je ſonge à vous fixer ici.

ARSINOE'.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainſi ?

LAIS.

Quand je puis obliger ma joye eſt aſſez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'appas,
Cet Hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous & lui qui vous vaille ?

ESOPE.

Je répons du ſuccez pour peu que j'y travaille,
Madame ; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire eſt d'un prix à ne point hazarder :
Et je vous dois aſſez pour oſer vous promettre
Que me la confier ce n'eſt point la commettre.
Eſt-il un ſort plus beau que d'aſſervir trois Rois !
Croyez-moi, hâtez-vous de choiſir un des trois.

L'ordinaire

L'ordinaire destin des Beautez difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles :
Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HE'RON ET LES POISSONS.

FABLE.

IL me semble avoir lû dans beaucoup de Volumes
Que lors qu'on veut trop prendre, on est soi-même pris.

Un Héron glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les Rois des Egrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la Perche & la Truite,
Aucun autre Mets qui lui plût :
Brochet, Carpe, Tanche, & la suite
Etoient pour son gosier des Poissons de rebut.
Un jour d'Eté dés les quatre heures
Que le Poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis Brochets, les Carpes les meilleures,
A sa discrétion se livroient presque tous,
Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche :
N'ayant pas si matin l'appetit bien ouvert,
Et ne voyant Truite ni Perche
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent ; huit ; & son appetit s'ouvre ;
Alors dans la Riviere il fait divers plongeons :
Et pour tout bien il ne découvre ;
Qu'une Ecrevisse & deux Goujons.
Pour un Oiseau si vain, une si mince proye
Loin de le contenter redoubla son dédain.
Ceper.dant le tems passe, & durant qu'il tournoye
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit ? le Héron difficile,

Qui mépriſa tant de ſi beau Poiſſon,
Sur le Midy fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne vous expoſe rien qui tous les jours n'arrive:
Des Amans les mieux faits & les plus vertueux
Une fille à ſeize ans ſouffre à peine les vœux:
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en préſente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des Amans un ſi long examen,
Il faut aller au but, & le but eſt l'Hymen.
L'âge que vous avez eſt le tems où l'on charme.
Penſez-y.

ARSINOE'.

Franchement, votre Héron m'allarme:
Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au ſort du Limaçon.
Plus j'entens vos raiſons, plus je les trouve bonnes.
Il eſt beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je ſuivrai vos avis.

LAIS.

Le plûtôt vaut le mieux.
Une plante ſtérile eſt maudite des Dieux.
Qu'eſt-ce qu'une Princeſſe & vertueuſe & belle
Peut faire de meilleur qu'une Fille comme elle,
Qui ſuive ſon exemple & qui puiſſe à ſon tour
Pour un futur Monarque en mettre un autre au jour?
On ne peut du beau tems faire un trop bon uſage.

ARSINOE',

Je ne l'écoute pas? Elle eſt folle.

ESOPE,

Elle eſt ſage:
Et raiſonne ſi bien ſûr ce que nous diſons

Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive
C'est offenser les Dieux de demeurer oisive :
Et chacun dans l'Automne a des remors cuisans
D'avoir en bagatelle employé le Printems.
Pardon. J'ay le malheur d'être un peu trop sincere.

ARSINOE'.

Est-il une vertu qui soit plus necessaire ?
Plût au Ciel qu'à la Cour chacun vous ressemblât
Et que ce fut ainsi que le monde y parlât !
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites,
(Vertu sublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous
Je vous laisse le soin de choisir mon Epoux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Aprés cette assurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre Fable en faisant un tel choix.

ESOPE.

Oüi, Madame : & de plus à ce que je vous dois.

LAIS *à Esope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.
En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas un ingrate.

ESOPE.

Fort bien.

SCENE V.

PLEXIPE, ESOPE.

PLE'XIPE

AH, Monſieur, que de joye aprés ſix mois d'abſence
Dans les murs de Sardis cauſe votre préſence !
Chacun faiſant des vœux pour votre heureux retour.
Avec impatience aſpiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus adorateur ſincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révere ;
Pour vous en aſſurer, j'ai ſaiſi ce moment.

ESOPE.

Je ſuis bien redevable à votre empreſſement.
A quoi dans vos deſſeins puis-je vous être utile ?

PLEXIPE.

Que l'on eſt médiſant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais crû qu'on en fut venu là.

ESOPE.

Comment ? à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous aſſuré qu'aucun ne vous entende ?

ESOPE.

Que de précaution votre ſecret demande !
Le bonheur de Créſus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un....

PLEXIPE.

En votre abſence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai penſé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal ſans médire,
Je vous l'apprens.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens ;
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens.
Et comme apparemment aucun ne les ſoupçonne,
Ce ſont....

ESOPE.

Gardez-vous bien de me nommer perſonne.
Peut-être foible & promt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point ſçavoir qui ſont ceux qui médiſent ;
Mais je veux, ſi je puis, que leurs plaintes m'inſtruiſent ;
Qu'ils me rendent ſervice en croyant m'outrager,
Et que leur médiſance aide à me corriger.
Dites-moi ſur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des diſcours, & ſans ordre, & ſans ſuite....
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux....
Je ſçai confuſément qu'on médiſoit de vous.
Je ne ſçai rien de plus dont je vous puiſſe inſtruire.

ESOPE.

Si vous ne ſçavez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du ſoupçon ?
Croyez-vous ne manquer que de memoire ?

PLEXIPE.

Eh non.
Je ſuis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE de mauvais débit.

FABLE.

APollon & Mercure étant broüillé là-haut
Ne ſçavoient ici-bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, & c'eſt un grand défaut :
Jamais de l'indigence on a chômé la fête.
„ Que deviendrons-nous, dirent-ils,
„ Si Jupiter ne nous rappelle ?
Faire des tours de-main auſſi promts que ſubtils,
Eſt un Art où Mercure excelle :
Mais il craignoit les Algoüazils,
Et s'il ſe rencontroit ſous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils.
De la Juſtice criminelle.
L'ingenieuſe pauvreté
Qui pour vivre de rien, réve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de ſûreté
A faire un loüable Commerce :
Mais comment ? ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire,
Apollon s'aviſa de vendre de l'eſprit,
Et Mercure de la memoire.
Aprés s'être poſtez dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du Peuple & de la Chalandiſe,
Chacun dans un écriteau
Etala ſa marchandiſe.
Mais à peine Mercure a-t'il planté le ſien
Que de toute la Foire il attire la foule :
Le Monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,

Sans diminuer en rien.
Le Marchand de mémoire en fournit la Contrée :
Mais le Marchand d'esprit à peine fut-il vû,
Il vendoit une Denrée
Dont le plus Idiot croit être assez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle :
„ Messieurs, dit-il, Messieurs, tournez ici vos pas :
„ De quoi la mémoire sert-elle
„ Quand l'esprit, par malheur, ne l'accompagne pas ?
Il eut beau faire & beau dire,
Beau se plaindre & fulminer,
Apollon avec sa Lyre
S'en alla sans étrenner.

Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa Marchandise, il n'eut point de debit ;
On dit à tout moment, qu'on n'a point de mémoire ;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.

Si l'on tenoit encore une pareille Foire
Vous iriez à grand pas vous fournir de mémoire :
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrit
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'esprit.
Est-ce en avoir un once & le mettre en usage
Que de faire à la Cour un si bas Personnage ?
Ceux dont vous observez les discours & les pas
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas :
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide ;
Si ce sont vos Amis, c'est leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincere que vous je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zele une autre récompense.

ESOPE.

Quand j'aurois un Tréſor à mettre en votre main.
Vous manquez de mémoire & l'oubliriez demain.
C'eſt perdre ſes bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DAns votre appartement Rodope va ſe rendre.
Elle m'envoye ici vous le faire ſçavoir.

ESOPE *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre eſpoir.
Faſſent les Médiſans tout ce qu'ils pourront faire :
Je ſçai par quel moyen on les force à ſe taire ;
Et pour me vanger d'eux je vais vivre ſi bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

VOus me ſuivez en vain. Souffrez que je reſpire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié dans mon juſte courroux.
Des ſujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'eſt dans ce lieu, vous dis-je, où le Conſeil s'aſſemble.
Et je ne prétens pas qu'on nous y trouve enſemble.
J'ai mes raiſons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes auſſi
Pour ne me pas réſoudre à vous quitter ainſi.
Il eſt juſte à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roi dans un moment vient ici

RODOPE.

Quil y vienne ;
Juſqu'à ce qu'il y ſoit, je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'ébloüir par vos trompeurs appas.

Tout difforme & hideux que vous paroiſſe Eſope.
Ne vous en flattez pas, infidele Rodope,
Vos yeux n'ont plus ſur moi le pouvoir qu'ils ont eu:
Je vous abuſerois, ſi je vous l'avois tû:
Honteux d'avoir vêcu dans votre indigne chaine,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne ſçai point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haïſſez trop, pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non; Vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos remors ſeront vains ſi nous faiſons divorce;
Penſez-y bien, de grace, avant d'en venir là;
Et ſi vous m'en croïez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglement la route accoutumée:
Je ſuis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
J'en jure.....

ESOPE.

Epargnez-vous des ſermens ſuperflus:
Vous étiez vertueuſe, & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou ſix mois qu'a duré mon abſence
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous ſont demeurez.
Par l'emploi qu'ils ont eu ſont tous défigurez.

RODOPE.

Si c'eſt là mon portrait, & que je lui reſſemble
Je ne m'étonne pas de nous voir mal enſemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces ſoupçons?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons!
Ce n'eſt pas d'aujoud'hui que j'ai ſçû vous le dire,
J'aime à me divertir, à folatrer, à rire;
Et par tout où je vais les Filles que je voi

A peu prés de même âge ont même goût que moi.
C'eſt de vous que je tiens qu'une Fille aviſée
Doit avoir un air libre, une maniere aiſée;
Et qu'il n'eſt preſque rien dont on ne vienne à bout
Lors qu'avec bienſéance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous? Je ſuis votre doctrine.
Veut-on rire? Je ris. Badiner? Je badine.
Mais dans tous les plaiſirs dont je vous fait l'aveu,
Ce n'eſt qu'amuſement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah! Rodope, Rodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui ſans tendreſſe auroit moins de courroux.
Préviendroit vos raiſons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me ſouviens point de vous avoir inſtruite
A vivre ſans égards, ſans pudeur, ſans conduite:
Mais je me ſouviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueïl ridicule attiroit du mépris;
Qu'un air libre, enjoüé, ſiéoit bien à votre âge;
Mais, Rodope, un air libre eſt-ce un libertinage?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris
Me void-on d'aucun vice infecter les eſprits?
Si d'un remors au moins vous vous ſentez capable
Profitez des leçons que contient cette Fable:
Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ASNE.

FABLE.

L'Aſne d'un Jardinier fleuriſte
Ayant pour le Marché des Panniers pleins de fleurs,
Pour en ſavourer les douceurs
Une Foule de Gens le ſuivoit à la piſte.
Mais il trouve au retour un contraire deſtin;

Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre :
Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
„ Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier ;
„ Ces effets differens ont differentes causes :
„ Ce matin tu portois des Roses,
„ Ce soir tu portes du fumier :
„ Qui suivoit ce matin ta senteur agréable
„ Ce soir fuit ta puanteur.
Tant on devient effroyable
Quand on perd sa bonne odeur !

Vous reconnoissez-vous, Rodope, en cette Fable ?

RODOPE.

Non. L'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'Asne du matin ;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses
D'une aussi bonne odeur que les Panniers de Roses ;
Mais on ne m'a point vûë, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse & coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce & la vertu chagrine :
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine ;
Et croyant ma conduite exemte de remors
Je ne prens aucun soin de sauver le dehors.
Il est vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames
Dont le cœur est encore susceptible de flâmes,
Faciles à remplir les désirs d'un Amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment ;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces Femmes de bien qui le font à huis-clos :
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence ;

Et

Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

ESOPE.

Que vous avez, traîtresse, & d'esprit & d'appas !
Quand le Ciel vous forma sur un si beau modelle :
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle !
Il vous a dénié le plus grand bien de tous :
Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompé-je ? Etes vous fidelle à votre gloire ?
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire :
Vous aurez peu de peine à me persuader ;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider ;
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RODOPE.

Méritez vous que je vous désabuse ?
Combien d'injures . . . . .

ESOPE.

Trop pour d'innocens appas.
Trop peu, si j'ai raison & qu'ils ne le soient pas.
Mais ; adieu, le Roi vient. Retirez-vous de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est tems encore faites que votre Epoux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande
Toute l'intégrité que l'Hymen vous demande.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRESUS.

Asséyez-vous.

ESOPE.

Seigneur, je ne suis pas d'un Sang.

CRESUS.

Ton mérite y supplée, & vaut le plus haut rang.
Assis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes sujets de leur Roy souhaitent l'Hymenée;
Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un Fils s'estimeroient heureux.
Cotis, Pere d'Argie, épuisé par les guerres,
Qui fatiguent son Peuple & désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa Fille, & demander la Paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à sa Fille:
Mais en vain à mes yeux cette Couronne brille,
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux:
En s'assujétissant à mon pouvoir suprême
Elle m'a d'un coup d'œil assujéti moi-même.
Le Trône de Phrygie à mon Trône étant joint
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point;
Pour balancer mon choix cette raison est forte;
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte;
Et j'attens de vos soins une décision
En faveur de l'Amour ou de l'Ambition.
Parlez-moi librement, & qu'un pur zele éclaire

TIRRENE.

Seigneur, cette matiére eſt un peu délicate.
Vous aimez. Il faudroit, pour vous faire ma cour
Approuver votre choix & flater votre amour.
Une ſi vertueuſe & ſi belle Princeſſe
D'un Monarque ſi grand mérite la tendreſſe :
Mais les raiſons d'Etat qui par d'auſteres loix
Sont toujours les raiſons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur ſincere
Qu'à l'Hymen d'un grand Roy l'Amour n'aſſiſte guere ;
Que ſes plus dignes ſoins ſont ceux de ſa Grandeur ;
Et qu'il doit à la gloire immoler ſon ardeur.
Arſinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits ſi touchans qu'ils émeuvent, déſarment ;
Mais des yeux ſi charmans & des attraits ſi doux
Perdront bien de leur prix quand ils ſeront à vous.
Cinq ou ſix mois d'Hymen rallentiſſent les flâmes :
Et la vertu des Grands n'eſt pas d'aimer leurs Femmes.
Quelque appas que pour vous ait un Amour naiſſant
Seigneur, une Couronne en eſt un plus puiſſant :
En devenant l'Epoux de la Princeſſe Argie
A de vaſtes Etats vous joignez la Phrygie :
Et quels jaloux voiſins oſeront vous troubler
Qu'avec tant de pouvoir vous ne faſſiez trembler.

TRASIBULE.

J'oſe ajoûter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene
Que c'eſt de vos Sujets rendre l'attente vaine ;
Et que las de la Guerre & des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la Paix.
Quoique par vos exploits on ait vû la Phrygie
Du ſang de ſes enfans aſſez ſouvent rougie,
Les ſuccez les plus beaux & les plus glorieux
Ne ſont pas ſans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjoüit, l'autre s'en déſeſpere :
Tel embraſſe ſon Fils qui regrette ſon Frere

Et la Guerre aprés soi traîne tant de malheurs
Qu'il est peu de Lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le Ciel aux Dignitez suprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne le sont pas d'eux-mêmes;
Et lors que de l'Hymen ils subissent les Loix,
C'est à la Politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fût-elle encore plus belle
La Phrygie & la Paix ont plus de charmes qu'elle.
L'interêt de l'Etat me fait parler ainsi.
Voilà mon sentiment.

CRESUS, *à Esope.*

Et le tien?

ESOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique
Vous verrez ce que c'est qu'un Hymen politique.

LE COQ ET LA POULLETTE.

FABLE.

UN jeune Coq des mieux huppez
En rôdant par son voisinage
D'une jeune Poulette aussi belle que sage
Eut les yeux & le cœur également frappez.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle:
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessez;
Et tous deux pénétrez de la même tendresse.
Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse,
Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement

De s'aimer éternellement
Leurs séveres Parens autrement en ordonnent.
Le Pere du Coq le contraint
A quitter sa chere Poulette :
En vain de sa rigueur il gémit & se plaint
Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
D'abord, il va percher sur le toît le plus haut
De la plus déserte Cabane,
Mais faute d'aliment il lui fallut bien-tôt
Epouser, en pestant, une Poule Faisanne ;
Ces Epoux dés le premier jour
Empêchez de leur contenance,
S'étant mariez sans amour
Se traiterent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre
Leur langage à tous deux étoit un baragoüin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit
Sa Faisanne eût juré que c'étoient des murmures :
Quand la Faisanne l'appelloit
Il croyoit oüir des injures.
En un mot leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'Amour ait soin d'unir ce que l'Hymen assemble :
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos desirs, Seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le Roy le plus heureux du monde ?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
Les differentes mœurs, le different langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage ;

Et sur celui des Rois c'est faire un attentat!
Que de l'assujétir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le Peuple & le Roy de Phrygie
Accordez-lui la Paix sans épouser Argie.....
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis:
Vos Etats seroient joints, & vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite
Que le bonheur du Coq s'il eût eu sa Poulette:
Sans cesse de l'Hymen il se feroit loüé
Comme fera Crésus avec Arsinoé,
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRESUS.

Que tu me touche bien par où je suis sensible!
Pressé par tes raisons je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le Trône où je me sieds.
Et lui faire sçavoir par un récit fidéle
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

CRésus à nos Conseils préfere vos avis;
Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis
Il ne sçauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel Ministre a t'il eu d'un esprit plus sublime?
Vous le servez si bien, que d'un commun aveu;
Quoiqu'il fasse pour vous, il fait encore trop peu.

TIRRENE.

Combien ay je d'Iphis souhaité la disgrace
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place?

Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un miserable en proye aux lâchetez :
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal ;
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre ;
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque autre :
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts,
Créſus avec raison l'extermine & l'assomme :
Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête homme :
A vous en défier vous avez interêt.
Il est fourbe, méchant. . . . .

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une Fable,
Sur le coup imprévû dont la rigueur l'accable?
Sa peinture & la vôtre y sont en racourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie aussi.
J'en conçois par avance une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez-pas un mot. Tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYE.

FABLE.

PRés de Lesbos sur jadis un Figuier

Qui rapportoit le plus beau fruit du monde;
Planté sur le bord d'un Vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les Oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage;
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur Amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une Mer qui n'est point sans naufrage;
Aprés un tems calme & serain
Il survint coup à coup un furieux orage.
Les Vents en un moment agiterent les Airs;
Il sembloit que la pluye inondoit la terre:
Enfin aprés beaucoup d'Eclairs
Le Figuier malheureux fut frapé du Tonnerre.
Les Oiseaux, effrayez d'entendre un si grand bruit,
Dans le Hameau prochain vont chercher un azile;
Et l'orage passé, chacun deux s'entresuit
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'Arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un Milan, un Autour,
Qui l'insulterent tour a tour;
Et pour ne le point voir à l'instant disparurent.
„ Suivez-nous & vous ferez bien;
Dirent-ils aux Oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
„ Ce Figuier désormais au rang des miserables
„ Ne peut plus nous servir à rien.
„ Pour moi, dit une Tourterelle,
Connuë aux environs pour un Oiseau d'honneur,

„ Je prétens partager ſa fortune cruelle
„ Puiſque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur ,
„ Il m'a tant fait de bien, reprit une Colombe,
„ Que je m'en ſouviendrai toujours ,
„ Je veux être avec lui le reſte de mes jours
„ Dans quelque diſgrace qu'il tombe.
„ Plût au Ciel pouvoir par mes chants ,
Ajoûta tendrement un Roſſignol habile ,
„ Lui rendre ſes attraits , & forcer les méchans
„ A revenir un jour lui demander azile !
Combien au Tableau qui paroît
En voit-on qui ſont tout ſemblables ?
C'eſt ainſi que l'on reconnoît
Les faux amis des veritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en ſon jour ,
Vous êtes , vous & lui , le Milan & l'Autour ,
Qui voyant du Figuier le deſtin déplorable
Dés qu'il fut malheureux le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis diſgracié :
Votre infidéle cœur qui le voit foudroyé
Oubliant ſes bienfaits dans cette humble poſture
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du ſort inconſtant j'éprouvois le courroux ,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous ?
Iphis..... Mais je me trompe ou c'eſt lui qui s'approche.
Adieu : De ſa preſence évitez le reproche.
Son faux diſcernement ſe connoît aſſez bien ,
Puiſqu'il s'eſt pû réſoudre à vous faire du bien.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

IPHIS.

JAmais vit-on disgrace & plus prompte & plus forte ?
Que mon sort, cher Tirrene, est cruel!

TIRRENE.

Que m'impo.te ?

IPHIS.

Qu'entens-je ? Trasibule aura plus de bonté.

TRASIBULE.

Quel qu'il soit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste Ciel ! Trasibule & Tirrene me fuyent !
Que d'affronts à la Cour les malheureux essuyent!

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

MOnsieur, je viens ici par un ordre du Roy
Déposer mon crédit, ma faveur, mon Emploi
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Créſus dûſſai-je m'expoſer,
J'aime mieux le ſouffrir que de vous en cauſer.
Loin qu'à votre pouvoir je veüille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre,
Voyez auprés du Roy ce que je puis pour vous ?

IPHIS.

Reſpect, zele, remors, tout aigrit ſon courroux.
Si pour moi tant de fois ſa bonté fut extrême,
Contre moi ſa colere eſt aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'eſt ſenſible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'inſultent lâchement :
Pendant que de vos ſoins vous m'offrez l'aſſiſtance,
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me ſervir vous déplairiez au Roy.

ESOPE.

Eh ! qui ſoupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Moi.
Ce qu'a de plus horrible une chute ſi haute,
Je ne puis qu'à moi ſeul en imputer la faute :
Un deſtin plus cruel me fut-il préparé,
C'eſt moi qui ſans raiſon me le ſuis attiré :
De ma témérité je reçois le ſalaire.

ESOPE.

Créſus eſt trop bon Roy pour garder ſa colére.
Votre crime envers lui n'eſt pas grand, que je crois.

IPHIS

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois ?
Hier, dans un feſtin, dont j'eus le malheur d'être,
Créſus ayant mis bas la qualité de Maître,
Et nous regardant tous ainſi que ſes égaux,
Voulut qu'en liberté l'on ſe dit ſes défauts.
Quand pour ſe divertir il nous eut dit les nôtres,

Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscretion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roy, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du Grand-Homme:
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
„ Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
„ Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
„ Lors qu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,
„ Je reprens mes bontez & ne veux plus le voir.
„ Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice;
„ Puisqu'aprés avoir bû je rens si bien justice.
„ Retirez-vous.

ESOPE.

Hé quoi? Pour un vieux Courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins & bien d'autres mesures.
C'est un sentier étroit qui de chaque côté
Présente un précipice à la sincerité.
Les Rois & les flatteurs étant de même datte
Il n'est dans l'Univers aucun Roy qu'on ne flatte,
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art.
Il faut plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, & non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.

Il

Il n'eſt rien prés du Roi que pour vous je ne faſſe :
Mais n'oubliez jamais, ſi j'obtiens votre grace,
Qu'euſſions-nous l'un & l'autre encore plus de pouvoir,
Nous ſommes des jettons que le Roi fait valoir :
Comme ſouverain Maître, à qui tout eſt facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille ;
Et ſuivant que ſon choix nous poſte mal ou bien,
Nous ſommes quelque choſe, ou nous ne ſommes rien :
Sur-tout, ſouvenez-vous dans tout ce que vous faites
De n'abuſer jamais de la place où vous êtes :
La Fortune en aveugle ouvre, ou ferme la main,
Et puiſſant aujourd'hui, l'on ne l'eſt pas demain.
Pour vous rendre ſenſible aux raiſons que j'etale
J'y vais d'une Apologue ajoûter la Morale.

LAGUENON ET SON MAISTRE.

FABLE.

UN grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui ſembloit ſi jolie
Qu'il l'aimoit à la folie :
A ce qu'elle vouloit, on n'oſoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable,
Qu'elle s'aſsît ſur un coin de ſa table :
„ Oüi, dit-il, ce plaiſir me ſemblera bien doux.
„ Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
„ Que donnant l'eſſor à mon zéle
„ Je ſaute q elquefois ſur vous ?
Pour laiſſer un champ libre à ſes badineries
Il conſentit ſans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de ſingeries
Elle fit aprés cela.
Je dirai ſeulement que flattée, applaudie,

Qu'elle eût tort, ou qu'elle eût raiſon :
La Guenon un peu trop hardie
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour ſon Maître une ſincere attache,
Devenuë orgueilleuſe à le voir complaiſant,
Un matin en le baiſant
Elle arracha la mouſtache
D'un Maître ſi bien-faiſant.
„ Ah ! Perfide, dit-il, qui t'oſes méconnoître ;
„ J'ai pour ton inſolence un châtiment tout prêt :
„ Dans un moment tu ſçauras ce que c'eſt
„ Que d'abuſer des bontez de ſon Maître.
Elle eût beau de ſon crime étaler les remors,
Et pour rentrer en grace employer les prieres :
Aprés vingt coups d'étrivieres
Elle fut miſe dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaiſir la vid humilier.
Tel eſt auprés des Rois où la Grandeur entête,
Le ſort des Favoris qui s'oſent oublier.

Quelque ſoumiſſion que cette Fable inſpire
J'aurois ſur ce ſujet encore beaucoup à dire :
Mais comme votre grace eſt mon plus doux eſpoir,
Je vais trouver Créſus & faire mon devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CRESUS, GARDES.

CRESUS.

Esope ne fuit pas ?

UN GARDE.

Non, seigneur.

CRESUS.

Qu'on l'appelle ;
Quel Ministre à son Roi fut jamais plus fidele ?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laissez-nous.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

Mon aspect t'embaraſſe ;

De l'indiſcret Iphis tu demande la grace
Je ſçai que la clemence eſt la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris aſſez de fois.
Mais aprés les bienfaits dont il m'eſt redevable
L'injure qu'il m'a faite eſt-elle pardonnable?
Et ſans te prévenir, ſi tu veux y penſer,
Puis-je lui faire grace, & peux-tu m'en preſſer?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace
Par de vaines raiſons excuſer ſon audace:
Je vous l'ai déja dit, c'eſt avec équité
Que vous l'avez puni de ſa témerité.
Mais quand votre juſtice a ce qu'elle ſoûhaite
Votre bonté, Seigneur, eſt-elle ſatisfaite?
Le trouble où je vous vois, me fait connoître aſſez
Que vous pardonnez mieux que vous ne puniſſez,
Quel plaiſir ont les Rois de pouvoir faire grace!

CRESUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place?
Puis-je lui pardonner ſans la lui rendre?

ESOPE.

Non:
Je remets en vos mains un ſi précieux don.
Plus on eſt élevé, plus on cauſe d'ombrage.
Un Vaiſſeau trop chargé n'eſt pas loin du naufrage,
Au lieu qu'il vogne à l'aiſe & ne craint nul aſſaut
Quand il n'a juſtement que le poids qu'il lui faut.
„ Les bienfaits exceſſifs ſont ſouvent qu'on raiſonne
„ Contre qui les reçoit, & contre qui les donne.
„ Et ſi j'oſois, Seigneur, prendre la liberté
„ De donner tout ſon luſtre à cette verité,
„ Je vous rapporterois un petit trait d'hiſtoire.
„ Digne qu'un grand Monarque en garde la mémoire.
„ Peut-être à ce ſujet quadre-t-il aſſez bien.

CRESUS.

Parle. J'écoute tout d'un zéle égal au tien.

ESOPE.

„ En Eté que la pluye eſt chaude & paſſagere,
„ Un des Rois vos Ayeux chaſſant avec ſa Cour,
„ Vid pleuvoir dans une Riviere,
„ Et ne vid point pleuvoir aux endroits d'alentour.
„ Comme il en témoignoit une ſurpriſe extréme;
„ Seigneur, dit à ce Prince un de ces Courtiſans,
„ Voilà comme ſont vos preſens:
„ C'eſt de l'eau qui tombe en l'eau même.
„ Ceux, ſur qui tous les jours vous verſez vos bien-
„ faits,
„ Semblent être accablez ſous ce précieux faix;
„ Ils en ſont ſi chargez, qu'ils n'en ſçavent que faire;
„ Pendant que tant de malheureux,
„ A qui votre bonté ſeroit ſi neceſſaire,
„ Avec un zéle égal n'attirent rien ſur eux.
„ J'ai tort, lui dit le Roi, d'en uſer de la ſorte:
„ Cet avis eſt utile, & je veux m'en ſervir.
„ Vers qui que ce puiſſe être où mon penchant m'em-
„ porte,
„ Je veux les contenter, & non les aſſouvir.
„ En ſuivant des conſeils auſſi bons que les vôtres,
„ Mes bienfaits partagez deviendront plus communs.
„ J'en veux faire un peu moins aux uns,
„ Pour en faire un peu plus aux autres.
„ Seigneur, vos ſentimens ſont conformes aux ſiens:
„ Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
„ Par des ſoins prévenans votre ame bienfaiſante
„ En répand ſur un ſeul dequoi ſuffire à trente:
„ Eſt-ce qu'un ſeul-obtient répandu ſur un chacun,
„ Vous feriez trente heureux, & vous n'en faites
„ qu'un,
„ Qui de vos propres biens, riche comme vous l'étes,
„ Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui fai-
„ tes.
„ Par exemple, Seigneur, trente braves guerriers,
„ Qu'on a vûs de leur ſang arroſer vos Lauriers,

„ Au sentier de la gloire encor prets à vous suivre,
„ D'un seul de vos bienfaits auroient tous dequoi
„ vivre.
„ Par vos ordres exprés je vous parle sans fard.
„ Vous le voulez.

CRESUS.

„ Pourquoi t'ai-je connu si tard?
„ Qu'un Monarque est heureux, quand un ami fi-
„ dele
„ Joint un si grand respect avec un si grand zéle!
„ Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal....

ESOPE.

„ Peut-être à sa maniere a-t-il un zéle égal.
„ Il n'est pas à la Cour le premier qui s'oublie,
„ Et qui devienne sage aprés une folie.
Combien en a-t-on vû de toutes qualitez
Qui pendant leur jeunesse imprudens, emportez
Dans un âge plus mûr dépoüillé de tous vices
Vous ont rendu, Seigneur, de signalez services?
Rendez-lui vos bontez: Sensible à ce bienfait
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel à ce propos me suggere une Fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable:
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen:
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien si ma Fable est frivole.

CRESUS.

J'écoute, souviens-toi de me tenir parole.

ESOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

UN Lion endormi s'éveillant en sursaut
Rencontre un Rat sous sa patte;
Comme un Lion est fier & qu'il a le sang chaud,

Il fulmine, tonne, éclate.
Pour appaiſer ſon courroux,
Le Rat que la crainte glace,
Se proſterne à ſes genoux
Et d'un ton ſuppliant lui demande ſa grace.
„ L'intervalle eſt ſi grand, dit-il, de vous à moi
„ Qu'en me faiſant périr vous auriez peu de gloire;
„ Et la clemence d'un Roi
„ Eterniſe ſa mémoire.
„ Si vous avez la bonté
„ De me conſerver la vie,
„ La prodiguer par tout pour votre Majeſté
„ Sera ma plus forte envie.
Le Lion genereux mettant la griffe bas,
Senſible à cette requête
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En pourſuivant une proye
Trois ou quatre jours aprés,
Le Lion pris en des Rets,
Pour s'en débaraſſer ne trouve aucune voye.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre ſa chaîne;
Mais plus il y prend de peine
Plus il en ſerre les nœuds.
De chaque animal qui paſſe,
En vain dans ce péril il attend du ſecours:
Quand le Deſtin nous menace
Nos meilleurs Amis ſont ſourds.
Le Rat ſeul, d'un pas agile
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel uſage il lui peut être utile,
Et ſans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec ſoin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail eſt le nœud Gordien:
Et par bonheur tout ſuccéde ſi bien,
Tant de fortune à ſon zéle s'accorde,

Que du Lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa miséricorde.

Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toûjours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles amis
Dans le besoin rendent de bons services.

Hé bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucés?
Vous ne répondez rien!

CRESUS.

C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse:
Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'apprehende plus rien,
Puisqu'il est ton Amis je veux être le sien.

ESOPE.

Seigneur!...

CRESUS.

Je te défens d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand trop long-tems attendu
Par celui qui le fait est toûjours trop vendu;
Et c'est, je te l'avouë, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.

„ Fais moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
„ Iphicrate, autrefois l'ornement de la Cour,
„ Qui se fit estimer de tous ceux qui le voyent,
„ Va te rendre visite, & les Dieux te l'envoyent.

„ Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru :
„ Mais apprens sa foiblesse, il n'a jamais rien cru.
„ C'est le cœur le mieux fait que le Ciel ait vû naître ;
„ L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître ;
„ Genereux, magnifique, affable, officieux ;
„ Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux
„ Dieux.
„ Il vient ; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
„ Je l'aime ; & c'est à moi que tu rendra service.

SCENE III.

IPHICRATE, ESOPE,

IPHICRATE.

„ MOnsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin
„ Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop
„ de soin.
„ Aprés un long service en differentes guerres
„ Relegué par la Paix dans une de mes Terres
„ Où sans ambition, sans amour, sans desir,
„ Je préfere l'étude à tout autre plaisir ;
„ Tout ce que j'ai d'amis qui m'y rendent visite
„ M'ont tant parlé de vous & de votre merite
„ Qu'ayant vû ce matin qu'il faisoit un beau jour.
„ J'ai quitté pour vous voir mon tranquile séjour :
„ Et je suis si content d'avoir cet avantage
„ Que mon plaisir paroit jusques sur mon visage.

ESOPE.

„ Si vous en exceptez la rareté du fait.
„ J'ignore quel plaisir ma figure vous fait ;
„ Pour me bien définir je ne sçai point de phrase.

IPHICRATE.

„ Je viens pour la Liqueur, & non pas pour le
„ Vase.
„ Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'au-
„ trui;
„ Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui:
„ Et je croirois lui faire une injustice extrême
„ Si je ne le voyois par son merite même.

ESOPE.

„ Quand j'aurois un merite à vous frapper les yeux,
„ Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux?

IPHICRATE.

„ Des Dieux? bon!

ESOPE.

Comment bon?

IPHICRATE.

„ Eh quoi! vous qu'on renomme;
„ Vous avez la foiblesse & l'erreur d'un autre homme!
„ Vous croyez donc devoir votre merite aux Dieux?

ESOPE.

„ Avant que vous & moi nous nous expliquions
„ mieux,
„ Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être?

IPHICRATE.

„ On me nomme Iphicrate: & vous m'allez connoî-
„ tre;
„ Je ne sçai ici-bas d'autre felicité
„ Que dans une flateuse & douce volupté.
„ Non dans la volupté dont le peuple s'entête;
„ Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête;
„ Et qui pour des plaisirs peu durables & faux
„ Cause presque toujours de véritables maux.
„ J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
„ Ne se reprocher rien & vivre en honnête homme:
„ Appuyer l'innocent contre l'iniquité:
„ Briller moins par l'esprit que par la probité;
„ Du mérite opprimé réparer l'injustice;

„ Ne souhaiter du bien que pour rendre service :
„ Etre accessible à tous par son humanité :
„ Non ; rien n'est comparable à cette volupté.

ESOPE.

„ Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
„ A suivre une si juste & si charmante route
„ Je ne vous cele point que je suis enchanté
„ De cette délicate & pur volupté,
„ Je rens graces aux Dieux ....

IPHICRATE.

„ Eh quoi ! les Dieux encore ?
„ Laissez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore ;
„ Peut-on être si foible avec tant de raison ?

ESOPE.

„ Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux ?

IPHICRATE.

„ Moi ? non :
„ Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense.

ESOPE.

„ Vous le conjecturez avec peu d'apparence.
„ Surquoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?

IPHICRATE.

„ Moi ?
„ Surquoi vous fondez-vous pour en croire ?

ESOPE.

„ Sur quoi ?
„ J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus
„ grand nombre,

IPHICRATE.

„ Il est vrai; mais qui marche à tâtons & dans l'ombre;
„ Qui bronche à chaque pas; chancelle à chaque point;
„ Et qui les craint si peu, que c'est n'en croire point.
„ Les Dieux doivent leur être aux foiblesses des
„ hommes.

ESOPE.

„ Ne convenez-vous pas que vous & moi nous som-
„ mes ?

IPHICRATE.

„ Sans doute.

ESOPE.

„ Croyez-vous que nous venions de rien ?
„ Mon pere avoit ſon pere, & ſon pere le ſien :
„ Et que nous parcourions mes ayeux ou les vôtres
„ Il en faut un premier d'où ſoient venus les autres.
„ Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
„ Hé qui donc, je vous prie, à fait ce premier là ?
„ Voilà ſur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

„ Je crois l'homme Eternel de même que le monde.

ESOPE.

„ Peut-il être Eternel & ſujet au trépas ?
„ Il commence & finit, vous ne l'ignorez pas :
„ Tout être dépendant vient d'un être ſuprême ;
„ Et ce que nous voyons ne s'eſt point fait ſoi-même.
„ Jettez les yeux par tout, l'air, la terre, les eaux,
„ Le Ciel où jour & nuit brillent des Feux ſi beaux
„ L'ordre toûjours égal des Saiſons, des Planettes,
„ Prouve par quelles mains elles ont été faites.
„ Vous qui paroiſſez être homme ferme, eſprit fort,
„ Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort ;
„ Si par quelque accident, maladie ou bleſſure,
„ Dans une heure au plus tard votre mort étoit ſûre,
„ Penſeriez-vous des Dieux ce que vous en penſez ?
„ Et pour n'y croire pas ſeriez-vous ferme aſſez ?
„ Parlez de bonne foi, ſur le fait que je poſe.

IPHICRATE.

„ Si je devois mourir dans une heure ?

ESOPE.

„ Oüi.

IPHICRATE.

„ La choſe
„ Eſt un peu délicate & je ne ſçai pas bien.....

ESOPE.

„ Croiriez-vous quelque choſe, ou ne croiriez-vous
„ rien ? Vous,

„ Vous, & tous vos pareils, qui ſemblez intrépides,
„ A l'aſpect de la mort vous êtes ſi timides,
„ Que pour un inſenſé qui craint d'ouvrir les yeux,
„ Mille de cris perçans importunent les Dieux,
„ S'il vous falloit mourir que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

„ Peut-être
„ Que mon cœur combattu par la peur du non-être..

ESOPE.

„ Eh ! Monſieur le non-être eſt ce qu'on craint le
„ moins :
„ La peur d'être toujours cauſe bien d'autres ſoins :
„ Le paſſé fait trembler, l'avenir embaraſſe.
„ Mais ſans nous écarter, répondez-moi, de grace.
„ Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard
„ Que croiriez-vous ? Parlez ſans énigme & ſans fard.

IPHICRATE.

„ Sans énigme & ſans fard ! Je ne ſuis pas un homme
„ Qui par le nom d'Athée aime qu'on me renomme.
„ Je ne diſpute point pour vouloir diſputer.
„ Je cherche à m'éclaircir & non pas à douter.
„ Loin d'avoir du plaiſir, j'ai de l'inquietude
„ A flotter dans le trouble, & dans l'incertitude ;
„ Et chagrin contre moi d'avoir ainſi vêcu,
„ Le bonheur où j'aſpire eſt d'être convaincu.
„ J'ai vû la mort de prés dans plus d'une bataille ;
„ Je l'ai vûë à l'Aſſaut de plus d'une muraille ;
„ Sans que dans ce péril elle ait pû m'inſpirer.
„ Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
„ Peut-être ma carriere approchant de ſon terme,
„ Que dans ces ſentimens je ne ſuis plus ſi ferme ;
„ Et que ſi dans une heure au plûtard je mourois,
„ Plus juſte, ou plus craintif, je les implorerois.
„ Eh ! que ne fait-on point quand il faut que l'on
„ meure !

ESOPE.

„ Votre raiſon alors ſera-t'elle meilleure ?

„ Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez ?
„ Sçaurez-vous sur ce point plus que vous ne sçavez ?
„ Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre homme ?
„ Pouvez-vous ne rien croire, & dormir d'un bon somme ?
„ De la vie à la mort il s'agit d'un instant.
„ Et que peut-on risquer qui soit plus important ?
„ Qui dit Dieux, dit Vengeurs ; & leur foudre. ..

IPHICRATE.

„ Au contraire ;
„ Qui dit Dieux dit Clemens : un remors bien sincere,
„ Arrête en expirant leur Foudre prête à cheoir.

ESOPE.

„ Hé ? Ce remords sincere est-on sûr de l'avoir ?
„ Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
„ Le repentir est foible autant que le malade.
„ Je vais non vous prouver, mais vous faire entrevoir,
„ Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir ;
„ Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent
„ Ne sont pas assurez que les Dieux les écoutent.
„ Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin ?

IPHICRATE.

„ Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin ?
„ Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire
„ C'est de m'ouvrir votre ame & de ne me rien taire.

ESOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

„ UN Faucon qui croyoit les Dieux muets &
„ sourds,
„ Etant à son heure derniere
„ D'un lamentable ton sollicita sa mere
„ D'aller en sa faveur implorer leur secours.
„ Mon enfant, lui dit-elle, en mere habile & sage,
„ Pendant que tu portois bien,
„ Tu disois qu'ils ne pouvoient rien:
„ Ils ne peuvent pas davantage.

„ C'est presque ainsi que l'homme en use envers les
„ Dieux.
„ Pour en croire il attend qu'il soit malade, ou vieux:
„ Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive
„ Il les croit impuissans, voyant leur foudre oisive;
„ Et pour les appaiser fait des cris éclatans.
„ Quand ils sont fatiguez & qu'il n'en est plus tems;
„ La clémence des Dieux, dont on voit tant de preu-
„ ves,
„ Est semblable à peu-prés à ces paisibles fleuves
„ Qui n'ont pû résister au tems rude & fatale
„ Qui tient leurs flots captifs sous un mur de cristal;
„ Jusques à certain poids, qu'on y passe & repasse,
„ On est en seureté sur leur épaisse glace:
„ Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous nos pas;
„ Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.
„ Voilà ce que je croi.

IPHICRATE.

„ Monsieur, cessons de grace,
„ Ce discours vous fatigue autant qu'il m'embarasse,

„ A lutter contre vous j'aplique en vain mes soins :
„ Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez au moins.
„ Mais quel fruit, aprés tout auroit votre Victoire ?
„ Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce croire ?
„ A parler sans contrainte & d'un cœur ingénu,
„ Quel Dieu, hors la Fortune, à la Cour est connu ?
„ Pour peu que l'on y prie on est toujours en garde ;
„ On observe avec soin si le Prince y regarde ;
„ Et lorsque par hazard on rencontre ses yeux,
„ C'est lui que l'on invoque encor plus que les Dieux.
„ Adieu. Je sors d'ici plein de votre merite.
„ Soulfrez que je vous rende encore une visite.
„ Je croi par les efforts que vos bontez feront,
„ Si mes yeux sont fermez qu'ils se défermeront.
„ Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ESOPE.

„ Non, Monsieur ; je sçaurai vous en sauver la peine ;
„ Et je vous promets bien pour vous faire ma cour,
„ Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

Vous, Monsieur ? Plût aux Dieux, que je commence à croire,
Que vous me voulussiez accorder cette gloire.
C'est un endroit riant dans la belle saison :
Les ondes du Pactole entourent la maison :
On y voit d'un coup d'œil le Printems & l'Automne,
„ Les richesses de Flore & les dons de Pomone,
„ Et je ne vous dis pas le plaisir que j'aurai
„ De vous y recevoir le mieux que je pourrai.
„ Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
„ Adieu.

SCENE IV.

ESOPE *seul.*

„ QUe de clartez, hors la plus neceſſaire !
„ Et que d'honnêtes gens à la Cour aujourd'hui
„ Ont la même foibleſſe éclairez comme lui !

SCENE V.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

BOn jour ; Monſieur.

ESOPE.

Bon jour, que voulez-vous, Madame ?

LEONIDE.

Eh ! Monſieur, je ne ſuis qu'une bien pauvre femme
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni ſœur,
Qui jamais ait été Madame, ni Monſieur ;
J'ai loüé cet habit pour paroître un peu brave ;
La Thrace eſt mon pays, & j'y ſuis née eſclave ;
Ce que je vous apprend montre aſſez, que je croi,
Qu'en m'appellant Madame, on ſe mocque de moi.

ESOPE.

Hé bien ma bonne femme, à quoi vous ſuis-je utile ?
Qui vous fait de ſi loin venir en cette Ville ?
J'écoute les raiſons, ſans diſtinguer les rangs ;
Et je croi me devoir plus aux petits qu'aux grands :

Comme ils ſont ſituez plus prés de l'indigence,
Leur beſoin plus preſſant veut plus de diligence,
Si je puis vous ſervir ici, je le ferai.
Y ſerez-vous long-tems ?

LEONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous de qui la veuë adoucit ma diſgrace,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un eſſuyé quelque injure ?

LEONIDE.

Oüi, Monſieur; & ſans doute une qui m'eſt bien dure.

ESOPE.

Et de qui ?

LEONIDE.

D'une main de qui mon cœur deçû
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu;
De Rodope.

ESOPE.

Rodope ! elle qui plaît, qui brille,
Rodode, dites-vous ?

LEONIDE.

Eh ! bons Dieux quelle fille !
Elle vient de me faire un ſi cruel affront.....

ESOPE.

Elle ? Rodope ?

LEONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront,
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ESOPE.

Hola! quelqu'un.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ESOPE *à Licas.*

VOyez si Rodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.
Je vous attens ici pour avoir sa réponse.

Licas sort.

SCENE VII.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

CAchez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monsieur; je l'aime, & quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisois tort j'en aurois du regret,
Je le sens bien.

ESOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chere?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnuë en suis-je moins sa mere?

ESOPE.

Vous, sa mere?

LEONIDE.

Oüi, Monſieur; Si cet aveu lui nuit,
Je conſens avec joye à n'en faire aucun bruit.
Aprés l'avoir pleurée, [illegible] ſa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazoméne
Au bout de quatorze ans m'ayant appris ſon ſort,
Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes ſoins, j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoit ſa mere,
Et contrainte à partir pour retourner ſi loin
J'implore vos bontez dans le dernier beſoin,
Pardon, ſi juſqu'à vous ma douleur eſt venuë.

ESOPE.

Rodope eſt votre fille, & vous a méconnuë!
Eſt-il bien vrai? vos yeux en ſont-ils les témoins?
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins?
Quelles fauſſes raiſons colorent cet ouvrage?

LEONIDE.

Je ſuis pauvre, elle eſt riche; en faut-il davantage?
Elle a peur que ma veuë infecte ſa maiſon.
C'eſt tout.

ESOPE.

La pauvre femme a peut-être raiſon.
Rodope n'eſt pas ſeule en ſa bonne fortune
Qui d'un pauvre parent fuit la veuë importune.
Il n'eſt pas ſous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans ſont plus élevez qu'eux.
Qu'un homme de Finance ait annobli ſa race,
En l'avoüant pour pere on croit lui faire grace;
Et qu'un riche Marchand faſſe un fils Conſeiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible eſt le digne ſalaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire,
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe ſans ceſſe en cette faute-là.
Ce n'eſt pas envers vous tout-à-fait même choſe?
Rodope de ſon ſort elle ſeule eſt la cauſe.

Le jour qu'elle reſpire eſt votre unique don.

LEONIDE.

Eſt-ce un juſte ſujet de ne me pas voir ?

ESOPE.

Non.

Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie,
Eh! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie !
Bien-tôt de ces raiſons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

ROdope ſuit mes pas, & va ſe rendre ici.
Je n'ai pû l'empecher de prendre cette peine.

ESOPE *à Licas.*

Conduiſez cette femme à la chambre prochaine :
Et ſur tout ayez ſoin de la placer ſi bien,
Que de tous nos diſcours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entens de Rodope m'étonne.

SCENE IX.

RODOPE, ESOPE.

RODOPE.

JE viens ſçavoir de vous à quoi je vous ſuis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sure que vos momens ſont plus chers que les miens.
Que vous plaît-il ?

ESOPE.

Vous dire une Fable nouvelle
Que bien des courtiſans m'ont parû trouver belle,
Mais étant la plûpart ou flateurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but eſt qu'une Fable inſtruiſe, plaiſe, touche;
Et j'en croi plus le cœur que je n'en croi la bouche.
Si le vôtre s'émeut je ſerai ſatisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toûjours fait:
Sans vanité pour moi, pour vous ſans flaterie.

ESOPE.

C'eſt ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

UN Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de pluſieurs endroits avoit groſſi ſa courſe,
Avec indignité déſavoüa la Source
Qui l'avoit en naiſſant fait un ſimple Ruiſſeau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude;
Que tu reconnois mal ma tendreſſe & mes ſoins!
Quelque injuſte raiſon qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne ſuis rien, tu ſerois encore moins.

Hé bien, de cette Fable avez-vous l'ame émeuë?
Sentez-vous qu'en ſecret votre cœur ſe remuë?
Vous pleurez?

RODOPE.

Eſt-ce à tort, je ſuis au déſeſpoir?
J'ai trahi la nature; oublié mon devoir;
Sacrifié ma gloire à des chimeres vaines;
Et fait taire le ſang qui coule dans mes veines.
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruiſſeau,
Qui méconnût ſa Source, orgueilleux de ſon eau,
Ayant reçû le jour d'une Eſclave étrangere,
Par orgueil comme lui j'ai méconnu ma Mere.

ESOPE.

Vous Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Eſt-il rien de ſi bas?
Surpriſe d'un accueil qu'elle n'attendoit pas,
„ Hé bien, m'a t'elle dit, en verſant quelques larmes,
„ Raſſurez-vous Rodope, & n'ayez point d'allarmes:
„ Prête à m'aller joindre à mes pauvres Ayeux
„ Je venois vous prier de me fermer les yeux;
„ Et croyois que le Sort laſſé de me pourſuivre,
„ Souffriroit qu'avec vous j'achevaſſe de vivre.
„ Puiſqu'il eſt ſi contraire à mes plus doux ſouhaits;
„ Tout ce que je demande eſt de mourir en paix.
„ Adieu. La pauvre femme à l'inſtant eſt ſortie;
Et pour s'en retourner eſt ſans doute partie.
A peine de ma chambre a-t'elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma Mere,
Plus elle eſt malheureuſe & plus elle m'eſt chere;
Je veux ſouffrir ſa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, eſt il croyable?

RODOPE.

Non, il n'eſt pas croyable, à vous parler ſans fard,

Qu'un Enfant pour sa mere ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remors est extrême:
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-tems.

ESOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entens?
Ne me faites-vous point une promesse vaine?

RODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours,
Ma Mere à qui tout manque a besoin du secours.
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zele un peu de bienséance,
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir;
C'est la crainte du blâme & la peur de rougir:
Votre faute est secrette & deviendroit publique;
Et la Nature agit moins que la Politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos Mépris désesperé, confus,
Quelques rudes qu'ils soient, en merite encore plus,
Soupçonnez d'artifice un repentir sincere
Je ne me plains de rien que des maux de ma Mere,
Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours,
Ce que je sens pour elle est si pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funerailles.
Adieu.

SCENE IX.

LEONIDE, RODOPE, ESOPE, LICAS.

LEONIDE *à part.*

CE que j'entens me perce les entrailles.
Mon cœur eſt pénetré des plus ſenſibles coups.
Haut.
Venez ma cher Fille.....

RODOPE.

Eh ! ma Mere eſt-ce vous ?
Aprés ce que j'ai fait puis-je vous être chere ?
Et reconnoiſſez-vous qui méconnoît ſa Mere ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour !

ESOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Conſolez-vous, Rodope ; une ſi belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte,
Ce que je viens de voir m'a ſi fort ſatisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduiſez-la vous-même.
à Léonide.
Ayez pour votre Fille une tendreſſe extrême.
à Rodope.
Et vous à l'avenir ſoumiſe à ſon aſpect
Ayez pour votre Mere un extrême reſpect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zele
Ce ſoir je vous convie à ſouper avec elle.
Satisfait de l'entendre & ravi de la voir
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ARSINOE, LAIS.

LAIS.

AU plus riche des Rois vous voilà presque unie ;
Il n'y manque plus rien que la Cérémonie ,
Et dans un beau Fauteüil assise à son côté
Votre Alteſſe demain deviendra Majeſté.
Le Ciel à votre Sang devoit ce privilege.
Mais moi , Madame , moi , demain que deviendrai-je ?
Je voudrois bien.....

ARSINOE.

J'entens ce que tu voudrois bien ;
Et ton bonheur , Lais , ſuivroit de prés le mien.
Mais j'y vois un obſtacle.....

LAIS.

Hé quel eſt-il ?

ARSINOE.

Rodope.
Elle a fait ce matin ſa paix avec Eſope ,
Tu ſçais en quelle eſtime il eſt auprés du Roi ;
Et je ſongeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui ? Lui , Madame ?

ARSINOE.

Esope est né dans l'indigence.
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t'il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Esope sans naissance est dans une posture.....

LAIS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure ?
Je renonce à vos biens si le plus grand de tous
Consiste à me donner Esope pour Epoux:
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOE.

Connois-tu bien Esope ?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun Microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frapé.
Hors l'esprit qu'il a droit il a tout éclopé,
Et quoique sa Morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables.
En un mot, quelque Epoux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné.
Que rien n'y manque.

ARSINOE.

Esope a l'esprit net, affable.

LAIS.

L'esprit net, il est vrai; le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle Ame un fort vilain Etui.
Que feroit-il de moi ? Que ferois-je de lui ?
Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre,
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre;
Si l'Epoux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la Femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie:
De la contagion elle s'est garantie;
Je veux, s'il m'est possible, être Femme de bien;
Et si je suis à lui, je ne répons de rien.

Préſervez ma pudeur qu'il rendroit chancelante
D'une tentation qui ſeroit violente.
Le voici. Juſtes Dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille, & c'eſt dire beaucoup.

SCENE II.

ESOPE, ARSINOE', LAIS.

ESOPE.

VOus me voyez confus d'oſer vous faire attendre,
Moi, qui dois à votre Ordre avec reſpect me rendre:
Mais enfermé, Madame, au Cabinet du Roy.....

ARSINOE.

Eh qui de vos bontez ſçait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus ſenſibles marques?
Deſtinée à l'Hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos ſoins empreſſez qu'à mes foibles appas.
Vous avez ſeul vers moi fait pancher la balance.

ESOPE.

Eh puis-je avoir pour vous trop de reconnoiſſance?
La qualité de Reine eſt dûë à vos vertus;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pû faire plus!
Je n'oublirai jamais qu'à la premiere veuë
Créſus de ma préſence eut d'abort l'ame émûë;
Et que ſi dans ces lieux j'éprouve un ſort ſi doux
Je le dois à l'appui que je receus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible;
Et vous en allez voir une preuve ſenſible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une Fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprés d'elle
Une Fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encore plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuste si bien,
Que la Fourmi l'attrappe & regâgne la rive.
Quand elle fut hors de danger
Sur le mur le plus prés la Colombe s'envole;
Un Manan à piez nus qui la void s'y ranger
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croi pas son vœu frivole.
Asſûré de l'Arc qu'il portoit,
De sa fléche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle;
Mais la Fourmi qui le guettoit,
Voyant sa bien-faictrice en cet état réduite
Le mord si rudement au pié
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'Oyseau prend la fuite.

Par la foible Fourmi ce service rendu
A la Colombe bien-faisante
Est un preuve suffisante
Qu'un bien-fait n'est jamais perdu.

ARSINOE.

Il est vrai qu'un bien-fait n'est jamais sans salaire:
N'eut-on que le plaisir que l'on goûte a le faire:
Epouse de Créſus que mon sort sera doux.

Pouvant faire du bien, de commencer par vous,
Je viens exprés ici vous le dire moi-même.
Demain associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

ESOPE *arrêtant Laïs.*

J'ai fait belle Laïs, ce que vous m'avez dit;
Tantôt d'un air galand votre main dans la mienne
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
Je croi être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAIS.

Moi, Monsieur, de Rodope enlever la Conquête!
Que diroit-elle? Non je tens grace à vos soins:
Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincere
Pour de l'amour..... tout franc, vous n'en inspirez guére;
Et vous sçavez le sort de quantité d'Epoux,
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce suplice
Je vous honore trop pour en être complice.

ESOPE.

Allez; c'est être sage, & l'être au dernier point
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver qu'elle étoit votre pente.
Aimez & qu'on vous aime; & vous vivrez contente,
C'est le sort le plus doux.

SCENE III.

CLEON, ESOPE.

CLEON.

EH bon jour mon Patron;
Baisez-moi, je vous prie, encore une fois. Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,
Vous ferez, j'en suis seur, l'Epitaphe du monde.
Jamais homme à mon gré, ne se porta si bien.

ESOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ESOPE.

Pouvez-vous en douter & me rendre justice?
M'en offrir un moïen c'est flatter mon désir.
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rien ne m'est plus sensible & ne me touche tant
Que lors que d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là-dessus, & viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de Guerre, & j'en sçai la manœuvre;
Expert en ce Métier je distingue d'abord
D'une armée ennemie & le foible & le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille.
Et pour m'aider soûmain à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon Patron, que je jette les yeux.
Je vous préfere à tous tant je vous crois fidelle.

ESOPE.

Pour le couler à fond? La préference eſt belle :
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là ?

CLEON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a ;
J'en ſçais un, avec vous je m'explique ſans feindre,
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre :
Fier ſans être orgueilleux ; doux, ſans être ſoûmis ;
Eſtimé des ſoldats & craint des ennemis ;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes,
Qu'on ait vû de long-tems à la Cour où nous ſommes.
C'eſt le meilleur preſent qu'on puiſſe faire au Roi.

ESOPE.

Hé quel eſt, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLEON.

Moi !

ESOPE.

Vous ?

CLEON.

Oüi. Je vous ſurprens de ce que je me nomme ?
Hé ! qui ſçait mieux que moi que je ſuis habile homme ?
La modeſtie eſt belle enchaſſée à propos ;
Mais hors de ſon endroit, c'eſt la vertu des ſots.
Fiez-vous-en à moi ; je ſçais un peu la Carte :
Quand on a mes talens rarement on s'écarte.
Me propoſer au Roi ce ſera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous ſervir.
Vous ne pouvez jamais me cauſer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie.
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Créſus à le diſgracier ?
Parlez-moi d'élever & non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'eſt pas permis.

CLEON.

Il eſt permis parbleu, d'obliger ſes Amis,
Et je vous crois le mien, comme je ſuis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre?
Il n'eſt rien de ſi beau que d'être genereux.
Vous auriez du ſcrupule à faire un malheureux.

CLEON.

Bon! C'eſt bien à la Cour que l'on a du ſcrupule?
On cherche à s'avancer, ſans voir que l'on recule.
Il n'eſt point de moment où l'on ne ſoit au guet
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait.
Et pourvû qu'à ſon but un Courtiſan arrive,
On l'applaudit toûjours quelque route qu'il ſuive;
Aller à la Fortune eſt mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croïez-moi, par un autre chemin.
Créſus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec ſoin le matin & le ſoir
Celles qui ſans foibleſſe un grand Roi peut ſçavoir;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laiſſer impunie,
Il s'eſt fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, ſi les Rois en uſoient tous ainſi!
L'envie au deſeſpoir honteuſement réduite
De leurs paiſibles Cours prendroit bientôt la fuite
Ecoutez.

LE LION DECREPIT.

FABLE.

LE Lion accablé par les ans,
Et n'ayant preſque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtiſans
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zéle

Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup
Résolut d'en tirer vengence.
Il va rendre visite au Roi des Animaux.
„ Et d'un ton assuré : Vous voyez, dit-il, Sire,
„ Des Sujets de votre Empire
„ Le plus sensible à vos maux.
„ Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,
„ Qui ne partent souvent que d'un zele affecté,
„ Je cherchois des secrets utiles
„ Pour le soulagement de votre Majesté.
„ Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte;
„ La peau d'un Loup écorché vif
„ Est un remede aussi prompt qu'effectif
„ Pour r'animer votre chaleur éteinte.
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire :
Et ceux qui du Renard l'avoient oüi médire
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les Courtisans qui cherchez à vous nuire ;
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réüssi,
Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sçai bien qu'à la Cour, au milieu des Caresses
La jalousie immole Amis, Parens, Maîtresses ;
A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau
Mais je sçai bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne Race on a l'honneur de naître
On cherche à meriter le poste où l'on veut être.

Et si de vos ayeux vous avez les Vertus
Vous irez par leur route aux Emplois qu'ils ont eus.
C'est la plus juste voye, & la plus raisonnable.

CLEON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une Fable ?
Le bon ami !

ESOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, & c'est vous qui criez ;
Je ne murmure point que pour votre service,
Vous me sollicitiez à faire une injustice
Et vous murmurez, vous, qui me la proposez
De ce qu'à vos desirs les miens sont opposez.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse ?

CLEON.

Vous ne voulez donc pas me servir ?

ESOPE.

J'y suis prêt ;
Et même, s'il le faut contre mon interêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépoüilles d'autrui.

CLEON.

Sçavez-vous de quel Sang j'eus l'honneur de naître.

ESOPE.

Oüi.
Vous avez des Ayeux dont la gloire est insigne :
Héritier de leur nom tâchez d'en être digne ;
Tâchez.....

CLEON.

Point de leçons. Je suis graces aux Dieux.
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ESOPE.

Je le croi. J'ai de l'âge & n'ai point de Science,
Mais j'ai du train du Monde un peu d'expérience,
A la Guerre, & par tout, la Générosité

Eſt ce qui ſied le mieux aux Gens de Qualité.
Et quiconque eſt formé d'un Sang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon deſſein eſt de perdre Ariſton.
Voulez vous m'y ſervir ?

ESOPE.

Pour cela, Monſieur, non :
Si c'eſt le ſeul motif qui vers moi vous amene
C'eſt, à vous parler net, une viſite vaine.

CLEON.

Hé ! vous figurez-vous, mon cher petit Monſieur,
Qu'un Miniſtre inutile ait un vrai ſerviteur ?
Lors qu'à vous encenſer tant de monde travaille
Eſt-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille ?
Le préſumez-vous ?

ESOPE.

Non. Qui feroit ce projet
Auroit aſſûrément grand tort ſur mon ſujet.
Autant que je l'ai pû pendant une heure entiere,
Je vous ai combatu d'un honnête maniere :
Mais les coups éloignez ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre inſulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde ;
Je le ſçai ; mais le Ciel propice en mon endroit
Dans un corps de travers a mis un eſprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande,
Et je n'ai du reſpect pour l'éclat de leur Sang
Que lors que leur mérite eſt égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voye :
Et ſouvent la naiſſance eſt comme la monnoye,
On ne peut l'altérer ſans y faire du mal ;
Et le moindre alliage en corrompt le métal,
Un Soldat comme vous s'imagine peut-être. . . .

CLEON.

CLEON.

Je ne ſuis point ſoldat & nul ne m'a vû l'être.
Je ſuis bon Colonel & qui ſers bien l'Etat.

ESOPE.

Monſieur le Colonel qui n'êtes point ſoldat,
Je ne ſçais ce que c'eſt que de rendre ſervice
Contre la bien-ſéance & contre la juſtice.

CLEON.

Adieu Monſieur : Bien-tôt. . . . je ne m'explique pas.

SCENE IV.

ESOPE *ſeul.*

PEut-on être ſi noble avec un cœur ſi bas !
On dit que la Nobleſſe a la Vertu pour Mere
S'il eſt vrai, ſes enfans ne lui reſſemble guére.
Et pour un qui l'imite & qui fait ſon devoir. . . .
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir ?

SCENE V.

Mr GRIFFET, ESOPE.

Mr GRIFFET.

VOus voyez un Vieillard d'une aſſez bonne pâte,
Qui va voir ſes Ayeux, ſans pourtant avoir hâte ;
Et qui ſouhaiteroit être aſſez fortuné
Pour vous entretenir ſans être détourné.
C'eſt pour le bien publique que je vous rens viſite.

ESOPE.

Ah ! pour le bien public il n'eſt rien qu'on ne quitte.
à Licas.
Hola ? s'il vient quelqu'un, on ne me parle point.
J'agirai de concert avec vous ſur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

Mr GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes ;
Et ſi par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élevé à cette place exquiſe
Je me croi le mérite & la vertu requiſe.
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle eſt la vertu d'un Fermier ?

Mr GRIFFET.

De l'argent ;
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des ſoins infructueux & des vieilles ſteriles.
D'une voix unanime & d'un commun accord
Les vertus d'un Fermier ſont dans ſon coffre fort ;
Et ſon zele eſt ſi grand pour des vertus ſi belles,
Qu'il en veut tous les jours acquerir de nouvelles.
La Vertu toute nuë a l'air trop indigent ;
Et c'eſt n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé juſques où cela monte ?
Toute charge payée y voyez-vous du bon ?
Parlez en conſcience.

Mr GRIFFET.

En conſcience ? Non.
Mais un homme d'eſprit verſé dans la Finance,
Pour n'avoir rien à faire avec ſa conſcience,
Fait ſon principal ſoin pour le bien du travail
D'être ſourd à ſa voix tant que dure le Bail,
Quand il eſt expiré tout le paſſé s'oublie ;

Avec ſa conſcience il ſe réconcilie ;
Et libre de tous ſoins il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choiſiſſez & que le Roy me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit & de l'argent comptant.
Quant au tour du Bâton vous en ſerez content
Votre peine pour moi ne ſera point perduë :
Je ſçai trop quelle offrande à cette grace eſt dûë :
Quoi que vous ordonniez tout me ſemblera bon.

ESOPE.

Qu'eſt-ce que c'eſt encor que le tour du Bâton ?
Je trouve cette phraſe aſſez particuliere.

Mr GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle eſt trop familiere
J'ai regret avec vous de m'en être ſervi.

ESOPE.

Vous en avez regret & moi j'en ſuis ravi.
Pour familiere non ; je vous en juſtifie.
Dites-moi ſeulement ce qu'elle ſignifie.

Mr GRIFFET.

Le tour du Bâton ?

ESOPE.

Oüi.

Mr GRIFFET.

C'eſt un certain appas....
Un profit clandeſtin....Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-deſſus, vous dis-je, une ignorance extrême,

Mr GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Vrayment pardonnez-moi vous-même.
C'eſt peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux ?

Mr GRIFFET.

C'eſt par tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.

Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
Sans le tour du Bâton je doute qu'il la faſſe:
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'eſt le tour du Bâton qui marche le premier:
On ne veut rien prêter, quelques gages qu'on offre,
Si le tour du Bâton ne fait ouvrir le coffre.
Il n'eſt point de coupable un peu riche & puiſſant
Dont le tour du Bâton ne faſſe un innocent:
Point de femme qui joüe, & s'en faſſe une affaire,
Que le tour du Bâton ne diſpoſe à pis faire:
Miniſtres de Thémis, & Prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce ſoit ſans le tour du Bâton:
Et tel paroît du Roy le ſerviteur fidelle
Dont le tour du Bâton fait les trois quarts du zele.
Vous êtes dans un Poſte à le ſçavoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en ſçavois rien.
Je vois par ces effets & ces métamorphoſes
Que le tour du Bâton eſt propre à bien des choſes;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

Mr GRIFFET.

Pour vous faire plaiſir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'eſt plus neceſſaire au commerce des hommes:
Et pour ne point ſortir de la Ferme où nous ſommes,
Lors que l'on offre au Roy la ſomme qu'il lui faut,
On ne biaiſe point & l'on parle tout haut;
Cent millions, dit-on: plus ou moins, il n'importe.
On ajoûte à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourrant;
Et pour notre Patron une ſomme de tant,
Soit par reconnoiſſance, ou ſoit par politique.
C'eſt l'uſage commun qui par tout ſe pratique.
Il n'eſt point d'Intendant en de grandes Maiſons
Qui n'ait le même uſage & les mêmes raiſons:
Quand on y fait un bail de quoi que ce puiſſe être,

Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au Maître
On prend un ton plus bas pour le revenant bon ;
Et voilà ce que c'eſt que le tour du Bâton,
Son étimologie eſt ſenſible, palpable.

ESOPE.

Ce n'eſt pas le ſeul tour dont vous ſoyez capable.
Peu de Fermiers, je croi, ſont plus intelligens.

Mr GRIFFET.

J'en connois quelques-uns aſſez habiles gens :
Mais qui ne feront point tant ils ſont debonnaires ;
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ESOPE.

Il eſt vrai : vous voulez le bien publié tout pur.
Vous avez l'appetit toûjours bon ?

Mr GRIFFET.

Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

Mr GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vints deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans & des petits enfans ?

Mr GRIFFET.

Aucun. Je ſuis Garçon. Le Ciel m'a fait la grace
De même qu'au Phénix d'être ſeule de ma race,
Avec économie ayant toûjours vécu,
J'ai depuis ſoixante ans mis écu ſur écu :
Si bien que ce matin en conſultant mes livres
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres
Sans avoir un Parent à qui laiſſer un ſoû.

ESOPE.

Vous

Mr GRIFFET.

Moi.

ESOPE.

Point d'enfans ?

Mr GRIFFET.

Non.

ESOPE.

Peste soit du vieux fou !
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse
Pour passer en repos une heureuse vieillesse :
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las
Qui peut se reposer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne joüisse ?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

Mr GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les piez fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes ;
Directeur, Reviseur, Gaissier, & *catera* :
Et je prétens aller jusqu'au *non plus ultra* ;
Etre Fermier.

ESOPE.

Hé quoi ! qu'avez-vous rien à faire
Et de plus serieux & de plus necessaire ?
La mort toûjours au guet, avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail ?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre ?
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre ?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera :
Et vous ne songez point à ce *non plus ultra*.
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable ?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable ?

Mr GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Elle est longue. Aurez-vous le loisir....

Mr GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une Fable un peu longue est une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des foux dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualitez
Que vous refléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A L'exemple d'Hercule, un certain téméraire
S'estant fait jour jusques dans les enfers,
Voulut voir des damnez les suplices divers :
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable à qui Pluton
Permit ce jour-là d'etre bon,
(Sans tirer à conséquence)
Conduisit l'Homme par tout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes : vieux, de tout rangs, de tout âge :
Il n'est profession, art, négoce, mêtier,
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joüe un personnage.
Combien trouvera-t'il dans les fers
De gros Marchands Drapiers, le teint livide & jaune.
Qui par le calcul des enfers
De trois quarts & demi faisoient toûjours une aûne ?
Combien de Merciers du Palais
Tourmentez d'autant de methodes,

Que pour flatter le luxe ils lui prétent d'attraits
Par la multitude des modes ?
Que de Coiffeuſes en lieu chaud
Pour avoir au tems où nous ſommes
Coëffé les femmes auſſi haut
Que les femmes coëffent les hommes !
Que de Gabaretiers, Caffetiers, & Traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoiſonneurs !
Combien de Financiers & de teneur de banque
Voulant compter le tems qu'ils feront encore là
Trouvent que le chifre leur manque
Et ne peuvent nombrer cela ;
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoit auſtére
D'une dette du jeu s'acquitoient ſur le champ ;
Et qui ſont morts ſans ſatisfaire
Ni l'ouvrier ni le Marchand !
Combien de Magiſtrats, l'un bouru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'oſoit approcher,
Voyant que de leur tems la Juſtice étoit rare
Prenoient occaſion de la vendre bien cher ?
Combien d'Avocats célébres
Qui rendoient noir le blanc par leurs ſubtilitez,
Maudiſſent dans les ténébres
Leurs malheureuſes clartez !
Si je voulois nommer les fragiles Notaires ;
Les dangereux Greffiers ; les ſubtils Procureurs ;
Les avides Secretaires
Des nonchalans Rapporteurs ;
Et certain curieux galopeurs d'Inventaires,
Qui ſéduiſent l'Huiſſier pour tromper les mineurs :
Si je voulois parler de tant de Commiſſaires
Qui font, comme ils leur plait, avoir raiſon, ou tort,

Des Medecins ſanguinaires
Et précurſeurs de la mort ;
Enfin ſi je faiſois une liſte fidelle
De tous les réprouvez que Pluton a chez lui
Ce ſeroit une Kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune Diable & l'Homme
Qui voyoient de l'Enfer, tous les bijoux *gratis*,
Aprés s'être bien divertis
Avoir les damnez que je nomme ;
Entendirent hurler des Vieillards langoureux
Qui ſont ceux-là, dit l'Homme, & quel ſoin les agite ?
„ Nous ſommes, répond l'un d'entr'eux,
„ Les affligez de mort ſubite.
„ Taiſez-vous, impoſteur, ou parlez autrement,
Dit le jeune habitant du Pays des ténébres ;
„ Vous mentez auſſi hardiment
„ Qu'un faiſeur d'Oraiſons funébres.
„ Le plus jeune de vous a quatre-vingt dix ans ;
„ Et vous avez eu tout ce tems
„ Pour penſer à la mort, ſans y donner une heure.
Vieux, caſſé, décrepit, la mort vient, & vous prend :
„ Aprés un terme ſi grand
„ Eſt-il étonnant qu'on meure ?
„ Dans le moment que la mort vous ſurprit,
„ Une vetille, un rien occupoit votre eſprit ;
„ Vous aviez l'œil à tout juſqu'à la moindre rente :
„ Et vous faiſiez, quant au ſurplus,
„ L'affaire la moins importante
„ De celle qui l'étoit le plus.
„ Allez pour jamais, miſérable
„ Pleurer d'un tems ſi cher l'uſage ſi fatal.
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable
Il ne raiſonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu vous & moi quel uſage
Vous avez fait du tems pendant un ſi grand âge.
Vos quatre-vingts deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours :
Et de ces jours uſez pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au Tombeau vous entrez dans la Ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de ſoin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus beſoin ?
Pous vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire
Adieu. Quoi que ma Fable ait ſçu vous faire rire ;
Faites réfléxion, en homme prévoyant
Que c'eſt la vérité que je dis en riant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

CE que vous m'apprenez a ſi peu d'apparence
Que je ne puis ſans honte y donner de croyance,
Eſope me trahir ? lui, qui me ſert ſi bien !
J'en ſerois aſsûré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de ſujet qui me ſoit plus fidéle.

TIRRENE.

Il ſe peut qu'on ait tort de ſoupçonner ſon zele :
Peut-être de l'envie eſt-ce un ſubril poiſon ;
Mais il ſe peut auſſi, Seigneur, qu'on ait raiſon ;
Et de qui que ce ſoit que cet avis puiſſe être
De celui qu'on ſoupçonne il faut ſe rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRESUS.

Qui, Moi ?
Que je ſois inſenſible à ce que je lui doi ?
Et qu'une ingratitude odieuſe, effroyable
(Vice le plus honteux dont un Roi ſoit capable)
Soit l'injuſte ſalaire & du zele & des ſoins
Dont vos yeux & les miens ont été les témoins ?
Pouvez-vous m'inſpirer un ſentiment ſi lâche ?

PRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois crû faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre interêt me défend de celer.
J'ai dû, comme sujet & fidel & sincere,
Vous avertir qu'Esope avec son air austere,
Qui semble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une Cassette en secret un Trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries;
Quel argent il possede ou quelles pierreries;
Mais à parler sans haine & sans prévention
Je croi dans sa Cassete au moins un million.

TIRRENE.

Un million! Seigneur, il supprime le reste:
Dans la place d'Esope on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut on étend loin ses droits;
C'est peu d'un million il en a plus de trois:
L'ambition, Seigneur, n'a guéres de limites.

CRESUS.

Pensez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
Esope criminel, quelques soient ses remors,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de Trésors;
Mais Esope innocent: par la même justice
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûr ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soûmets aussi, Seigneur, & par avance
Je soûtiens.....

CRESUS.

Vous direz le reste en sa présence
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient:
Je l'ai fait avertir, & je le voi qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se dévelope,
Laissez-moi lui parler: Je vous l'ordonne.

SCENE

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Esope;
On t'accuſe en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire ſeul. Me trompes-tu ? Dis.

ESOPE.

Mais;
Seigneur ? De votre part ce ſoupçon m'eſt ſenſible.
Je ne vous ai point dit que je fuſſe infaillible.
Peut-être avec ardeur prenant vos interêts,
Ay-je pû me tromper & vous tromper aprés:
Mais d'aucune action je ne me ſens capable
Qui me puiſſe envers vous rendre un moment coupable.

CRESUS.

Et ſi je te convainc, quand je me fie à toi,
De me faire un ſecret contre la bonne foi,
Que diras-tu ?

ESOPE.

Seigneur, ce diſcours m'inquiette;
Moi, des ſecrets pour vous !

CRESUS.

Et dans une Caſſette
Qui dans ton Cabinet couduit ſouvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne ſçache pas ?

ESOPE.

Eh bon Dieux ! ſe peut-il que pour ſi peu de choſe
Vous ayez du chagrin & que j'en ſois la cauſe ?

CRESUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser.
J'ai mes raisons

CRESUS.

Qu'entens-je ? & que puis-je penser ?
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire ?

TIRRENE.

Hé n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire ?
Que voulez-vous de plus ? Interdit & contraint
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage :
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas :
Mais de sa trahison la preuve est si facile
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuse ; on t'insulte ; & tu ne répons rien ;

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sçachiez bien ?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interprete :
L'innocence est timide & non la trahison.
Si je ne répons pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

„ D'Où vient dit un jour la Trompette,
„ Qu'il ne m'échape rien qu'Echo ne le repette ;
„ Et que pendant l'Eté quand il tonne bien fort,
„ Loin de vouloir répondre il semble qu'elle dort?
„ Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre
gronde,

Que lors qu'en badinant je m'amuſe à ſonner
Echo de ſa grotte profonde
L'entendant ainſi raiſonner :
„ A tort mon ſilence t'étonne.
„ Je n'héſite jamais à répondre à tes ſons :
„ Mais j'ai, dit-elle, mes raiſons
„ Pour ne répondre pas lors que Jupiter tonne.
„ Aux ſuprêmes Divinitez
„ Jamais nos reſpects ne déplaiſent :
„ Et quand les Grands ſont irritez,
„ Il faut que les Petits ſe taiſent.

CRESUS.

Parle. Je ne ſuis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le ſoit plus que moi.
Ta vertu ſoupçonnée eſt tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En diſant une Fable il croit en être quitte.
C'eſt ainſi que du peuple obſédant les eſprits
Par ſa fauſſe Morale il en a tant ſurpris
Pendant qu'à vos Sujets il débite des Fables,
Il acquiert ſourdement des Tréſors veritables.
Combien dans ſa Caſſette en va-t'on découvrir !

ESOPE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, il la faut faire ouvrir.
Quoi que juſqu'à ce jour j'oſe croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avouë ingénuëment qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce ſecret n'eût été juſqu'à vous.
Vous le voulez ſçavoir il faut vous ſatisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va ſeul, il en va tout diſtraire,
Détourner les moyens de ſa conviction,
Et peut-être en Bijoux ſauver un million :
Il peut en un moment faire tout diſparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande eſt que ce ſoit le Roi,
(Lui, qui de l'équité fait ſon plaiſir ſuprême)
Qui la faſſe apporter & qui l'ouvre lui-même.
Heureuſement, Seigneur, j'en ai les Clefs ici.
La Clef du Cabinet eſt celle que voici :
L'autre qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Eſt celle du Tréſor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joye entre vos mains.

CRESUS.

Hola!

Il parle bas aux Gardes.

Obſervez bien mon Ordre, & ne touchez que là.
Je vous attens.

TIRRENE.

Seigneur ſouvenez-vous du paĉte
La parole des Rois jamais ne ſe rétracte.

CRESUS.

Quand il en ſera tems je m'en ſouviendrai bien.
Eſope criminel, c'eſt à vous tout ſon bien :
Et pour être auſſi juſte envers l'un qu'envers l'autre
Vous Calomniateurs ; c'eſt à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puiſſance au moins trois millions.
Ne me déguiſe point ce que je puis connoître.
Es-tu riche ?

ESOPE.

Moi, Riche ! Eh demandé-je à l'être ?
Loin que le bien, Seigneur, me cauſe aucun ſouci,
N'ayant beſoin de rien je ne veux rien auſſi.
Si vous me retirez la main qui me protege
Tel que je ſuis venu, tel m'en retournerai-je ;
Et je verrai l'éclat dont ſous vous j'ai brillé
Comme on void un beau ſonge aprés être éveillé ;
Soyez content de moi, je le ſuis du ſalaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur le champ découvrir le contraire ;
Et ce que par votre Ordre on apporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les yeux ;
Seigneur.

SCENE III.

LES GARDES QUI REVIENNENT, CRESUS, ESOPE, TIRRENE, ET TRASIBULE.

CRESUS.

C'Est ton Tréſor Eſope, avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux ſe découvre ;
Fais m'en, je t'en conjure, un ſincere détail.
C'eſt le prix de tes ſoins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'eſt rude & me fait violence.

ESOPE.

Cette épreuve à l'Envie impoſera ſilence :
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui ſembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, eigneur, à nous tenir parole ?
De ſa fauſſe fierté faites-le repentir.

CRESUS.

Hé bien ! Puiſqu'on m'y force il y faut conſentir,
Ouvrons. Ciel ! Quel ſpectacle eſt-ce ici que l'on m'offre ?
Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

CRESUS,

Voyez ce qu'enferme ce Coffre.

On n'y trouve que l'Habit d'Esope quand il étoit Esclave.

Eſt-ce là le Tréſor qu'on m'oblige à chercher ?

ESOPE.

Oüi, Seigneur ; vous voyez ce que j'ai de plus cher
C'eſt l'habit que j'avois quand par un ſort propice
Il vous plût me choiſir pour me rendre ſervice.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité ;
Qu'inventa la pudeur, & non la vanité ;
Qui jamais contre moi n'eût ſoulevé l'envie
Si je l'euſſe porté pendant toute ma vie ;
Et que je redemande à votre Majeſté
Avec plus de plaiſir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloit m'accabler Traſibule & Tirrene,
C'eſt de mon crédit ſeul dont ils ſont mécontens ;
Et tous deux ne ſont rien qu'on n'ait fait de tout tems.
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque bien qu'il faſſe,
Quel Miniſtre eſt aimé pendant qu'il eſt en place ?
Et quand de ſa carriere il a fini le cours
Ceux qui le haïſſoient le regrettent toûjours.
D'un ſi dangereux Poſte approuvez ma retraite.
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne ſuis, Seigneur,
Hypocrite, Jaloux, Médiſant, ni Flateur ?

CRESUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop neceſſaire.
Mais pourquoi cet Habit ; & qu'en voulois-tu faire ;
Quel bizarre plaiſir t'obligeoit à le voir ?

ESOPE.

L'orgueïl suit de si prés un extréme pouvoir
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être
De ma foible raison je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat fla eur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né;
Pour être toûjours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misere extréme:
Et quand l'orgueïl sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte;
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor sans doute;
Puisque lorsqu'on travaille à me sacrifier
Il vient à mon secours pour me justifier.
Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même chose,
Sçachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueïl qu'ils n'en ont.

CRESUS, *à Tirrene.*

Hé bien! mes vrais amis, que ce succés désole
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent:
Mais de vous pardonner je me sens incapable
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité.
Esope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toûjours juste en tout ce qu'il ordonne;
A son ressentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoi qu'il fasse, aprés vos duretez,
Vous causer tant de maux que vous en meritez.
Aux Gardes.
Vous, que je laisse exprés pour garder cette Porte;
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte:
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

SCENE IV.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ESOPE.

A Votre tour, Meſſieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous ſoûteniez, pour me tirer d'affaire
Qu'une Fable, à propos, eût été neceſſaire ;
Je vous ai crû. Voyons pour vous mettre en repos
Ce que vous me direz qui puiſſe être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire ?

TIRRENE.

Et ! que vous faiſons-nous en cherchant à vous nuire ?
Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbatus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame eſt ſaiſie,
Vous êtes redevable à notre jalouſie :
Aucun de vos amis, le fut-il à l'excés,
N'a travaillé pour vous avec tant de ſuccés.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous faſſe ?

ESOPE.

Il eſt vrai ! j'oubliois à vous en rendre grace :
Je dois être content de vos bontez pour moi.

TRASIBULE.

Eſt-ce un crime à punir que de ſervir ſon Roi ?
Ayant ſçû qu'un tréſor que l'on diſoit immenſe
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puiſſance,
Pour ne le pas trahir, nous avons crû devoir
En fideles Sujets le lui faire ſçavoir.
Par bonheur pour l'Etat, ce ſont des impoſtures.
Au milieu des tréſors vous avez les mains pures.

Puisse un si digne exemple un jour être à l'envi
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre,
Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre,
Par une Loi severe entre Crésus & nous
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous.
Mais c'est un foible appas pour une ame si haute.

ESOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute,
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

PAr un homme en courroux la Puce un jour surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal;
Lui demanda sa grace, & d'une voix soumise,
„ Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal.
„ Ta morsure, il est vrai, me semble un foible ouvrage;
„ Dit l'homme : Cependant n'espere aucun pardon :
„ Tu m'as fait peu de mal; mais j'en sçai la raison,
„ C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage.

Si j'eusse été coupable & que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande.
Et mon honneur.....

SCENE V.

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

RODOPE eſt là qui vous demande,
Nous n'avons ſans votre ordre oſé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel ſujet peut ici l'attirer :
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RODOPE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA Mere attend votre ordre, & je l'attens comme elle.
Vous l'avez conviée à ſouper avec vous :
Il eſt tard.

ESOPE.

Ce plaiſir m'auroit été bien doux :
Mais qu'à la Cour, Rodope, on eſt prés de naufrage !
Traſibule & Tirrene à qui je fais ombrage,

Ont voulu m'accabler ſous leurs injuſtes coups.
Si je veux me vanger, je le puis.

RODOPE.

Vangez-vous.
Tous deux dans leurs patrie, & nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite auſſi bien que la vôtre.
Que leur haine pour nous réjailliſſe ſur eux:
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruiſſeau qui peut nuire interrompez la courſe;
Et pour faire encor mieux tariſſez-en la ſource.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

HE bien! Eſope, à quoi les as-tu condamnez?
Dans mes premiers tranſports me trouvant trop à craindre,
Je me ſuis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vangé ſur eux ton honneur offenſé?
Parle.

ESOPE.

Je n'ai, Seigneur, encore rien prononcé.
Peut-être que mon cœur pénétré de l'offence
Sous le nom de Juſtice uſeroit de vengeance;
Et que de ma rigueur bien loin de me loüer
Vous n'héſiteriez pas à me deſavoüer.

CRESUS.

Te deſavoüer! moi? qui t'eſtime, qui t'aime,
Et qui prens à ton ſort plus de part que toi-même?

Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse.
Un outrage est sensible, & la vengeance est douce.

CRESUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vît jamais.

ESOPE

Me la permettez-vous ?

CRESUS.

Oüi, je te la permets.
Vange-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ESOPE.

Puis que je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussai-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie :
Un Ministre honnête homme & qui fait son devoir
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir :
Quoi qu'avant le Soleil, tous les jours il se leve,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix ni tréve ;
Et durant la nuit même attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, Seigneur, que je me vange.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur ;
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRESUS.

Non, je prétens au moins que leurs biens t'appartiennent.

Que

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent ?
Estre de qualité sans du bien, c'est un fort
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable.
La vengeance facile est honteuse & blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me venger & de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encore suspenduë,
Donnez à vos bontez toute leur étenduë.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah ! C'en est trop. Seigneur, quoi qu'on puisse ordonner ;
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à soufrir est la plus légitime.
De la bonté d'Esope étonnez & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oüy, Seigneur ; de son bien avides l'un & l'autre
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soûmis.

ESOPE.

Non ! Laissez-moi, Seigneur, acquerir deux Amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire :
C'est une récompense un peu forte pour moi ;
Mais un Roi doit toûjours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remors, leurs allarmes,
Leur crime n'est-il pas expié ?

CRESUS.

Tu me charmes.
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta generosité.
Trasibule, Tirrene, Esope vous pardonne :

Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel Sujet fut jamais plus utile à son Roi ?
à Arsinoé.
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zéle me donne
De vous sacrifier Argie & sa Couronne :
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

ARSINOE'.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice !
D'Esope à qui je dois cet important service
Faites que la Fortune arrive au plus haut point.

CRESUS.

Hé quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point ?
Je ne sçai qu'un plaisir que je lui puisse faire.
Comme à toute ma Cour Rodope a sçû lui plaire,
Et je veux que demain au même autel que nous. . . .

ESOPE.

Nous avons, elle & moi, trop de respect pour vous:
Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace
Pour oser accepter une pareille grace.
Ce seroit un orgüeil inexcusable à moi
De joindre mon Hymen à celui de mon Roi :
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rodope. . .

SCENE DERNIERE.

ATIS, CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

SEigneur, le Peuple ému demande à voir Esope.
On répand dans Sardis des bruits confus & sourds

Que pour ſa récompenſe on attente à ſes jours.

CRESUS.

A ce Peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton Hymen je te laiſſe le maître.
Mais pour moi, c'eſt un terme aſſez long que demain.

ESOPE.

Uniſſez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puiſſiez-vous, tout un Siécle oubliez par les Parques,
De la faveur des Dieux ſans ceſſe avoir des marques!
Et puiſſent vos enfans, aimez & crains de tous,
Voir un jour naître d'eux d'auſſi grands Rois que Vous.

FIN.

Dominic M. Slatkine & Fils
30.6.1987

866086

J+D 4/1988